HORS SÉRIE
N° 49
BATAILLES & BLINDÉS

BATAILLES & BLINDÉS

ISSN 1950-8751

HISTOIRE DE LA GUERRE MÉCANISÉE ET DES ENGINS MILITAIRES

Un magazine des éditions caractère

AU COEUR DE L'ENFER

PAROLES DE TANKISTES

BATAILLES & BLINDÉS

ISSN 1950-8751

BATAILLES & BLINDÉS HORS SÉRIE N°49 | JUILLET / AOÛT 2022

AU COEUR DE L'ENFER

PAROLES DE TANKISTES

PAR ROBIN SCHÄFER, LOÏC BECKER ET LAURENT TIRONE

Profils couleurs ©M. Filipuk, Batailles & Blindés, 2022

Batailles & Blindés hors série n°49
Juillet / Août 2022

ISSN : 1950-8751
Dépôt légal (BNF) : à parution

Magazine bimestriel édité par
Caraktère SARL
Immeuble Maunier
3 120, route d'Avignon
13 090 Aix-en-Provence - France
SARL au capital de 100 000 euros
RCS Marseille B 450 657 168

Service Commercial : 04 42 21 06 76
contact@caraktere.com
www.caraktere.com

Directeur de la publication
et rédacteur-en-chef : Yannis Kadari
Secrétaire de rédaction : Loïc Becker
Relations clients : Béatrice Watellier
Direction artistique : Alexis Gola
Infographie : Nicolas Bélivier

Service des ventes et réassort :
Pagure Presse : 01 44 69 82 82

Responsable de la publication
pour la Belgique : Tondeur Diffusion
Avenue F. Van Kalken, 9
B–1070 Bruxelles – Belgique

Imprimé en Europe par
Printed in Europe by :
Printall

© Copyright Caraktère. Toute reproduction ou représentation intégrale ou partielle, par quelque procédé que ce soit, des pages publiées dans la présente publication, faite sans l'autorisation de l'éditeur est illicite et constitue une contrefaçon. Seules sont autorisées, d'une part, les reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective et, d'autre part, les analyses et courtes citations justifiées par le caractère spécifique ou d'information de l'œuvre dans laquelle elles sont incorporées. Loi du 11.03.1957, art. 40 et 41 ; Code Pénal, art. 425.

SOMMAIRE

Page 4 — 1 — Ludwig Bauer (Panzer-Regiment 33, 9. Panzer-Division) — DE L'AUTRICHE À LA RUHR

Page 12 — 2 — Ludwig Bauer (Panzer-Regiment 33, 9. Panzer-Division) — LA BATAILLE DES ARDENNES DE LUDWIG BAUER

Page 26 — 3 — Vasily Kryzov (1435e régiment d'artillerie autopropulsée) — LA COLLINE FATIDIQUE 197.2

Page 50 — 4 — Georg Bose (Sturmgeschütz-Brigade 177) — AS SUR *STURMGESCHÜTZ*

Page 56 — 5 — Lieutenant Bounaix (1ère DCR) — SEULS FACE AUX *PANZER-DIVISIONEN*

Page 72 — 6 — Alfred Regeniter (Sturmgeschütz-Brigade 276) — BAROUD D'HONNEUR SUR L'*OSTFRONT*

Page 94 — 7 — Zinoviy Kolobanov (1ère division de chars) — L'INCROYABLE KV

Page 102 — 8 — Ludwig Neigl (Panzerjäger-Abteilung 519) — L'AUTRE TIGRE DE VITEBSK

1 DE L'AUTRICHE À LA RUHR

Un *Panzerjäger I,* dont la haute silhouette est camouflée par l'utilisation de céréales du champ, photographié en URSS à l'été 1941. L'engin n'est qu'une solution transitoire permettant de recycler les châssis de *Panzer I*, l'engin étant obsolète dès 1939. DR

Ludwig **Bauer** *(Panzer-Regiment 33 9. Panzer-Division)*

DU *PANZERJÄGER I* AU PANTHER

Né en 1923, Ludwig Bauer a fait toute sa carrière militaire dans la *Panzerwaffe* lors du second conflit mondial. Blessé sept fois au cours du conflit, Bauer a la particularité d'avoir été formé sur la plupart des *Panzer* alors en dotation dans la *Wehrmacht*. Il fait aussi partie des rares *Panzermänner* à avoir été affecté sur *StuG. III* lors de la bataille des Ardennes, en raison de la pénurie de matériels. Son témoignage, recueilli par Robin Schäfer au début des années 2010, apporte de nombreux éclaircissements sur la vie et la formation des *Panzermänner* dans la *Wehrmacht*.

Robin Schäfer : Quand et où avez-vous vu le jour ?
Ludwig Bauer : Je suis né le 16 février 1923 à Künzelsau (sud de l'Allemagne).

RS : Comment s'est déroulée votre enfance ? Comment grandit-on dans l'Allemagne des années 1920-30 ? Qu'aimiez-vous faire alors ?
LB : Je peux dire que j'ai eu de la chance avec une enfance très heureuse. À 10 ans, je rejoins la *Jungsvolk*, un organisme à peu près similaire aux scouts. Nous nous retrouvons une fois par semaine pour chanter des chansons, faire de la randonnée, des exercices physiques… Bref, beaucoup de sport. C'est là qu'on nous apprend que nous devons aider notre voisin et faire du mieux que l'on peut pour le bien de la communauté.

RS : Vous souvenez-vous de la marche à la guerre ? Comment avez-vous vécu le début du conflit ? Qu'est-ce qui vous a décidé à vous engager ? D'ailleurs, étiez-vous volontaire ou avez-vous été appelé sous les drapeaux ?
LB : Oui, bien sûr. C'est cette marche à la guerre qui m'a donné l'envie de m'engager en tant qu'aspirant après la

Auteur : Robin Schäfer
Traduction & adaptation : Loïc Becker

1 DE L'AUTRICHE À LA RUHR

◀ Ludwig Bauer photographié pendant le conflit. Malgré son jeune âge, il arbore déjà plusieurs décorations, dont celle des combats blindés et l'insigne des blessés.
Coll. Bauer via Robin Schäfer

▼ Séance de formation au tir pour ces jeunes *Panzermänner* au début du conflit ou peu avant (ils sont encore équipés du béret, qui sera vite abandonné au profit du calot). La formation à cette nouvelle arme attire de nombreux jeunes Allemands, aidés en cela par la propagande du régime nazi.

fin de mes études et de mon cursus d'apprentissage. Nous sommes alors à l'été 1940. Le 2 septembre, je suis versé au *RAD* et me voilà envoyé en Autriche, à Gillersdorf plus précisément. Je n'ai alors aucune idée de ce qui m'attend : cette formation sera une des plus difficiles et des plus physiques de toute ma vie. J'ai beaucoup pesté contre la vie qui était la mienne alors, mais une fois au front je me suis rendu compte que tous ces entraînements n'avaient pas été vains. Je n'ai fait que quelques mois au *RAD* avant d'être intégré aux cours d'élèves-officiers le 30 novembre 1940.

RS : Racontez-nous votre formation militaire.

LB : J'ai rejoint la *Wehrmacht* le 4 février 1941, en étant affecté à la *3. Kompanie* de la *Panzer-Ersatz-Abteilung 33* alors stationnée à St-Pölten-Spratzern, en Autriche. Cette unité est alors chargée spécifiquement de recueillir les nouvelles recrues du *Panzer-Regiment 33* et de leur fournir un entrainement au combat. Là-bas, je me familiarise avec la plupart des modèles de *Panzer* (*II, III* et *IV*) avant d'être formé au poste de tireur. Les quatre premières semaines sont dévolues à l'entraînement classique, c'est-à-dire apprendre à marcher au pas, saluer un officier, enfin, le plus classique pour un soldat. On nous apprend aussi à tirer au Mauser 98k, mais c'est inutile car nous avons déjà été formés à cela dans la *Hitlerjugend* ou au *RAD*. La formation sur char démarre avec un *Panzer I*, mais ce petit blindé sert juste pour nous familiariser avec le le type de véhicule : entrer dans un char, en sortir rapidement, par où y grimper, etc...

Les deux clichés de cette page : À cause de son obsolescence dès la campagne de Pologne, le *Panzer I* est très vite remisé et devient un moyen d'effectuer pour les élèves *Panzermänner* d'effectuer leurs premiers tours de chenilles. Jusqu'à la fin du conflit, les cours de conduite s'effectueront principalement sur *Panzer I* ou *Panzer II* - la plupart du temps détourellés - comme sur la photo de gauche. Archives Caraktère

Quelques semaines plus tard, nous touchons pour la première fois un *Panzer II* équipé d'une pièce de *2cm*, puis un *Panzer III* armé d'un canon de *5cm* et enfin un *Panzer IV*, mais avec le canon court de *7,5cm L/24*. À l'époque, les élèves officiers de la classe 1922 et au-delà n'ont alors pas le droit d'être envoyés au front ; me voilà donc dans le train pour Bruck an der Leitha, à environ 150 km de St-Pölten. J'y suis des cours de tir plus poussés, me familiarisant avec la plupart des canons utilisés; on me forme aussi au génie, à la reconnaissance et aux transmissions.

RS : Vous souvenez-vous de vos instructeurs ?

LB : Oui, j'ai même servi au front avec certains d'entre eux ; d'autres sont passés sous mon commandement par la suite.

RS : Quel regard portez-vous alors sur votre entraînement ? Pensez-vous qu'il est suffisant, ou qu'il aurait pu être amélioré ? Finalement, vous a-t-il préparé à la suite du conflit ?

LB : Notre formation nous a préparé au pire, en nous rendant endurants et en nous donnant un mental d'acier. Nous nous sentons alors invincibles.

RS : Comment vos parents ont-ils réagi quand ils ont appris votre enrôlement ? Étiez-vous excité ou effrayé à l'idée d'aller combattre ? Étiez-vous inquiet de ce qu'il pouvait vous arriver ?

LB : Mes parents sont alors très fiers de moi. Mon père me dit même qu'il n'aurait jamais pensé que je puisse devenir officier !

RS : Comment se déroule votre première affectation et le trajet vers celle-ci ?

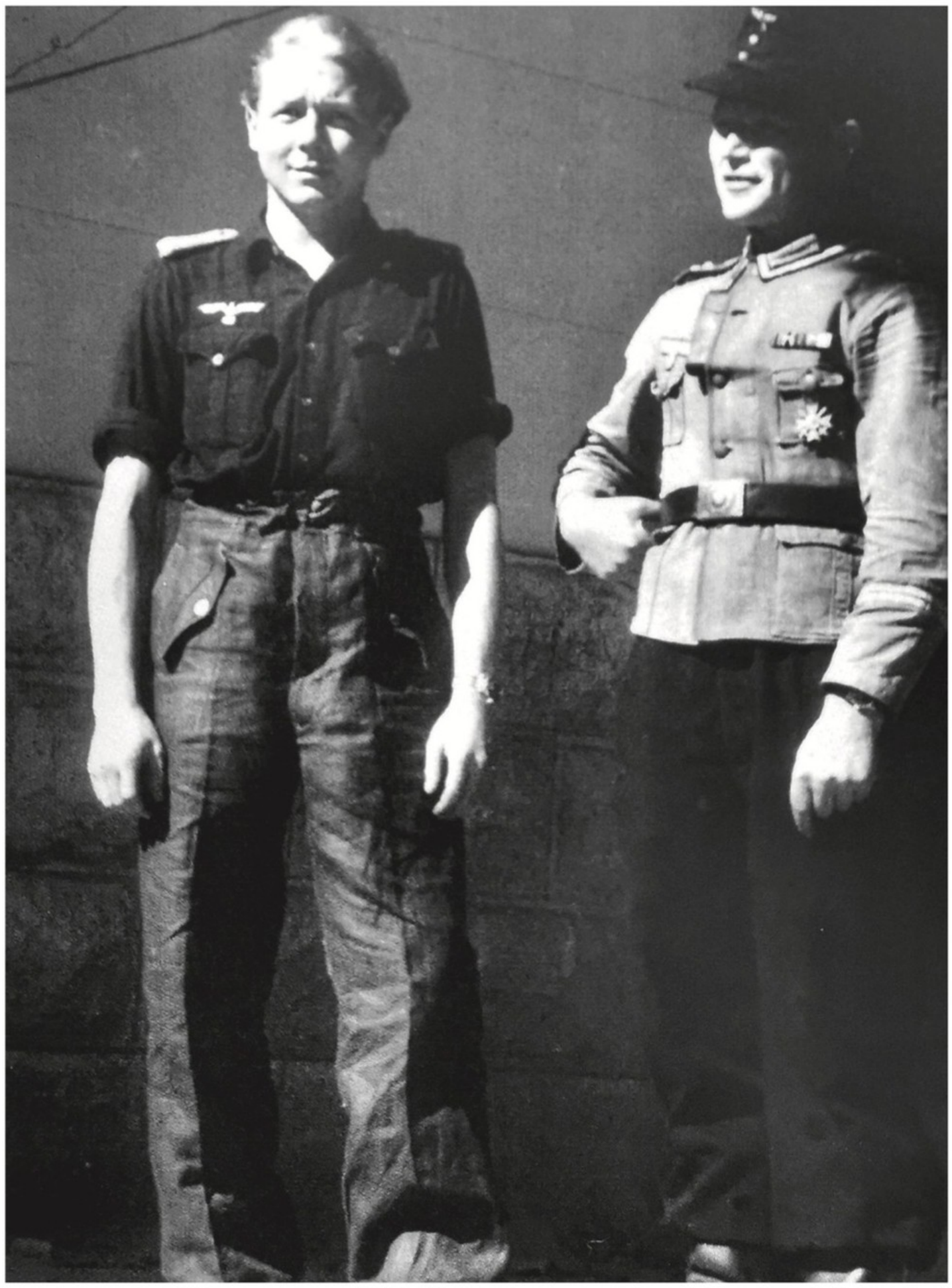
LB : Je demande à être transféré au front en août 1941. Me voilà bientôt assigné à la *Panzerjäger-Abteilung 521*, sans que je sache pourquoi cette unité exactement. Nous sommes alors équipés de *Panzerjäger I*, un véhicule assez sommaire : une pièce tchèque de *4,7cm* sur châssis de *Panzer I*. Nous travaillons de concert avec la *3. Panzer-Division*.

RS : Que pouvez-vous me dire du lien qui vous unissait avec vos hommes ?

LB : Franchement, nous nous considérons alors comme de jeunes dieux (rires), et la camaraderie est quelque chose de sacré pour nous.

RS : Vous souvenez-vous de la première fois où vous avez été exposé au feu ennemi ?

LB : Oui, c'était à la mi-septembre 1941. Nous sommes alors en pointe de la *3. Panzer-Division* qui passe à l'attaque pour rejoindre la *Panzergruppe* Kleist, à 200 kilomètres à l'est de Kiev.



▲ Ludwig Bauer, à gauche, photographié lors du conflit. Coll. Bauer via Robin Schäfer

◀ Le T-26 fait partie des blindés soviétiques opposés aux Allemands dans les premiers jours de l'opération « Barbarossa ». Efficace contre la plupart des chars allemands alors déployés, il est cependant mal employé et commence à être désuet. Archives Caraktère

Quelques heures après, la poche de Kiev est fermée, avec quasiment 700 000 soldats soviétiques à l'intérieur, plusieurs milliers de canons et des centaines de chars. Nous, les *Panzerjäger*, sommes alors chargés de la défense des flancs quand une douzaine de BT nous foncent dessus. Nous n'avons que deux *Panzerjäger I* à leur opposer, mais les Soviétiques ne tirent pas bien et ne savent pas utiliser le terrain à bon escient. Cinq d'entre eux sont détruits par nos tirs ; le reste fuit en désordre.

RS : Que pensez-vous de votre tenue ? Comment vous sentiez-vous dedans ?

LB : Dès notre incorporation, nous portons l'uniforme noir des tankistes, et ce pour une très longue période – nous ne recevrons la version camouflée que vers la fin du conflit. L'uniforme en lui-même est agréable, mais il peut se transformer en « aimant à balles » au combat. Quand on doit quitter le char en catastrophe (ce qui est plus fréquent qu'on ne le pense), sa couleur noire en fait une cible parfaite.

▲ Lors d'une halte sous une statue de Lénine en URSS, un soldat photographie un convoi de la *3. Panzer-Division* à l'été 1941. C'est auprès de cette division que va combattre Bauer à l'été 1941. Archives Caraktère

▼ Un *Panzer III* de la *3. Panzer-Division* lors d'une halte en URSS. L'équipage a disposé de nombreux patins de chenilles pour améliorer la protection du blindé. Archives Caraktère

Nous sommes alors des soldats d'élite, et sans nous les *Panzer* ne peuvent pas être efficaces. Autant à l'Est qu'à l'Ouest, nos adversaires en ont toujours été conscients. Par contre, il faut noter que nos uniformes ressemblent à ceux des *SS* (couleur noire, *Totenkopf* sur les pattes de col), ce qui n'a pas amélioré pas nos relations avec les Américains et les Canadiens. Prendre des prisonniers leur arrive alors rarement…

RS : Quelle opinion avez-vous des armes allemandes en générales ?

LB : J'étais dans les chars, je vais donc vous parler uniquement des *Panzer*. Nos chars, à la fin du conflit, sont très bons, voire même supérieurs aux chars alliés dans certains cas. Les canons du *Panzer IV*, du Tiger ou du Panther sont alors bien plus efficaces que ce que les Anglais ou les Américains alignent. Manié par un bon équipage, un *Panzer IV* peut affronter un petit nombre de Sherman simultanément. Le Panther, lui, peut engager un Sherman à 3000 mètres ou plus : de toute façon, ils ne peuvent pas répliquer si loin. Nous n'avons juste pas eu assez de ce type de véhicule – en Russie, nous sommes réussis à contenir l'ennemi jusqu'à la fin du conflit, mais à l'Ouest, l'artillerie et l'aviation alliées nous ont écrasé sous un tapis de bombes. J'ai commandé à peu près tous les blindés disponibles : *Panzer III*, *IV*, Panther, mais aussi le *StuG. III*, *IV* et le *Jagdpanzer IV*.

RS : Y a-t-il un matériel allié que vous auriez aimé avoir dans votre arsenal ?

LB : Non, pas vraiment. Mais leurs effectifs, ça oui ! À mon goût, le T-34 est un excellent char.

RS : Quel est le pire événement vous étant arrivé ?

LB : J'ai vu beaucoup de terribles choses, mais certaines, non, je ne peux pas les oublier. Au début du juin 1942, nous participons à une grosse offensive au milieu de notre dispositif. Le 28, peu après le début d'un nouvel assaut, notre *Panzer III* reçoit un tir direct dans la tourelle. L'obus antichar emporte une partie du crâne du *Leutnant* Sirses, assis derrière moi. Il était alors en train de donner un ordre ; devant son silence, je me retourne et je vois son corps me tomber dessus. J'essaie tant bien que mal de le relever en poussant ses épaules mais ce faisant je vois avec horreur ce qu'il reste de son cerveau me tomber dessus et glisser dans ma vareuse. Paniqué, je la déboutonne rapidement, laissant la matière glisser sur le sol. L'habitacle est tapissé de sang. J'ai souvent croisé la mort et j'ai vu des choses terribles, mais de ça, j'en rêve encore la nuit.

▲ L'autonomie demeure un problème pour les *Panzer* en URSS, qui doivent s'adapter pour tenir la cadence lors des longues chevauchées. Ces équipages de *Panzer III* ont décidé de porter plusieurs bidons de grande contenance sur la plage arrière de leurs chars. Archives Caraktère

RS : Que pensez-vous de vos supérieurs ?

LB : Nos chefs étaient tous de bons soldats, mais à partir de 1944 la plupart d'entre eux étaient morts. Nous, les plus jeunes, avons dû prendre la relève.

RS : Comment gériez-vous la peur au combat ?

LB : En étant sûr que l'ennemi a davantage peur que moi ! Le secret, c'est de prendre des initiatives, de ne jamais rester inactif. Ne jamais douter de soi : il faut se lancer !

▼ Le T-34 gagne très vite une réputation d'ennemi dangereux auprès des troupes allemandes. Chaque exemplaire découvert sera ausculté sous tous les angles par ces *Landser* curieux… Archives Caraktère

▲ La grande force du M4 Sherman réside dans sa fiabilité ainsi que dans l'adaptabilité de son châssis. De nombreuses versions verront le jour, mais les équipages regretteront le manque de blindage, les amenant à placer des protections parfois un peu illusoires...

◤ Ludwig Bauer, photographié lors d'une période de pause sur l'*Ostfront*.
Coll. Bauer via Robin Schäfer

RS : De quelles batailles en Normandie vous souvenez-vous ?

LB : Le 6 juin, les Alliés débarquent en Normandie. La division participe alors à un exercice grandeur nature dans la zone d'Arles-Aix-en-Provence, exercice qui est promptement annulé lorsque le commandement apprend l'arrivée des Alliés. Ce n'est qu'autour du 26/27 juillet que nous arrivons plus au nord du pays. Nous n'avons pas eu trop à faire avec les partisans français, qui pourtant sont très actifs dans la zone. Ma seule « rencontre » avec eux s'est déroulée quelques semaines plus tôt lorsqu'un partisan m'a tiré dessus alors que je rentrais auprès de mes hommes en moto. Je passe alors devant un groupe d'hommes qui me mitraille copieusement : heureusement pour moi, ils m'ont loupé !

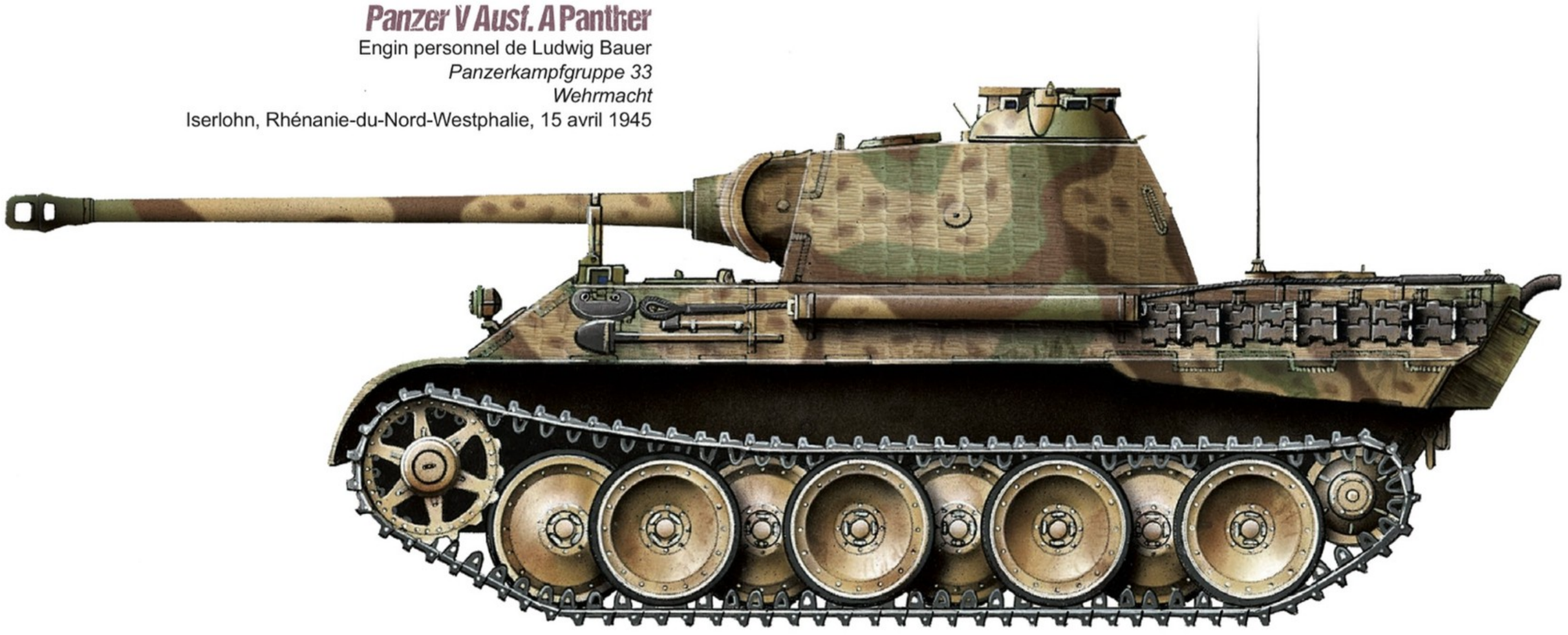
RS : Que s'est-il passé ensuite ?

LB : Eh bien, nous avons réglé la situation un peu plus tard. Mais je ne veux pas en parler.

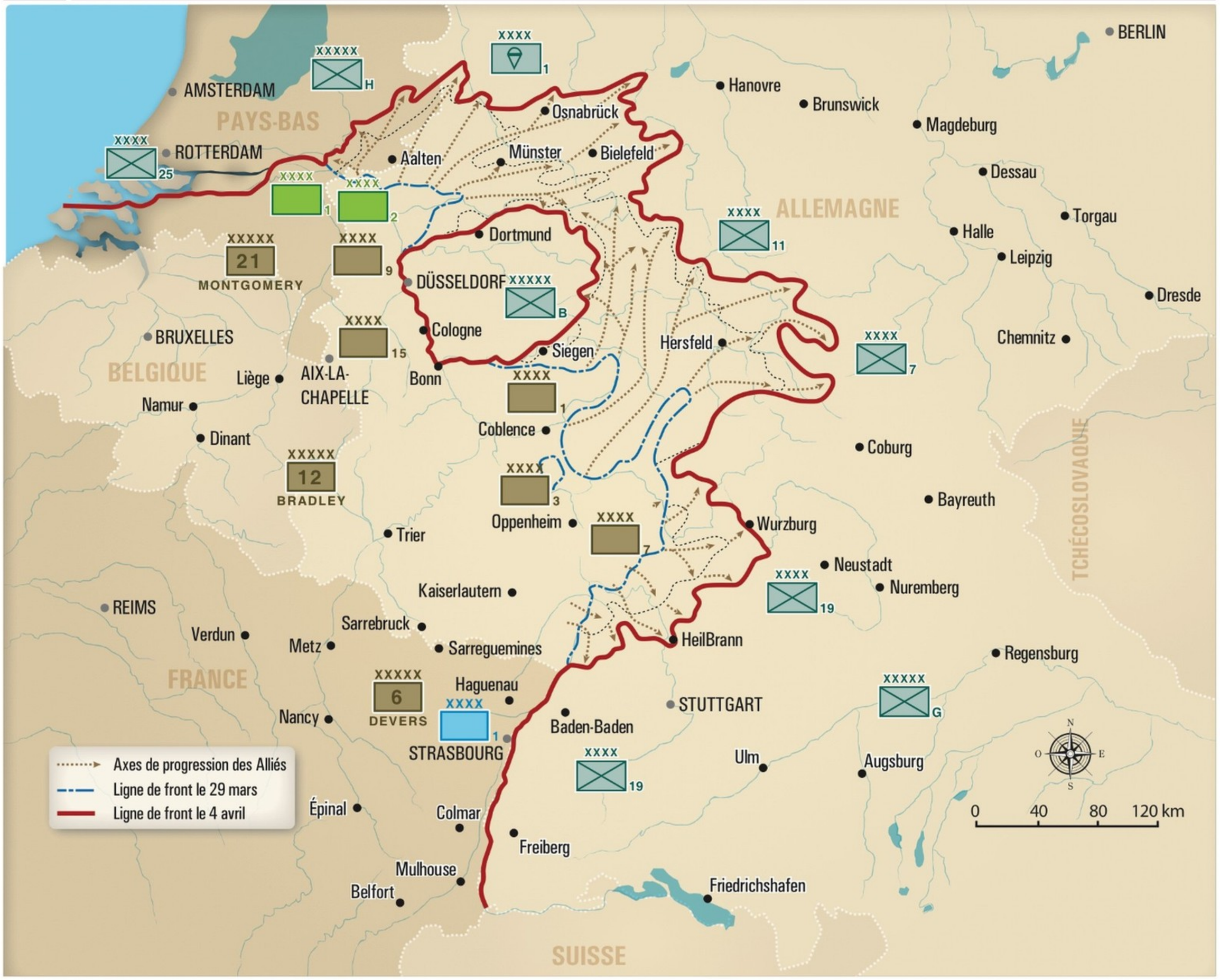
À partir du 6 août, nous sommes aux prises avec les Américains dans la région d'Alençon, après leur percée près d'Avranches. Nous sommes de vrais « pompiers du front » à toujours nous confronter à la *3rd Army* de Patton. L'aviation ennemie est omniprésente et empêche notre bon déploiement tactique. De jour, les chasseurs-bombardiers ennemis sont très dangereux, mais cela ne nous a pas empêchés de détruire un joli paquet de chars. Vers la fin des combats, à environ 25 kilomètres au nord-ouest d'Alençon, les Américains nous attaquent même sur nos arrières ! Je pense encore aujourd'hui que le haut-commandement avait alors perdu tout sens de la réalité et qu'ils ne savaient pas ce qu'ils faisaient. Les ordres arrivaient toujours trop tard et ne reflétaient jamais la réalité du front. C'était à nous, les officiers sur le terrain, de les adapter : il fallait donner ses propres ordres. Nous avons ensuite perdu la majorité de nos véhicules avant de devoir nous replier vers Metz le 19 août.

Panzer V Ausf. A Panther

Engin personnel de Ludwig Bauer
Panzerkampfgruppe 33
Wehrmacht
Iserlohn, Rhénanie-du-Nord-Westphalie, 15 avril 1945



CRÉATION ET FERMETURE DE LA POCHE DE LA RUHR PAR LES ALLIÉS, PRINTEMPS 1945



RS : Avez-vous été blessé ?
LB : Oui, sept fois.

RS : Quels souvenirs avez-vous de vos convalescences ?
LB : Plutôt bons. La preuve, je suis toujours de ce monde – et pourtant, je suis un vieil homme (rires) !

RS : Où vous trouviez-vous quand la guerre s'est terminée ? Quels en sont vos souvenirs, et quelle était la réaction de vos camarades ?
LB : Notre guerre se termine près d'Iserlohn, dans la forêt près d'un village appelé Letmathe le 16 avril 1945. Le régiment, qui n'est alors plus que l'ombre de lui-même après les pertes immenses, a été renommé *Panzerkampfgruppe 33*. Nous nous sommes repliés dans la forêt ; en tout et pour tout, il nous reste quatre Panther et quelques *Panzer IV* avec quasiment pas de munitions et de carburant. Le matin même s'est tenu un cessez-le-feu entre 10h et midi. Le *Hauptmann* Simon, moi-même et un officier de la *Wehrmacht* avons décidé la veille de tenter de briser l'encerclement après la fin du cessez-le-feu mais au moment de partir l'*Oberstleutnant* Bockhoff nous prévient par radio qu'il interdit toute tentative de sortie. Ce type d'opération engendrerait trop de pertes selon lui, ce qui n'a plus aucun sens à ce moment du conflit. Le *Hauptmann* Simon décide alors de s'adresser aux hommes, revenant sur les années passées, sur tout ce qui a été fait ensemble, les camarades disparus, et notre foi en la Patrie. Très émus, nous échangeons des adresses postales, puis nous formons de petits groupes en se disant adieu. La poche de la Ruhr n'a rien à envier aux régions à l'Est : des bandes d'anciens prisonniers russes et polonais, armés, opèrent dans les environs. Des tirs troublent la quiétude de chaque nuit ; je peux vous dire qu'on est alors très content d'avoir emmené son pistolet-mitrailleur avec ! Mais nous ne sommes pas parvenus à briser l'encerclement. À la fin du mois d'avril, les Américains nous encerclent soudainement et nous font prisonniers. La guerre est enfin terminée. ■

▲ Ludwig Bauer peu avant sa retraite, portant son uniforme de la *Bundeswehr* et ses décorations. Coll. Bauer via Robin Schäfer

2.

LA BATAILLE DES ARDENNES DE LUDWIG BAUER

Ludwig
Bauer
(Panzer-Regiment 33
9. Panzer-Division)

Un *StuG. III* d'une unité non identifiée détruit ou abandonné par son équipage dans les Ardennes. Des câbles téléphoniques ont déjà été posés sur la zone alors que le blindé semble avoir été poussé dans le fossé pour dégager l'itinéraire. Dans cet article, sauf mention contraire, toutes photographies US Nara

TÉMOIGNAGE INÉDIT D'UN *PANZERMANN*

Ludwig Bauer, engagé dans la *Wehrmacht* dès 1941, va participer à l'opération « Wacht am Rhein », dernière grande offensive à l'Ouest de l'Allemagne nazie. Le témoignage qui suit, recueilli par Robin Schäfer, lève le voile sur sa participation à la bataille des Ardennes… où il sert sur *StuG. III*, mesure exceptionnelle pour un officier des *Panzer*, mais qui démontre le manque de matériels pouvant frapper certaines unités allemandes à la fin du conflit.

Auteur : Robin Schäfer
Traduction & adaptation : Loïc Becker

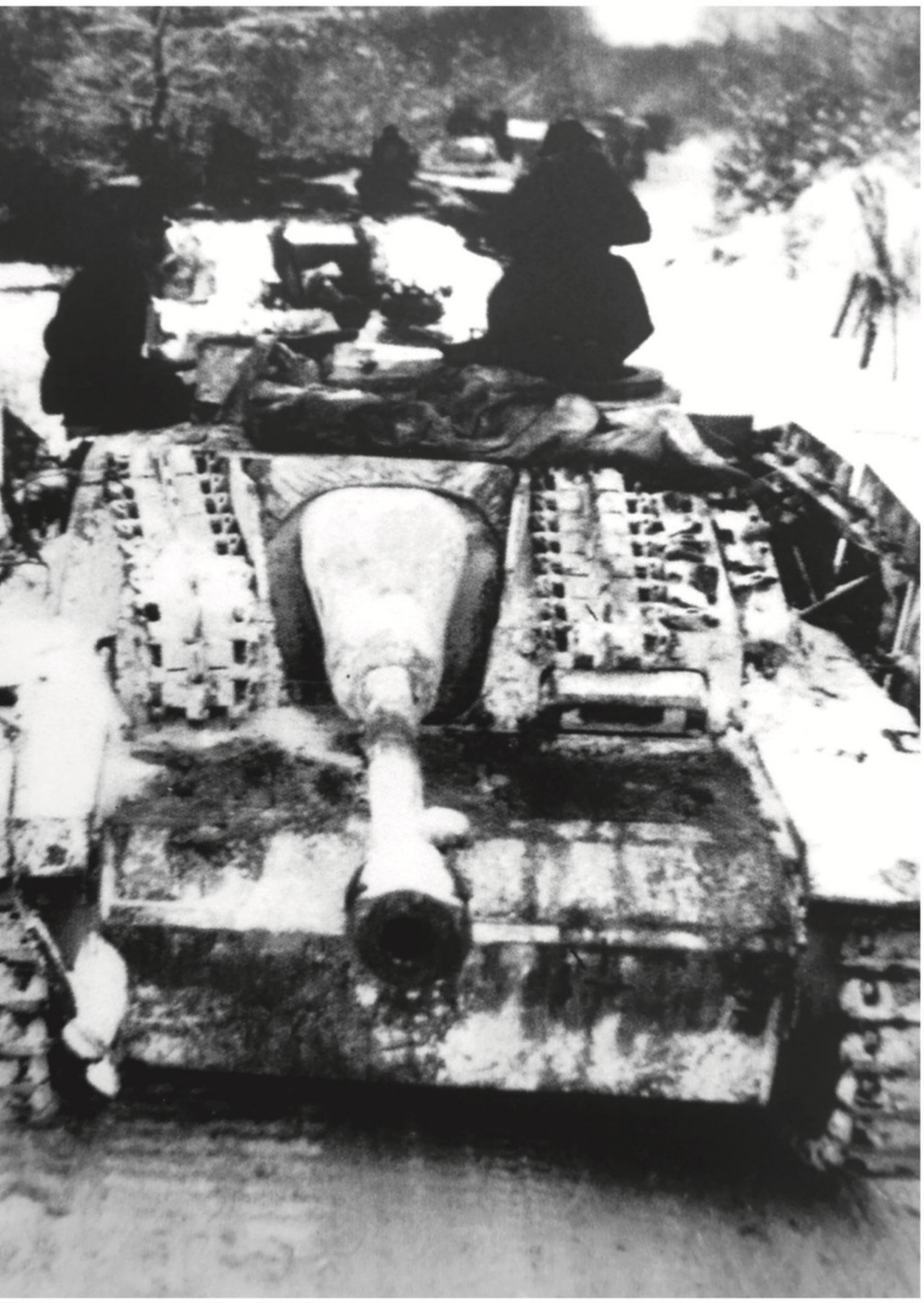
Robin Schäfer : Ludwig, pouvez-vous nous rappeler tout d'abord vos états de service ?

Ludwig Bauer : Je m'engage dans la *Wehrmacht* le 4 février 1941 en tant qu'élève-officier, étant affecté à la *3. Kompanie* de la *Panzer-Ersatz-Abteilung 33* à St-Pölten-Spratzern, en Autriche. L'unité est chargée de la formation et de l'acheminement des renforts au profit du *Panzer-Regiment 33*. J'y mets la main sur plusieurs *Panzer* (*II, III* et *IV*) avant d'être formé en tant que *Richtschütze*. Après ma formation, on m'envoie sur l'*Ostfront*, au sein de la *Panzerjäger-Abteilung 521* ; pourquoi cette unité ? Je ne sais toujours pas pourquoi aujourd'hui. En tout cas, je sers alors sur *Panzerjäger I*, qui n'est rien d'autre qu'un canon tchèque de *4,7cm* monté sur un châssis de *Panzer I*. Mon unité est rattachée à la *3. Panzer-Division*, et c'est à partir de là que je vais recevoir mon baptême du feu. Je participe à la bataille de Kiev, où nous capturons 650 000 soldats russes ainsi que près de 3000 canons et 800 chars ; les combats y sont très durs. En octobre, lors de l'opération « Taifun » contre Moscou, notre unité reçoit des *Panzer II* pour combler nos pertes matérielles. Ayant déjà reçu une formation sur cet engin, on m'assigne en tant que tireur à un *Panzer II* : voilà mon premier « vrai » *Panzer* ! Notre rôle est principalement de couvrir les flancs lors d'une offensive majeure. Je combats à Smolensk, Mzensk et Tula, où je suis blessé lors de la destruction de mon *Panzer*. Je retrouve l'*Ostfront* en avril 1942 après ma convalescence, mais je suis cette fois-ci affecté à la *1./Panzer-Regiment 33*. La *Kompanie* venant tout juste de recevoir des *Panzer III* équipés du canon de *5cm* long, je suis affecté en tant que *Richtschütze*. Je participe ensuite à la bataille de Voronej, très certainement l'affrontement le plus

▲ L'opération « Wacht am Rhein », souvent représentée comme le dernier sursaut du *III. Reich*, souffre d'objectifs trop ambitieux pour les unités allemandes déjà passablement éprouvées. DR

▼ Une batterie de *Nebelwerfer* ouvre le feu sur les positions américaines lors de l'offensive des Ardennes. Les Allemands utilisent leurs matériels les plus modernes pour tenter de briser les lignes américaines - en vain. US Nara

difficile et éprouvant de ma période sous l'uniforme. Je dirai même pire que la bataille de Rjev un peu plus tard cette année-là ! Ma formation d'élève-officier se termine un peu plus tard, et me voilà promu *Leutnant* le 1er octobre 1943 ; je prends le commandement d'un *Zug* de la *3./Panzer-Regiment 33* alors engagé à l'est de Krivoï-Rog. Une période difficile pour moi, à devoir rester jour et nuit dans le char pour affronter les attaques soviétiques incessantes, d'autant plus que nous sommes restés assez longtemps dans la zone. En février 1944, nous voilà sur le Bug près d'Arnautovka, mais nous devons nous replier vers Odessa au sud puis vers la Roumanie à cause des lourdes pertes subies.



▲ Une des rares photographies d'un *StuG. III* de la *1./Panzer-Regiment 33* dans les Ardennes, le régimlent dans lequel va combattre Ludwig Bauer. DR

◀ Parmi les matériels employés dans les Ardennes, le Panther doit faire office de fer de lance, d'autant plus qu'il a les moyens de mettre hors d'état de nuire la quasi-totalité des blindés américaines alors déployés.

Nous terminons près de Nîmes où la division doit être reconstituée. Quand les Alliés débarquent en Normandie le 6 juin, notre division est alors en train de mener un exercice grandeur nature entre Arles et Aix ; nous sommes envoyés en catastrophe en Normandie, où nous affrontons durement la *Third Army* près d'Avranches en août 1944, où la supériorité aérienne alliée voue à l'échec toutes nos tentatives de contre-offensives. C'est en Normandie que la division perd le plus de véhicules, notamment à cause de l'aviation. À la fin du mois d'octobre 1944, après avoir combattu près de Venlo (est des Pays-Bas), la division est envoyée pour reconstitution dans l'Eifel, juste avant l'offensive des Ardennes, ou l'opération « Wacht am Rhein ». Je combats ensuite dans l'Eifel, sur le Rhin et autour de Cologne. Le reste de notre régiment se disperse dans une forêt près d'Iserlohn, le 16 avril 1945. Je suis capturé par les Américains quelques jours plus tard.
Je suis libéré en 1946, et je rejoins la *Bundeswehr* en tant que *Leutnant der Reserve* en 1962. Je prends ma retraite en 1975 en tant que *Generaloberst der Reserve*.

RS : Vous m'avez dit que votre unité, la *9. Panzer-Division*, se trouve dans l'Eifel en octobre 1944. Où plus précisément ?

LB : La division est alors en cours de reconstitution près de Waldniel-Eiken. Je m'en souviens bien, car non loin de notre cantonnement se trouve alors un pas de tir de V1. C'est la première fois de ce conflit que je peux voir la mise en œuvre de ces armes. Après avoir perdu la quasi-totalité de nos blindés en Normandie, nous percevons nos nouveaux chars le 30 octobre, des *Panzer IV* pour les *2.* et *3. Kompanien*. La mienne, la *1. Kompanie*, doit recevoir des canons d'assaut, mais ils n'arriveront que quelques jours plus tard.

RS : Des canons d'assaut dans un *Panzer-Regiment* ? N'est-ce pas inhabituel ? Comment avez-vous accueilli cette nouvelle ?

LB : On nous donne ce qui est disponible ! Mais bien entendu, voir ces blindés ne nous plaît pas trop, surtout parce qu'il va nous falloir abandonner un membre de notre équipage. Pour un *Panzer*, il faut cinq membres d'équipage ; pour un canon d'assaut, ce chiffre tombe à quatre. La nouvelle n'est véritablement pas bien accueillie, car nous formons alors presque une famille. On a cherché à passer outre ou à faire autrement, en vain : il n'y a pas à discuter, c'est un ordre. En fait, plus tard, nous commencerons à préférer le *StuG. III* au *Panzer IV*, notamment parce qu'il est plus efficace et que l'équipage y est mieux protégé. Notre *Kompanie* perdra moins d'hommes et détruira plus de blindés une fois équipée de *StuG.* Je pense que la raison principale tient dans la silhouette plus basse du *StuG.* par rapport au *Panzer IV*, qui le rend plus difficile à repérer. De plus, ce canon d'assaut est une plateforme d'arme bien plus efficace que tout le reste.

RS : Avez-vous besoin d'une formation spéciale pour passer sur *StuG. ?*

LB : On aurait bien besoin d'un peu de temps pour nous familiariser avec notre nouvelle monture, mais ce n'est pas possible. Comme nous sommes des tankistes expérimentés, nous n'avons pas beaucoup de difficultés à nous adapter au changement. En fait, le *StuG.* est assez similaire au *Panzer*, il faut juste

▶ Une colonne de soldats allemands progressant dans la forêt ardennaise encore enneigée. L'infanterie, malgré une perte qualitative due aux défaites à l'Est et à l'Ouest, conservera un certain mordant suite aux annonces de la disponibilité prochaine des fameuses « armes de la vengeance » que mentionne aussi Ludwig Bauer. NAC

s'habituer au champ de tir limité. Le canon, identique à celui du *Panzer IV*, ne peut être déplacé que de 15° de chaque côté. S'il faut aligner une cible au-delà, il est nécessaire de faire ripper les chenilles du blindé. Il nous a très vite paru important à nous, tankistes expérimentés, de refaire le simbleautage des pièces de nos véhicules ; le tout aurait nécessité le tir de quelques munitions de 75 mm, mais le commandant ne s'est pas laissé convaincre. Comme nos blindés sont alors bien camouflés dans la forêt, je pense qu'il craint que les tirs de réglage ne trahissent notre position et ne déclenchent une frappe aérienne de l'ennemi. Pour être honnête, c'est notre hantise à tous.

RS : Quand avez-vous été prévenu de l'offensive prévue ? Quel est alors votre avis sur ses chances de succès ?

LB : Je vais d'abord répondre à la dernière partie de la question ! Oui ! Nous ne sommes alors pas seulement confiants dans son succès, nous en sommes certains ! Je me souviens qu'on nous a parlé de cette opération à une réunion d'officiers le 17 décembre 1944. L'*Oberstleutnant* Weiß-Kafanke la décrit en des termes que je n'oublierai jamais : « Le *Führer* nous a demandé de faire de notre mieux et de ne pas le laisser tomber. Il faut absolument bloquer l'ennemi pour encore trois mois supplémentaires. » Trois mois supplémentaires avant l'arrivée des nouvelles armes miracles qui forceraient l'ennemi à négocier. J'y crois dur comme fer, à l'époque. Je suis alors le type de jeune officier volontaire et énergique – aujourd'hui, je me dis que j'étais un peu stupide. Nous y croyons alors tous.

▲ Convoi d'artillerie allemande dans les Ardennes. Pour déboucher du massif sur les plaines belges, les Allemands vont amasser de nombreuses pièces d'artillerie qui noieront les positions américaines sous les obus.

Les officiers expérimentés sont rares à ce stade de la guerre dans les *Kompanien* ; nous sommes quasiment tous *Leutnant* ou *Oberleutnant*, pas plus haut. Les vétérans sont morts, blessés ou ont été transférés ailleurs. La durée de survie d'un officier des *Panzer* est alors de 28 jours ; au-delà, il est blessé – ou tué, pour les plus malchanceux. La situation est pire dans l'infanterie avec une espérance de vie de 19 jours. Nous, les plus jeunes, nous avons foi en le *Führer*, en la *Vaterland*. Nous savons que l'ennemi dispose de la supériorité numérique en chars, en fantassins et en artillerie ; sa logistique est puissante, et sa supériorité aérienne totale. Pourtant, croyez-moi, chacun d'entre nous est encore certain de pouvoir le vaincre dans une situation équilibrée, sans qu'il puisse faire appel à ses forces aériennes. Car nous sommes un petit groupe de soldats expérimentés, avec de la bouteille et ayant combattu dans les pires conditions. C'est pourquoi tout le monde pense qu'on peut le faire.

RS : Quand est-ce que démarre « votre » bataille des Ardennes ? Qu'en avez-vous retenu ?

LB : Une chose est importante. Cela va peut-être vous sembler étrange, mais je ne me souviens pas véritablement de ce que j'ai fait dans les Ardennes. Pourtant, des dernières semaines de décembre 1944 à la mi-février 1945, j'ai rarement quitté l'habitacle de mon *Panzer*. Nous sommes constamment sous le feu, à courir de droite à gauche, avec peu de temps pour nous reposer ou dormir. Les seuls moments où nous quittons le véhicule, c'est pour soulager un besoin naturel ! Mais je dois avouer que parfois, nous sommes obligés d'y remédier dans une boîte de conserve à l'intérieur de l'habitacle… Le sommeil ne se mesure pas en heures mais en minutes. Il y a toujours du combat, il faut toujours rester sur ses gardes, toujours changer de position. Pour moi, la bataille des Ardennes reste floue, comme un rêve. J'ai l'impression d'être un pantin, contrôlé à distance par une force supérieure ; on ne fonctionne qu'à l'instinct. C'est difficile de décrire ce sentiment d'épuisement à quelqu'un qui ne l'a pas lui-même vécu.

RS : Comment avez-vous géré cette situation ? Avez-vous reçu quelque chose pour régler ce problème ?

LB : Vous parlez de la pervitine ? Non, rien du tout. Je n'ai reçu que deux fois pendant la guerre de la pervitine, une fois à la fin de l'année 1941 et la seconde lors de la bataille pour Voronej en 1942. Après ça, je n'ai plus jamais vu ces pilules. Nous sommes des soldats, nous devons nous surpasser et aller de l'avant.

RS : Où vous êtes-vous battu ?

LB : On a ferraillé autour de Bastogne, Noville et Foy. Je me souviens qu'un peu plus tard, en janvier, il y a eu de durs combats à Houffalize. Nous affrontons la *101st Airborne* américaine dans le secteur de Foy et de Houffalize. Ces combats sont très durs… voire les pires de ma carrière.

RS : Subissez-vous beaucoup de pertes ?

LB : Oh oui, même si notre *Kompanie* souffre moins que certaines autres. Le 13 janvier, le *Leutnant* Rumpf est tué lorsque son *Panzer IV* encaisse un tir direct. Je

prends la suite à la tête de sa *Kompanie*… Beaucoup de mes camarades ont perdu la vie, je n'aime pas trop en parler.

Je me souviens que, dans la nuit du 13 janvier, le *Leutnant* Becker me donne l'ordre d'attaquer Foy avec la *1. Kompanie*. Au début, nous repoussons les Américains, mais nous faisons tout cela pour rien car notre infanterie ne nous suit pas. Je pense que c'est à ce moment que le *Feldwebel* Klotz et son équipage sont blessés lorsque leur char est touché par un tir. Ordre nous est donné ensuite de nous replier sur une position entre Foy et Noville. Le lendemain, les Américains contre-attaquent avec des chars et des semi-chenillés. Je ne me souviens pas de leur nombre exact, mais nous sommes considérablement en sous-effectifs. Six de nos *StuG.* engagent l'ennemi, et s'ensuit alors une véritable bataille de chars, un événement rare sur le front de l'Ouest. Nous détruisons la plupart des blindés américains sans pertes de notre côté. Près de 15 Sherman et un certain nombre de *half-tracks* sont mis hors de combat ; certains sont en flammes. Tout autour d'eux, j'aperçois de nombreux soldats américains tués ou blessés. Quelques minutes plus tard, un Américain agitant un drapeau blanc à croix rouge se fait remarquer par nos gars. Étonné, je déverrouille ma trappe et décide d'observer l'étrange ballet qui se déroule sous nos yeux. En quelques instants, plusieurs *half-tracks* et camions frappés de la croix rouge apparaissent et foncent en direction des blessés, le tout à 100, 150 mètres devant mon *StuG.*, qui est alors bien visible – et moi de même, debout en dehors de l'habitacle.

▲ Pour contrer les *Panzer* de plus en plus menaçants, les Américains vont améliorer leur M4 Sherman en remplaçant notamment l'armement, comme par exemple ici avec une pièce de 76 mm.

◀ Les affrontements sont féroces lors de la bataille des Ardennes, notamment sur les axes principaux de l'offensive allemande. Mais les Américains peuvent compter sur du matériel fiable, comme ce M18 Hellcat ayant été détruit ; il compense son manque de blindage par une rapidité et une puissance de feu conséquente.

▲ Des *GIs* inspectent ce *StuG. III* détruit (on note une des *Schürzen* manquante) lors de la bataille des Ardennes. N'importe quel bâtiment devient alors un point d'appui à prendre ou à réduire.

C'est un spectacle vraiment impressionnant et très étrange, autant pour nous que pour les Américains. Ils font des allers-retours jusqu'à ce qu'il n'y ait plus aucun corps sur le champ de bataille. Soudain, alors que les Américains quittent la zone, j'aperçois un officier debout sur le marchepied du dernier véhicule. Lorsque ce dernier passe devant mon blindé, il m'adresse un salut tout militaire – qui me surprend, mais auquel je réponds de la même manière, par respect. Pourtant, après leur départ, j'ai un mauvais pressentiment ; d'instinct, je me dis que quelque chose cloche. À peine ai-je ordonné de quitter la zone qu'au bout de 200 mètres vers Noville l'artillerie américaine frappe l'endroit où nous nous trouvions. Bien entendu, je suis incapable de prouver quoique ce soit, mais encore aujourd'hui je me pose des questions quant aux circonstances de cette frappe d'artillerie…

RS : Comment se déroule la logistique ? Est-ce que votre unité souffre d'un manque de carburant ou de munitions ?

LB : Je suis conscient des gros problèmes d'approvisionnement rencontrés lors de la bataille des Ardennes, notamment lorsque la météo permet aux appareils alliés de faire des sorties. Pourtant, à titre personnel, je n'ai jamais souffert d'une quelconque pénurie. Je me souviens qu'une fois notre unité a reçu l'ordre d'aller « donner de l'air » à un groupe de *Panzer IV*, appartenant il me semble à la « Hitlerjugend », dans la zone de Bastogne. Une fois sur place, on me dit que nos réservoirs sont presque vides. Un *SS-Hauptsturmführer* de la « Hitlerjugend », qui a entendu, se porte à mon niveau et me dit que nous pouvons prélever 150 litres chacun dans les réservoirs de ses *Panzer*. Une autre fois, je reçois l'ordre de mener ma *Kompanie* à l'attaque d'une position américaine… je ne sais plus où. Mais nous n'avons plus assez de carburant, et je sais pertinemment qu'il ne sera pas possible de retourner dans nos lignes. J'ai présenté ce problème au commandement, qui annule donc son ordre sans discuter. Pour les munitions, de même, nous n'avons jamais eu de soucis d'approvisionnement.

RS : Quel type de blindés affrontez-vous dans les Ardennes, et qu'en pensez-vous ?

LB : Lors de l'offensive « Wacht am Rhein », je rencontre quasiment tous les types de Sherman, mais aussi des chasseurs de chars… Hellcat, ou Wildcat, des chars légers américains, des automitrailleuses, des *half-tracks*… La colonne vertébrale des unités américaines est alors le Sherman, qui est un bon char, assez efficace. Surtout en Normandie et dans les Ardennes, où les affrontements à longue distance sont rares.

◀ Des fantassins américains progressent le long d'une route, se préparant à passer près d'un Sherman à l'arrêt, toutes trappes ouvertes. Si Bauer ne le mentionne pas davantage, l'impact de la météo sera prédominant sur l'échec de l'offensive allemande.

RS : Justement, quelles sont les distances d'engagement dans ces théâtres d'opération ?

LB : Entre 500 et 600 mètres. À cette portée, le canon du Sherman standard de l'époque peut mettre hors de combat nos *Panzer IV* et *StuG.* Les Sherman sont des chars rapides et très mobiles, mais surtout très nombreux ! Mais nos canons sont meilleurs, en général plus puissants et avec une plus grande portée. Pareil pour nos optiques de tir. Avec le canon de *7,5cm L/48* du *StuG.* et du *Panzer IV*, nous pouvons engager n'importe quel blindé ennemi à près de 1000 mètres sans même avoir à régler la hausse du canon : l'obus frappera directement l'endroit visé. En résumé, il suffit de pointer le canon vers la cible et tirer. Bien entendu, le canon de *7,5cm* long du Panther est encore plus meurtrier. Les Sherman prennent feu rapidement une fois touchés et j'ai pu observer assez souvent des brisures de leur blindage ; parfois, même un coup puissant qui ricoche peut fêler le blindage du Sherman. Par contre, ce genre d'événements n'arrive jamais sur nos chars. Non, la principale faiblesse des chars américains… enfin, je suis désolé de dire cela, mais leur principale faiblesse est leurs équipages.

◀ Un *GI's* s'approche d'un *StuG*. en flammes, touché il y a peu par un projectile américain. En terrain découvert, ce blindé peut aisément être dépassé et neutralisé par les flancs.

RS : Ah bon ? Comment cela ?

LB : Eh bien, je n'aime pas trop en parler car les gens sont très vite offensés de nos jours. Juste… enfin, certaines choses qu'on a fait à l'Ouest, on n'aurait jamais pu les faire en Russie. Il y avait un certain manque de… comment dire… Laissez-moi vous donner un exemple. J'ai vu, de nombreuses fois, des équipages américains évacuer leur char juste après avoir été touchés. Juste touchés, pas pénétrés ! Le blindé est donc encore en état, l'équipage en bonne santé… Une chose comme celle-ci aurait été totalement impensable à l'Est. Oui, certaines de leurs unités se sont battues férocement, mais la plupart… Enfin… Près de Cologne, j'ai une fois aperçu l'équipage d'un Sherman se rendre à un *Landser* esseulé pointant son *Panzerfaust* sur lui. Il a sauté en dehors de son trou d'hommes, a visé le Sherman avec son arme et quelques minutes plus tard, tout l'équipage a ouvert ses trappes et a quitté son engin. Le moteur tournait encore. Pas un seul coup de feu n'a été tiré. C'est très certainement une exception, mais en général les Américains n'avaient pas la férocité ni la pugnacité de nos adversaires sur l'*Ostfront*. On peut en dire de même de leur infanterie.

RS : Donc la guerre à l'Est était radicalement différente de la guerre à l'Ouest ?

LB : Bien sûr. Toutes les doctrines habituelles de combat blindé que nous appliquons à l'Est sont inapplicables à l'Ouest. Là-bas, l'artillerie et l'aviation alliées sont omniprésentes et surpuissantes, contrairement à notre *Luftwaffe* qui brille par son absence. Les manœuvres de grande envergure de jour et sur terrain plat sont impossibles – et je ne parle pas de la mise en place d'unités blindées avant une offensive. Dès que les Alliés tombent sur une résistance un peu plus forte que d'habitude (ou s'attendent à une forte résistance), ils se replient, attendent des renforts et repassent à l'assaut après nous avoir copieusement arrosé avec leur artillerie et leur aviation. Les Alliés sont précautionneux, voire même un peu trop. Selon moi, c'est une erreur car cette tactique nous laisse toujours le temps de nous replier et d'installer de nouvelles positions défensives. Et toutes leurs opérations prennent plus de temps qu'il en faudrait.

▲ Le piétinement de l'offensive allemande n'empêche pas la capture de nombreuses unités américaines. Certaines, totalement encerclées, devront notamment se rendre à cause du manque de munitions.

RS : Que pensez-vous de la qualité des unités allemandes à l'Ouest en 1944 ? Je pense notamment aux nouvelles *Volksgrenadier-Divisionen*.

LB : Beaucoup de ces unités sont loin d'être exceptionnelles au feu, mais croyez-moi, elles ne sont pas commandées par des idiots. Elles peuvent engager l'ennemi de manière toute aussi efficace. En général, l'*Auftragstaktik* nous donne l'avantage lors des combats au sol. Dans l'armée allemande, on nous apprend alors ce qu'on doit faire, pas la manière de le faire. La façon de faire est laissée à la discrétion des officiers sur le terrain. Au contraire, dans les armées alliées, on dit aux officiers ce qu'ils doivent faire et comment ils doivent le faire, ce qui les rend incapables de s'adapter aux situations sur le terrain ; comme la situation ne rentre pas dans leurs standards, ils doivent demander la permission de changer de mode opératoire, et donc attendre la réponse, donc perdre du temps. De notre côté, le concept de liberté opérationnelle fonctionne à tous les niveaux, du commandant d'armée au chef de section. C'est le succès qui est récompensé, pas le fait de suivre les ordres. Cette tactique a cours dans toutes les unités de l'armée allemande, et même si le succès de

l'*Auftragstaktik* dépend aussi beaucoup de l'expérience et de la formation des officiers et de leurs hommes, elle est une de nos armes les plus efficaces. Le moral, quant à lui, est haut, particulièrement dans des unités avec de la bouteille comme la nôtre.

RS : Est-ce que votre unité a fait des prisonniers ? Si oui, comment la capture se déroule-t-elle ?

LB : Nous sommes une unité blindée, donc par essence nous sommes toujours en mouvement. Dans le cas où nous faisons des prisonniers, nous leur donnons l'ordre de jeter leurs armes et de remonter l'itinéraire que nous venons d'emprunter jusqu'à rencontrer la première unité d'infanterie allemande. Ils doivent signaler leur qualité de prisonniers en levant les mains en l'air. En fait, tout se déroule assez rapidement, il n'y a pas à ergoter. Si vous me posez la question à propos de Peiper et Malmedy, laissez-moi vous dire que je trouve toute cette histoire étrange. Dans notre régiment, personne n'ouvrait le feu sur des prisonniers de guerre sans défense – j'aurais moi-même abattu le premier de mes hommes qui aurait fait cela. J'ai rencontré Jochen Peiper pendant la guerre, mais nous sommes devenus amis après 1945, lorsqu'il travaillait pour Porsche et moi pour BMW.

Les deux clichés de cette page :
Allemands comme Américains doivent faire face, pendant la bataille des Ardennes, à des conditions météo difficiles et à un ravitaillement des plus aléatoires. Amplifiées par la neige et un vent glacial, les difficultés seront de plus en plus fortes dans les deux camps... Jusqu'à la réorganisation des lignes de ravitaillement américaines. Ces derniers disposent de nombreuses réserves alors que les Allemands connaissent des pénuries.

/!\ AVERTISSEMENT /!\

Les propos ci-dessous sont ceux de Ludwig Bauer et ne correspondent en rien à ceux de l'auteur, du traducteur ou des éditions Caraktère. Le massacre de Malmedy a bien été effectué par des *Waffen-SS* de la *Kampfgruppe* « Peiper » le 17 décembre 1944, quoi qu'en dit Ludwig Bauer, et les prisonniers américains désarmés ont bien été exécutés sommairement, comme l'ont prouvé les rapports d'autopsie. La culpabilité de Peiper et de ses *SS* ne fait aujourd'hui plus aucun doute dans ce meurtre.

RS : Avez-vous évoqué le sujet du massacre de Malmedy ?

LB : Oui, souvent et en longueur. Je voudrais d'abord préciser que je n'ai rien vu de ce qu'il s'est déroulé sur ce croisement. Peiper non plus. Quelques Américains ont été tués lors d'un échange de tirs, des prisonniers ont été faits. Après avoir été désarmés, les prisonniers ont été envoyés vers l'arrière alors que les chars ont repris leur route. Quand les véhicules suivants sont arrivés au croisement, certains prisonniers avaient récupéré des armes, et quelqu'un a tiré. Voilà, en résumé, ce que m'a dit Peiper lui-même. Moi aussi, j'aurais ouvert le feu sans hésiter sur un ennemi armé. Nous savons tous ce qu'il se passe pendant les procès, mais aujourd'hui les archives sont pour la plupart ouvertes – encore faut-il vouloir les consulter. Pourtant, on continue de raconter la même histoire à propos de Malmedy. Jochen Peiper était probablement l'officier le plus impressionnant que j'ai jamais rencontré, un vétéran confirmé, charismatique et avec une forte personnalité. Des soldats des deux camps ont commis des crimes. Les Américains exécutaient souvent des prisonniers allemands, pourtant aucun n'a été puni pour cela. Faire partie de la seule branche de l'armée allemande habillée de noire avec des *Totenkopf* aux pattes de col ne m'a laissé aucun doute sur mon sort en cas de capture. Tout ce que j'ai dit auparavant peut-être vérifié facilement par ceux qui le veulent bien. C'est tout ce que je veux dire là-dessus. Sur un sujet plus léger, j'ai en tête une histoire avec un prisonnier américain que je n'oublierai jamais.

RS : Racontez-nous là, je vous prie.

LB : Je crois que c'était en janvier, toujours dans la zone autour de Foy. Nous avons alors pour mission de monter la garde à une intersection avec notre canon d'assaut, peu après une escarmouche ayant eu lieu dans les environs. Nous sommes installés dans l'habitacle ; ma trappe est ouverte, car nous fumons une cigarette. Soudain, on entend quelques coups portés sur le blindage, comme si quelqu'un toquait dessus avec une pierre ou autre chose. M'attendant à voir un soldat allemand, je sors de l'habitacle… pour me trouver face à un soldat américain, sans casque et sans arme. L'homme commence à me parler en anglais, mais comme je n'en comprends pas un mot, je demande à mon

radio (qui a travaillé à Londres dans un hôtel avant la guerre et qui maîtrise donc la langue de Shakespeare) de lui demander ce qu'il veut. Mais lui-même est assez surpris, car l'accent américain de son interlocuteur l'empêche de bien comprendre ! Bref, nous voilà en train d'essayer de communiquer tant bien que mal, avec force signaux des mains, quand un barrage de mortier américain nous tombe dessus. Une version des événements adaptées par Hollywood m'aurait probablement fait abattre l'Américain avant de fuir. Pourtant, nous voilà moi et mon radio à agripper l'Américain et à l'aider à rentrer dans l'habitacle.

▲ Peiper photographié en janvier 1945 après avoir été décoré des *Schwerten* à sa *Ritterkreuz*. DR

◥◥ Page de droite, en haut : Ce *half-track* baptisé « Agnes IV » a très certainement sauté sur une mine, au vu de l'essieu arraché. Il fait partie de la *9th AD* qui combat alors dans les Ardennes.

◢◢ Page de droite, en bas : Malgré leurs bons résultats au début de l'offensive, les troupes allemandes ne parviendront pas à prendre l'ascendant sur les Américains, notamment pour des soucis de logistique. NIOD

◀ Terrible cliché du massacre de Malmedy perpétré de sang froid par les *SS* de Peiper. Des officiers américains et un infirmier sont en train de relever l'identité des prisonniers abattus.

Les deux clichés de cette page
Desservis par une logistique défaillante, l'attaque allemande portée à bout de bras s'émousse au fur et à mesure des jours de combat dans les Ardennes. De nombreux *Panzer* doivent être abandonnés par manque de carburant ou par défaut de pièces détachées.

Là, nous commençons à nous comprendre doucement ; il nous offre un de ses paquets de cigarettes. Je me souviens juste qu'il était ouvrier agricole, mais j'ai oublié de quel État il venait. Une fois le barrage terminé, je lui dis dans quelle direction marcher et pour combien de temps, puis de lever les mains en l'air lorsqu'il rencontrerait la première unité allemande sur son chemin. Je le vois hocher la tête puis disparaître dans le bois derrière nous. Le calme étant revenu, je me dis que je vais faire un petit somme. Une heure plus tard, revoilà de nouveaux coups contre le blindage : mon ami américain ! De ce que je parviens à comprendre, il a marché dans la direction indiquée mais, n'ayant pas trouvé d'unité allemande, a décidé de revenir vers nous. Comme nous sommes alors incapables de nous occuper d'un prisonnier, je demande à mon radio de lui dire de marcher dans la direction opposée, qu'il n'aurait pas besoin de lever les mains en l'air en rencontrant des fantassins américains et qu'il était libre de rentrer dans ses lignes. Je n'ai jamais vu plus franc sourire sur le visage de quelqu'un du reste de ma vie…
Le voilà qui se retourne et s'en va tranquillement. Cette fois, il n'est pas revenu. Je me suis souvent demandé ce qu'il était advenu de lui.

RS : Avez-vous souffert des attaques aériennes alliées ?
LB : Mon *Zug* n'a pas été touché, mais j'ai entendu et vu beaucoup de pertes occasionnées par ces raids. Les *Jabos* ont été particulièrement actifs dans la période de Noël 1944, et aussi à la mi-janvier 1945. C'est là qu'un de ces raids a failli sceller mon destin. Je ne sais plus exactement où je me trouve alors, mais je pense que c'est dans la région de Noville ou Foy. Au petit matin, nous progressons sur une route pavée ; je suis à moitié en dehors de l'habitacle, et je pense alors ne pas être suffisamment attentif à ce qui m'entoure. Soudain, j'entends le bruit d'un moteur que j'identifie de suite comme celui d'un avion ; à peine ai-je levé les yeux que j'aperçois les nuages en train de se disperser avec, au milieu, la silhouette d'un unique avion. Il est suffisamment loin, me dis-je avant de continuer ma route – tout en accélérant, par précaution. Alors que nous sommes en train de gravir une côte, j'entends le bruit de plus en plus fort du moteur d'avion. Comme je vous l'ai dit plus tôt, nous sommes alors tous vraiment éreintés, et je pense que mes sens sont alors émoussés par la fatigue. Une fois de l'autre côté, le bruit de moteur emplit l'air, assourdissant, et en l'espace de quelques secondes je prends la mesure de ce qu'il m'arrive. Un *Jabo* arrive à toute vitesse derrière nous et nous survole très bas – je pense qu'il n'est pas à plus de 5 ou 6 mètres au-dessus de nous. Je crie « Scheiße ! Halt an, Karl ! » ; mon pilote réagit instantanément et arrête notre *StuG.* Au même moment, deux roquettes s'écrasent devant nous, à à peine un mètre de notre véhicule ; l'explosion est suffisante pour soulever l'avant de notre *StuG.* de 20 à 30 centimètres dans les airs. Le *Jabo*, qui je pense est anglais, pique sur nous (à tel point que je pense qu'il va m'arracher la tête) puis grimpe et disparaît dans les nuages. Je peux vous dire qu'après ça, je n'ai jamais été aussi alerte… ■

◥◥ L'artillerie est un point fort des troupes américaines dans les Ardennes. Ces dernières vont s'en servir pour pilonner sans relâche les positions allemandes et pour émousser leurs offensives. Ici, plusieurs Sherman équipés d'une pièce de 105 mm font feu sur les troupes allemandes.

▶ Ludwig Bauer, photographié par Robin Schäfer lors de leur rencontre. À noter que le vétéran porte toujours ses décorations.

3

LA COLLINE FATIDIQUE 197.2

Vasily
Kryzov
(1295e régiment d'artillerie autopropulsée)

▲ L'infanterie soviétique progresse sous la couverture d'un T-34 mais aussi d'un SU-85, visible en arrière-plan. Le chasseur de chars dispose d'une pièce de 85 mm ayant fait ses preuves contre les *Panzer*. Pour cet article, sauf mention contraire toutes photos DR

JUILLET 1944, VERS KOVEL

Né le 31 décembre 1922 près de Kirov, Vasily Krysov s'engage comme volontaire dans l'Armée rouge peu après le déclenchement de l'opération « Barbarossa ». Commence alors sa formation à l'école des troupes blindées de Chelyabinsk, dont il sort un an plus tard, le 20 juin 1942, avec le grade de lieutenant. Débutant la guerre sur KV-1S, Krysov combat sur le front sud à Stalingrad puis prend le commandement d'une unité de SU-122 en 1943 après une blessure. À la tête de son groupe de canons d'assaut, Krysov affronte les blindés allemands à Koursk et participe ensuite à la grande offensive soviétique vers l'Ukraine. Le 14 septembre, il est décoré de l'Ordre de l'Étoile rouge pour son courage au feu. Passé sur SU-85, Krysov va ensuite combattre près de Kiev et subir encore une blessure avant de participer à l'opération « Bagration » à l'été 1944..

Le soir du 5 juillet arrive. Le commandant du régiment Libman convoque les officiers à son PC où, à notre grande surprise, il confie au chef d'état-major le soin de donner son premier ordre de bataille. Le commandant Shuliko se lève, se redresse et, dépassant d'une tête le commandant, regarde les officiers présents avec un regard sévère qui arrête même le bruissement des cartes. De mémoire, en jetant un coup d'œil sur l'une d'elles, il donne l'ordre d'attaque d'une voix précise et autoritaire : « Demain à l'aube, en coopération avec la 68e brigade blindée indépendante de Kalinine et les unités de la 165e division de fusiliers, nous passerons à l'offensive vers Dubova–Mochtchena–Krugel'– Paryduby. Notre mission est de nous emparer de la ligne entre Krugel' et un bosquet à deux kilomètres à l'est du village, avec une avancée ultérieure vers Paryduby–Zabuzhzhya ».

LA COLLINE FATIDIQUE 197.2 : JOUR 1

Dans l'obscurité de la nuit, au milieu d'épais nuages de poussière, feux éteints, le régiment se dirige vers la ligne de départ à faible vitesse. Les conducteurs ne se repèrent que grâce aux feux arrière du canon automoteur qui les précède. Lors d'une halte, lorsque les moteurs sont coupés, nous pouvons entendre le bourdonnement des bombardiers de nuit ennemis volant vers l'est. Ils ne nous remarquent pas et, à l'aube, alors que notre artillerie effectue déjà le barrage préparatoire, nous nous déplaçons sur la ligne de déploiement sans incident. La préparation d'artillerie dure trente minutes. Ensuite, notre force aérienne se jette sur les positions ennemies avec des bombardements et des attaques au sol. Enfin, l'offensive commence. Les blindés et l'infanterie passent à l'attaque en même temps et des combats acharnés contre la première ligne, apparemment la principale ligne de défense de l'ennemi, éclatent. Les chars, les automoteurs et l'infanterie avancent lentement derrière des tirs de barrage roulants. À midi, nous pénétrons enfin la défense ennemie et approchons des villages de Dubova et Mochtchena, lesquels s'avèrent rudement bien défendus grâce à la résistance très opiniâtre que nous oppose l'ennemi. Deux de nos chars sont incendiés et un certain nombre de nos soldats tombent. Cependant, à la fin de la journée, nous avons capturé ces positions effectivement incorporées dans le système de défense de Kovel. Tout l'équipage s'est comporté de façon splendide au combat. Chacun a superbement coordonné ses actions, et le chargeur Mozalevsky, à mon instigation, s'est même procuré un trophée après que nous avons chassé les Allemands de leur première ligne : une mitrailleuse MG-42 !

Nous pourchassons l'ennemi en retraite durant toute la nuit avec des affrontements occasionnels contre des détachements d'arrière-garde, puis nous atteignons la ligne entre Krugel' et le bosquet distant de deux kilomètres à l'aube du 7 juillet. Notre progression est stoppée par le feu très nourri de l'artillerie, des chars et des canons d'assaut allemands retranchés sur la colline 197.2, transformée en un point d'appui [1]. Nous postons les chars d'assaut et les SU-85 derrière des plis du terrain, et nous les camouflons soigneusement. En effet, faute de cibles claires, les Allemands bombardent notre forêt au hasard. Ici, il fait si chaud que, même la nuit, la forêt ne peut nous épargner l'air étouffant de juillet ; les combinaisons de nos équipages sont trempées de sueur et nos visages sont aussi crasseux que ceux des soutiers.

Dès que les premiers rayons du soleil matinal dardent au-dessus de l'ourlet vert foncé de la forêt, le commandement du régiment convoque les officiers à une réunion dans les buissons, près de la ligne de départ. De là, Shuliko indique les emplacements des armes ennemies, détaille la nature de chaque position adverse, assigne des missions de combat et donne des directives sur la coopération entre les blindés et l'infanterie dans l'assaut à venir. Puis le chef de la reconnaissance, le capitaine Marchenko, nous montre où sont positionnés les canons d'assaut allemands et explique : « La force de l'ennemi se concentre sur la colline 197.2. Il y a un grand cimetière au sommet de cette colline, avec des pierres tombales, des sépultures en granit et des tombes en marbre.

▲ La grande force de l'Armée rouge tient dans sa capacité d'adaptation. La première partie du conflit a été particulièrement dure pour les Soviétiques, mais ils ont su s'adapter et tirer des leçons de leurs échecs. En 1944, les fantassins soviétiques travaillent de concert avec les blindés pour l'offensive.

◀ Vasily Krysov, photographié au début du conflit.

[1] NdT : alors que la plupart des *Panzer-Divisionen* du groupe d'armées « Nordukraine » se sont déplacées massivement vers le nord pour tenter de boucher les trous béants creusés dans le groupe d'armées « Mitte » par l'opération « Bagration », lancée deux semaines auparavant, un examen rapide des cartes de situation quotidiennes allemandes réalisé par David Glantz montre que la *5. SS-Panzer-Division* « Wiking » a laissé derrière elle une *Kampfgruppe* dans le secteur du 129e corps de fusiliers. La *Kampfgruppe* « Mühlenkamp » était alors équipé de 20 Panther et de quelques Tiger mais elle en a reçu d'autres au cours des trois semaines suivantes, portant son effectif total à 42 Panther et deux Tiger au 1er août 1944. La présence de cette *Kampfgruppe* explique les chars et les canons d'assaut rencontrés par le 1454e régiment d'artillerie automotrice de Krysov sur la cote 197.2. Je tiens à remercier David Glantz pour ces informations.

Tout cela offre à l'ennemi une bonne couverture non seulement pour son infanterie mécanisée mais aussi pour ses automoteurs ». À quelques dizaines de mètres de nous, des officiers de la 68e brigade blindée indépendante reviennent d'une reconnaissance menée par leur propre commandant, le lieutenant-colonel Timchenko. Je me dis à moi-même : « Une force formidable se trouve concentrée dans notre forêt : une brigade de chars, deux régiments de canons automoteurs, trois régiments d'infanterie et plusieurs bataillons d'artillerie ! »

Nous sommes puissants mais l'ennemi dispose lui-aussi de solides positions défensives ; sa ligne principale de résistance longe trois hauteurs dominantes : 185.7, 181.1 et 197.2, dont il va falloir l'expulser. Dans le champ de céréales de deux kilomètres de large qui nous sépare des Allemands, le grand seigle trop mûr se balance sous l'effet du vent. Même les conversations entre les membres d'équipage, qui ont déjà pris place dans les SU-85, semblent bruyantes dans ce silence pesant, à quelques minutes de l'orage d'acier en approche. Les lignes ennemies sont également silencieuses, à l'exception d'une rafale de mitrailleuse de temps en temps. Le calme avant la tempête. Puis notre artillerie commence à rugir ! Les obus hurlent au-dessus de nos têtes et s'abattent plus loin, explosant en soulevant des geysers de terre et en projetant leurs éclats mortels sur les pentes

▲ Un *StuG. III Ausf. G* servant de taxi pour ces *Landser* sur l'*Ostfront* à l'été 1944. À noter, en plus des patins de chenille ajoutés au blindage, le manchon de protection du canon fait en toile camouflée ! Archives Caraktère

◀ Franchissement d'une coupure humide par ces fantassins soviétiques accompagnés de deux T-34 et leurs « grappes » de fantassins. Les servants tractent leur pièce de 76,2 mm et de 45 mm dans un effort que l'on imagine soutenu ! La progression à travers l'Ukraine s'accompagne du franchissement de nombreux cours d'eau.

Formation d'attaque soviétique à l'été 1944, sur un terrain plat qui n'offre aucun couvert aux fantassins. Les grandes plaines d'Ukraine et d'Europe de l'est en général sont adaptées au mouvement des blindés mais font payer un lourd tribut à l'infanterie quand elle est prise sous le feu de l'artillerie.

et la crête de la cote 197.2. La préparation d'artillerie n'est pas encore terminée que déjà le commandant de batterie Voroshilov accourt et crie : « Je vais attaquer avec vous, dans votre engin ! » avant de grimper dans le compartiment de combat.

Trois fusées vertes, tirées par le commandant de la 165e division de fusiliers, le colonel Kaladze, s'élèvent dans le ciel ; c'est le signal tant attendu ! Immédiatement, des dizaines de moteurs rugissent et s'emballent, tandis que le régiment s'ébranle dans l'énorme fracas métallique des chenilles. Surgissant de nos abris camouflés, nous voici lancés de façon menaçante vers les lignes ennemies, chars en tête. Nos automoteurs et l'infanterie suivent. Les terrifiants SU-152 du 1821e régiment de canons automoteurs lourds du commandant Gromov se déplacent en deuxième échelon, en guise de réserve pour le 129e corps de fusiliers du général Anashkin. À en juger par les expressions sur les visages de mon équipage et les communications avec les autres chasseurs de chars, tout le monde est d'humeur exaltée et ne doute pas du succès de notre assaut. De toute évidence, je suis le seul à penser que le barrage préparatoire a été trop court et insuffisamment concentré pour une défense ennemie aussi solide ; sans compter qu'il n'y a pas eu de frappe aérienne.

Dès que les chars et les automoteurs émergent de la forêt, la défense ennemie s'anime et leur ligne de front se hérisse de tirs, comme un hérisson qui se sent menacé. Des obus explosent juste à côté de nous, tandis que les mitrailleuses allemandes crépitent ; la zone est saturée de projectiles de toute sorte. Le seigle desséché prend feu, d'abord localement avant de se propager rapidement, le vent poussant une ligne de flammes rouges crépitantes et de longs panaches de fumée vers nous. La chaleur et la fumée âcre dégradent tout de suite l'atmosphère déjà surchauffée et difficilement supportable du compartiment de combat, même si tous les ventilateurs, dont le principal, prévu pour extraire les fumées des obus, fonctionnent à plein régime. Il est difficile de respirer mais encore plus difficile de repérer les chars et les canons ennemis, dont les flashs lumineux des coups de départ sont dissimulés par les flammes et la fumée. Nous en sommes réduits à engager de vagues contours évoquant des cibles. Notre SU-85 se dirige directement vers la colline, à environ trente mètres derrière les chars ; cette distance nous permet de saisir des opportunités de tir, enfin, en théorie. La machine de Revutsky progresse à notre droite, les autres automoteurs avancent sur notre gauche.

SU-85

Engin personnel de Vasily Krysov
1295e régiment d'artillerie autopropulsée
47e armée, 1er Front biélorusse
Secteur de Kovel, juillet 1944

▲ La plupart des armes antichars allemandes sont dangereuses pour les chars soviétiques, notamment les T-34. Le SU-85, quant à lui, dispose d'une meilleure protection avec son blindage incliné mais n'est de toute façon pas prévu pour se battre à portée des pièces allemandes. Archives Caraktère

Je jette un coup d'œil par l'écoutille pour avoir une meilleure vue du champ de bataille et me repérer. Les T-34 avancent lentement sur tout le front vers le seigle crépitant et brûlant, tirant au passage avec leurs canons, leur mitrailleuse de caisse et la coaxiale. Les canons automoteurs marchent dans leur sillage et s'arrêtent de temps en temps pour tirer. Les obus ennemis explosent sur toute la profondeur de notre formation, ricochant sur les coques d'acier de nos blindés en de longues étincelles, avec des bruits assourdissants, ou bien ils labourent la terre près des chenilles. Les mitrailleuses allemandes arrosent le champ de bataille d'un déluge de plomb si intense que nos fantassins ne peuvent même pas ramper et sont contraints d'avancer exclusivement derrière les chenilles des chars et des canons automoteurs, à l'abri, bien accroupis. Malheur à celui qui sortirait de cette zone de survie !

Nous laissons derrière nous la large bande de seigle en feu pour découvrir au devant, sur notre gauche, deux de nos chars victimes de l'incendie ravageur. Je pense amèrement aux membres d'équipage brûlés et à ce qui nous attend, nous autres, sur ce champ ardent attisé par un vent chaud. Par ailleurs, un certain nombre de fantassins ont déjà été tués ou blessés. En scrutant méthodiquement la ligne de défense allemande, je réussis à repérer un canon qui tire sur notre chasseur de chars et j'ordonne immédiatement à mon artilleur par l'intercom : « Sergey ! Au canon, près des trois bouleaux ! Repère 15 en visée ! Feu ! » « Une piste ! » indique le conducteur quand il a trouvé un terrain plat et le véhicule s'arrête en douceur. Avec beaucoup d'efforts, je discerne à travers la fumée obscure que notre obus a éclaté un peu avant le canon et j'ajuste la visée : « Viseur sur le repère 16 ! Feu ! » « Camarade sous-lieutenant, le canon est parti ! » s'exclame Sergey Bykov. Je lance : « Cherche-les à gauche et à droite de leur position précédente ! » Au même moment, une explosion enflamme un bouleau sur notre gauche tandis qu'une puissante détonation et un coup sur la coque se font ressentir. Le flanc gauche de la machine est illuminé par le feu ! « Court ! Feu ! » Sergey ordonne et tire à nouveau. Un instant après le tir, on entend Bykov dire dans nos écouteurs : « La cible est touchée ! »

Le commandant de batterie Voroshilov se lève périodiquement dans l'écoutille pour examiner le champ de bataille puis, en commutant le laryngophone pour transmettre, il distribue ses ordres aux commandants des véhicules. Cependant, il compte trop sur sa chance et lorsqu'il se lève une nouvelle fois pour jeter un œil, un obus frappe violemment notre blindage pour exploser juste sur le flanc droit. Voroshilov est grièvement blessé à la poitrine par un éclat mais il ne perd pas connaissance. Bykov et le chargeur Mozalevsky se précipitent pour panser la blessure, après avoir placé Voroshilov sur une veste matelassée derrière la superstructure. J'ordonne au conducteur de faire marche arrière et contacte le commandant du 2e peloton, Bakurov, par radio, pour l'informer brièvement : « Sergey, le commandant de batterie est blessé. Je le conduis au poste de secours. Prends le commandement jusqu'à mon retour ». Bakurov accuse réception de l'ordre : « Bien reçu, fort et clair. Exécution ».

Le commandant Voroshilov est encore conscient et souffre cruellement de sa blessure. Il parle d'une voix très faible et je dois coller mon oreille à ses lèvres pâles pour saisir ses mots : « Dommage… de ne pas avoir participé… au passage de notre frontière… La hauteur… Je vous ordonne de diriger la batterie… » Ses forces l'abandonnent puis il perd connaissance.

Un capitaine inconnu arrête subitement notre automoteur à l'orée de la forêt et hurle grossièrement, en posant la main sur son étui à pistolet : « Vous fuyez le champ de bataille, n'est-ce pas ?! » Supposant qu'il s'agit d'un officier du SMERSH [2] de la 68e brigade blindée indépendante, je prends ombrage de son accusation et le ramène à la raison : « Je transporte le commandant de batterie gravement blessé au poste de secours du régiment, camarade capitaine, et je vous conseille de choisir

[2] NdT : SMERSH, contraction russe de *смерть шпионам* (*Smert' shpionam*, mort aux espions), était la branche du contre-espionnage au sein de l'Armée rouge. Il était présent dans toutes les unités de l'Armée rouge à ce moment de la guerre.

◀ L'adversaire principal des T-34 et autres SU-85 sur l'*Ostfront* est le *Panzer IV*, dans ses diverses versions. Fiable mécaniquement et disposant d'une pièce de *7,5cm* longue efficace, le *Panzer IV* souffre cependant d'un blindage trop peu épais pour pouvoir résister à un tir de 85 mm. Bundesarchiv Bild 101I-694-0308A-28A (Leher, Karl)

vos mots avec plus de soin et de ne pas sortir votre arme : nous en avons plein à l'intérieur de la machine ». « D'accord, partez ! Mais je guetterai votre retour ! » insiste l'officier. Nous remettons notre commandant Mikhail Andreevich Voroshilov au chirurgien principal Grigorov et à l'infirmière Nadya Naumova, puis nous lui adressons quelques mots d'encouragement. Mais tous, nous savions qu'il s'agissait d'un adieu. Sitôt averti, le chef d'état-major Shuliko s'est rendu au poste de secours dans une Jeep Willys et m'a ordonné de prendre en charge la batterie.

De retour sur la ligne de combat, nous constatons que nos troupes n'ont pratiquement pas avancé en notre absence. Pis encore, trois autres chars de la 68e brigade sont en feu. Un sentiment de culpabilité me ronge depuis la perte de notre commandant car, d'une manière ou d'une autre, je m'en sens responsable : il a choisi de monter dans mon véhicule, celui de l'officier le plus expérimenté de la batterie avec Stalingrad, Koursk, le Dniepr et l'Ukraine derrière lui. Maintenant, je me maudis d'avoir omis d'avertir le commandant des principes du combat à bord d'un automoteur, qui diffèrent de ceux des chars dans lesquels il avait servi auparavant. Les chars partent généralement à l'attaque avec des écoutilles fermées alors que nous avançons plus souvent avec des écoutilles ouvertes, sauf lorsque nous nous trouvons à l'intérieur de formations ou de lignes ennemies. J'aurais dû penser à lui dire que l'écoutille ouverte n'est pas une invitation à rester debout plus de quelques secondes : un sniper ou une balle perdue a tôt fait de vous emporter et, si vous entendez un obus approcher, vous devez immédiatement vous réfugier à l'intérieur de l'engin.

◀ L'ISU-122 est un canon automoteur pensé par les Soviétiques pour leur doctrine basée sur le choc. Armé d'un canon de 122 mm, ce blindé peut réduire facilement au silence une position adverse, mais la munition en deux fardeaux limite la cadence de tir du char à 1,5 coups par minute.

La bataille a atteint son point culminant. Notre avance est stoppée et nous serons bientôt à court de munitions. À la demande pressante des chefs de batterie, le commandant du régiment Libman ordonne au peloton de transport de livrer des obus directement à la formation de combat. Pour dire les choses gentiment, dans de telles circonstances, cette injonction va à l'encontre de la sagesse… En fait, c'est une pure folie ! L'officier Lopukhin s'exécute et réussit à réapprovisionner en munitions deux automoteurs mais, alors que son camion Studebaker s'approche d'un troisième blindé, un obus allemand le frappe de plein fouet, faisant exploser le camion, les munitions et toute l'équipe d'approvisionnement ; il ne reste rien des malheureux, volatilisés. Dès lors, il nous faut reconstituer notre stock de munitions dans la forêt, en nous retirant du champ de bataille, un seul canon automoteur à la fois. Un autre char explose, puis vient le tour du canon automoteur du sous-lieutenant Aleksey Prokofiev, lequel attaquait à notre gauche ; il a pris feu emportant avec lui tout l'équipage dans son funeste destin. Après m'être précipité en vain dans l'espoir de secourir des survivants, je retourne à mon SU-85 au pas de course sous une grêle de balles. En chemin, je remarque que deux autres chars et un canon automoteur sont détruits. Troublé, j'ordonne immédiatement à toute la batterie : « Masquez vos véhicules avec des pots fumigènes et des grenades ! » puis je demande au commandant du 2e peloton, Bakurov : « À qui appartient le chasseur de chars qui vient d'être détruit ? » « À l'aspirant Chubarov, avec

◀ La photo, posée, présente un des modes de transport les plus usités dans l'Armée rouge... mais difficile de croire qu'un tireur de précision soit en première ligne, ou même que le pilote du T-34 conduise face à l'ennemi trappe ouverte !

▲ Avec le T-34/85, l'Armée rouge obtient un engin encore plus efficace que la version équipée du canon de 76,2 mm. Capable d'atteindre 40 km/h en tout terrain, le blindé peut aussi théoriquement perforer 110 mm de blindage à une distance de 1000 mètres, le rendant dangereux pour la quasi-totalité des *Panzer*.

tout son équipage » me répond-il. À chaque minute qui passe, notre situation devient de plus en plus critique et, au fond de moi, je m'inquiète : « Nous allons tous êtres détruits sans avoir pu mener à bien notre mission » quand soudain, un ordre repris plusieurs fois résonne dans l'air : « Ici "Sokol" [Faucon]. Tout le monde en avant ! » C'est l'indicatif du commandant de la brigade blindée, le lieutenant-colonel Timchenko, dont le char nous dépasse à grande vitesse, entraînant à sa suite tous les chars et canons automoteurs ! Dans la précipitation, trois T-34 pénètrent dans un champ de mines allemand et sont instantanément détruits au pied de la colline. Prenant la mesure de la situation, le commandant de brigade ordonne à tout le monde de se replier sur la ligne de départ si bien que nous reculons, nous couvrant mutuellement et protégeant l'infanterie restante avec nos tirs.

Pendant que nous ramenons nos véhicules à leurs positions originelles puis que nous les remettons en condition opérationnelle, les cuisines de campagne préparent notre déjeuner et notre dîner. La nuit tombe et, leurs tâches terminées, les tankistes se réunissent en groupes pour discuter de l'action de cette terrible journée. Une heure après le dîner, le chef d'état-major réunit les officiers et procède à un débriefing, tout en soulignant les erreurs commises, même si l'ordre d'attaquer à travers un terrain tactiquement défavorable, sans préparation d'artillerie suffisante ni appui aérien, était une erreur stratégique. Nous avons avancé à découvert contre une position ennemie lourdement fortifiée, à travers un champ dépourvu d'arbres, de talwegs ou de replis de terrain, sans même parler des mines. Durant la réunion, les adjoints du chef d'état-major, les capitaines Korol'kov et Marchenko, font le tour des officiers puis, discrètement, afin de ne pas perturber les discussions, recueillent leurs pertes et enregistrent diverses informations. Le chef d'état-major réitère nos ordres : « Camarades officiers, notre mission de combat reste la même pour demain : capturer la cote dominante 197.2. C'est la clef de toute la ligne de défense ennemie. Il n'y aura pas d'autre ordre. L'attaque commencera à 07h00. Comme aujourd'hui, nous serons en appui de la 68e brigade blindée et la 165e division de fusiliers ». Il fait complètement nuit lorsqu'une Jeep s'approche du ravin où se trouve la cuisine de campagne, alors que les dernières unités prennent leur dîner après avoir longuement travaillé sur leurs canons automoteurs. Le commandant du régiment Libman, son adjoint politique Rudakov et la ravissante opératrice des transmissions Valya Udodova – épouse de campagne du chef des transmissions du régiment, le capitaine Omel'chenko (qui vient d'être renvoyé à l'arrière, soi-disant en raison d'une appendicite…) – sortent de la voiture tout-terrain et s'approchent. Sur place, le commandant Libman convoque immédiatement les officiers et, d'un ton vindicatif, ordonne : « Demain, la cote 197.2 doit être prise à tout prix ! » Puis il laisse entendre indistinctement que nous nous sommes comportés de manière lâche aujourd'hui, avant de poursuivre sèchement en sortant de l'obscurité : « C'est mon ordre et celui du commandant de l'armée ! » Ce n'est que plus tard que j'ai compris le sens réel de ses paroles : quelqu'un de l'état-major avait déjà signalé au haut commandement que la colline était prise…

Afin de me calmer un peu, je me promène dans la zone de la batterie et vérifie les sentinelles à leur poste. Sur le chemin du retour vers mon véhicule, je croise des éclaireurs et des sapeurs conduits par le chef de la reconnaissance, Marchenko.

Vêtus de capes de camouflage, ils marchent vers les lignes allemandes, équipés de détecteurs de mines et de tiges de sondage. Je m'allonge à côté de mon équipage sur le pont chaud du compartiment moteur sans toutefois parvenir à m'endormir bien que je sois resté éveillé deux jours d'affilée. Je pense à nos ordres pour demain : comment pourrons-nous prendre cette colline dans des conditions aussi défavorables ? Si nous attaquons sur le même terrain qu'aujourd'hui, ils détruiront inévitablement tous nos chars et nos canons automoteurs et la colline ne sera jamais prise. Non ! Nous devons contourner cette satanée colline d'une manière ou d'une autre, et gagner les arrières de l'ennemi pour le pousser à abandonner ses positions. C'est alors qu'une idée m'est venue : attaquer à gauche de la hauteur ! D'après nos renseignements, les Allemands n'y ont ni char ni canon d'assaut. Il n'y a que de l'artillerie avec des équipages dépourvus de protection blindée qui ne peuvent pas rivaliser avec la vitesse de tir des chars allemands. C'est le point vulnérable de l'ennemi et c'est là que nous devons frapper pour avoir une chance de l'emporter ! Mais que vont dire les gars ? Aucun membre de l'équipage ne dort, songeant très probablement à la terrible journée qui se profile. Chacun sait que ce sera probablement son dernier combat si l'attaque se déroule comme prévu. « Voici ce que j'ai mis au point » commencé-je, prêt à entamer un long débat. « Soyons les premiers à atteindre les positions d'artillerie allemandes entre la colline et Krugel' ; et détruisons leurs canons ! » À ma surprise, tout le monde s'accorde avec moi, estimant qu'il vaut mieux tenter sa chance en fonçant vers l'artillerie pendant cinq à dix minutes plutôt que de rester sous le feu dévastateur des nombreux canons antichars, chars et canons d'assaut durant toute la journée. Je m'adresse au conducteur Mikhailov : « Yakov Petrovich, tu as beaucoup d'expérience, n'est-ce pas ? Tu sais comment avancer sur les canons en zigzaguant pour éviter les coups directs ? Je suppose que tu peux y arriver encore cette fois ». « Disons que j'ai déjà donné. C'est certainement la meilleure option » répond le tankiste aguerri d'une voix assurée. Sur ce, tout le monde se tait. Je conclus : « Il vaut mieux dormir, au moins une heure ».

LA COLLINE FATIDIQUE 197.2 : JOUR 2

Le jour se lève, les gars dorment encore et je décide de me raser : je dois être présentable pour évoquer mon plan. Une heure avant l'attaque prévue, le chef d'état-major convoque les officiers pour une nouvelle reconnaissance. Pendant que nous examinons le champ de bataille, les missions sont assignées à chaque unité, peloton et équipage. Lorsque le tour de notre 3e batterie arrive, je suggère mon plan consistant à contourner l'ennemi et à le prendre en revers entre la cote 197.2 et Krugel'. Le commandant Shuliko accepte et nous déplace sur le flanc gauche du régiment, tout en attachant à notre batterie un peloton de mitrailleurs, sous le commandement de l'aspirant Zhurov.

Ça y est, l'attaque commence ! Notre artillerie vient de terminer son tir de barrage et les T-34, moteurs rugissants, sortent de la forêt pour se déployer en formation de combat, en mouvement. Attendant le bon moment pour nous faufiler avec les meilleures chances de réussite, notre automoteur se tient tranquille.

Les commandants de peloton Revutsky et Bakurov ont reçu l'ordre, sur la ligne de départ, de fournir un tir de couverture durant la progression de notre canon automoteur puis, après avoir pénétré dans les positions d'artillerie de l'ennemi, d'attaquer à nos côtés. Comme la veille, l'ennemi ouvre un feu des plus nourris sur les chars et les canons automoteurs lancés dans la bataille. Nos équipages ripostent avec leurs canons et leurs mitrailleuses, avançant lentement et dissimulant leurs véhicules derrière un rideau fumigène. Dès les premières minutes de l'action, les Allemands parviennent à incendier un char et l'automoteur d'Ilya Gorelik, qui a pris la relève de Sasha Grabovsky, blessé. Le véhicule s'arrête brusquement et seul son commandant réussit à s'en extraire par l'écoutille supérieure, la salopette en feu. Il s'enfuit immédiatement mais ses mouvements désordonnés et les vents ont tôt fait de le transformer en torche humaine. Il ne porte pas de casque et ses cheveux brûlent. Sous couvert d'une grenade fumigène, deux hommes sautent d'un engin arrêté à côté du véhicule de Gorelik pour intercepter le malheureux, espérant le plaquer au sol et éteindre les flammes. Les camarades se trouvent à une dizaine de mètres de lui lorsqu'il s'effondre, inerte. Immédiatement, ils lui arrachent les restes de sa salopette embrasée tout en le faisant rouler d'avant en arrière, parvenant ainsi à éteindre les flammes. Puis je les vois se pencher sur notre camarade prostré et enlever leurs casques : Ilya est mort. Son image défile alors devant mes yeux, telle que

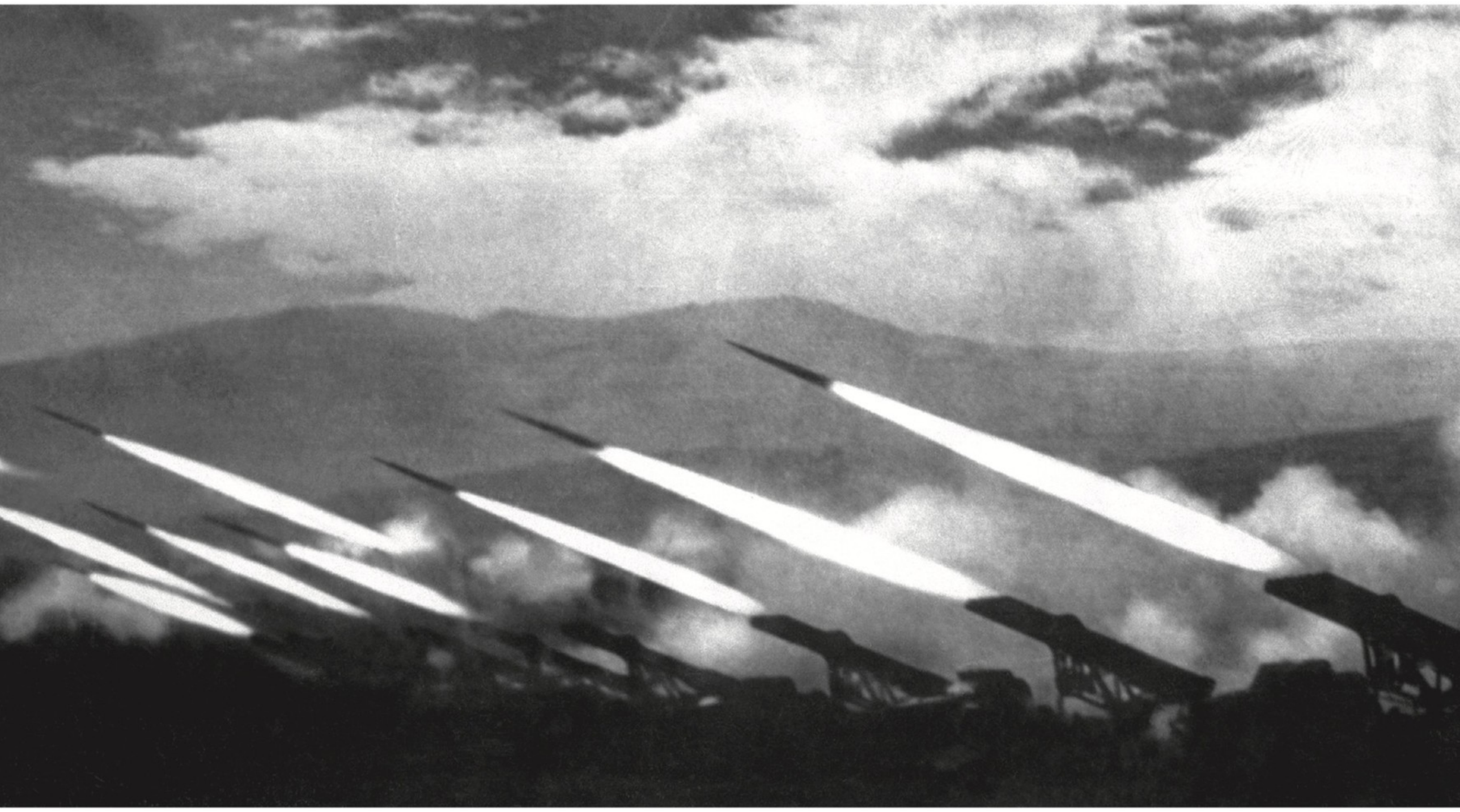
je l'avais vu juste avant l'attaque : semblant retenir des larmes, son beau visage de jeune homme était pincé et paraissait plus vieux. Apparemment, il avait un mauvais pressentiment et craignait une mort imminente. Je me suis senti atrocement désolé pour ce gamin, mort à l'âge de dix-huit ans ! Qui plus est lors de sa première attaque…

Je répète la mission pour les servants de la batterie : « Nous allons attaquer avec un canon automoteur et vous nous appuierez depuis cette position. Est-ce clair pour tout le monde ? » « Compris ! » répondent-ils d'une seule voix. Puis je m'adresse à mon équipage :

▲ Franchissement d'une coupure humide pour ce T-34/85. Les ponts, systématiquement dynamités, sont rarement utilisables, obligeant les Soviétiques à traverser à gué.

◤◤ page de gauche :
Dans le cadre du *Lend-Lease*, les Soviétiques mettent aussi la main sur des M4 Sherman, mais son canon n'est pas aussi efficace que celui du T-34.

▼ Pour augmenter l'autonomie de son véhicule (250 à 350 km), l'équipage d'un T-34 a la capacité de placer des bidons de carburant sur le flanc de son char. Ces derniers sont la plupart du temps retirés au combat, car ils représentent une menace pour le blindé en cas de coup au but.



« Les gars ! Il ne peut y avoir sept morts mais on ne peut pas en éviter une ! Yasha [diminutif russe de Yakov], en zigzags, en avant ! » ordonné-je au conducteur en scrutant la lisière de forêt vert foncé sur le versant ouest de la colline.

L'automoteur s'élance promptement, franchit facilement les tranchées de l'infanterie, et nous voilà à traverser le champ à toute vitesse ! Yasha a tellement d'heures de conduite qu'il dirige le véhicule comme s'il s'agissait d'un jouet. La ligne ennemie est hérissée de nombreux canons mais elle reste silencieuse. Au début, notre SU-85 roule presque en ligne droite, ne manœuvrant que très peu pour éviter d'être touché par le premier tir puis, une fois arrivé à environ huit cents mètres des canons, Yasha commence à faire des embardées plus amples, sans ralentir. Les artilleurs ennemis ne répliquent toujours pas. Nous nous approchons à quelque cinq cents mètres, n'entendant derrière nous que les tirs du reste de la batterie qui nous couvre. Soudain, des explosions projettent des fontaines de terre vers le ciel de tous les côtés ; le canon automoteur est encadré mais nous poursuivons notre course folle à la vitesse maximale car, plus qu'un coup direct, ma plus grande angoisse est de voir le véhicule à l'arrêt. Le premier coup oblique nous frappe sur le flanc gauche, faisant trembler le SU-85 tout entier. La flamme qui s'ensuit illumine vivement le compartiment de combat et donne apparemment l'impression aux artilleurs allemands que nous sommes la proie des flammes. Joyeusement, je me répète : « Si nous sommes toujours en course, c'est que nous ne sommes pas en feu ! » et je décide de ne pas distraire les équipages avec d'autres ordres. Il reste juste une courte distance avant d'atteindre la forêt, environ trois cents mètres. C'est alors que nous sentons cinq impacts successifs : ils ne nous secouent pas seulement mais font même tourner un peu le canon automoteur à cause de sa traction plus

faible à cette vitesse ! Cependant, le plus important à présent, c'est que nous distinguons la moitié, peut-être même plus, des servants se disperser tandis que les autres s'agitent autour de leurs culasses et de leurs viseurs, n'offrant pour unique résistance que des tirs mal ajustés.

« Sergey ! À la mitrailleuse, sur les tireurs ! Feu ! » ordonné-je au chargeur Mozalevsky, qui a avantageusement récupéré la mitrailleuse allemande la veille. Alors que Sergey tire avec confiance sur les servants en fuite, mais sans grande habileté, les Allemands réussissent à nous frapper de deux autres impacts indirects. Puis nous sommes sur eux ! Yasha décide pourtant de ne pas écraser les canons mais en sélectionne simplement cinq et les renverse en les percutant par des virages saccadés du véhicule : c'est sa revanche contre les Allemands qui ont tenté de nous détruire ! Il n'arrête le canon automoteur qu'une fois franchie la position des pièces orphelines et désormais inoffensives, le temps de laisser refroidir le moteur en surchauffe. Pendant ce temps, Sergey continue à tirer de longues rafales de mitrailleuse sur les artilleurs en fuite.

En sortant du canon automoteur pour l'examiner, nous nous rassemblons tout d'abord autour de Yakov Petrovich. Chacun d'entre nous s'approche pour embrasser et serrer la main de notre camarade de combat, l'homme qui nous a éloignés du seuil de la mort ! J'adresse un signal – trois fusées jaunes – à l'attention des chars et canons automoteurs qui partent immédiatement dans notre direction. Puis je contacte le PC du régiment et fais mon rapport : « Le premier objectif, atteindre les positions d'artillerie ennemies, est rempli. Que devons-nous faire ensuite ? » « Continuez l'attaque ! » répond le commandant du régiment.

Après avoir vérifié que notre véhicule est toujours apte au combat, nous partons en direction de Malaya Smedyn'. Les combats sont maintenant derrière nous ; les tankistes et nos équipages sont arrivés assez rapidement ! Une fois de plus, nous essuyons des tirs ennemis quand deux mitrailleuses de gros calibre nous prennent pour cible depuis une ferme. Nous sommes occupés un bon moment à leur faire face et laissons trois automoteurs de la 2e batterie, dirigée par Misha Zotov, épaulés par plusieurs chars et de l'infanterie portée, nous dépasser. Le reste de notre batterie, pour une raison quelconque, n'est pas encore arrivé et je ne doute pas que nos camarades soient en train de repousser une contre-attaque ennemie, c'est pourquoi je continue à avancer avec l'espoir qu'ils nous rallieront bientôt.

En contournant le bourg de Malaya Smedyn', notre automoteur roule sur un plateau un peu plus élevé que la campagne environnante. Devant nous, nous découvrons le village de Paryduby, enfoui dans la verdure puis, à environ deux cents mètres devant lui, les trois canons automoteurs de Zotov, disposés en ligne dans une prairie verte, immobiles et sans aucun signe de vie. À mesure que nous nous approchons d'eux, je pressens instinctivement quelque chose de sinistre ; il y a un problème ! Nous devons sauver les gars ! « Yasha, dirige-toi vers la gauche des automoteurs ! » ordonné-je. « Pénètre dans le village ! »

Alors que nous rejoignons la batterie de Zotov, notre engin est violemment secoué et nous entendons une explosion sourde quelque part sous le châssis. Le compartiment de combat est immédiatement rempli d'une fumée âcre et, comble de malchance, le moteur cale ! Je demande avec inquiétude : « Tout le monde est en vie ? » « Vivant ! » répondent-ils tous d'une seule voix. « Yasha ! Démarre ! Mets-toi à couvert ! Dans la forêt ! »

◤◤ page de gauche, en haut : De conception rustique, le Katioucha est un lance-roquettes permettant de saturer une zone, désorganisant *de facto* la défense qui s'y est installée. Les Soviétiques vont y avoir recours en masse lors du conflit.

◣◣ page de gauche, en bas : Face au Panther, le SU-85 est un adversaire de valeur, notamment parce qu'il est taillé pour l'embuscade. Pris à partie, le Panther a de fortes chances de ne pas avoir la main haute dans l'affrontement.
Archives Caraktère

▼ L'arme blindée soviétique de 1944/1945 n'a rien à voir avec celle du début du conflit à peine trois ans plus tôt. Les Soviétiques sont parvenus à transformer leur arme blindée en pariant sur des pièces puissantes et des véhicules rustiques, et fiables, comme la famille des T-34 et l'IS-2.

◀ Les Soviétiques développent au cours du second conflit mondial une doctrine d'utilisation de l'artillerie qui s'avère efficace, reposant sur la concentration de pièces d'excellente qualité (comme cet obusier M1938 de 122 mm tiré par un Ford V3000 S/SSM).

▼ Acculés par les Soviétiques au printemps 1944, les Allemands sont obligés de se retrancher pour tenter de résister aux offensives des soldats de Moscou... D'autant plus qu'une fois Kovel atteint, le reste du pays ne tardera pas à tomber, et la distance avec Berlin se réduira...

Le moteur rugit et le véhicule pivote sur lui-même, dessinant un demi-cercle. S'enlisant légèrement dans le bourbier herbeux, notre chasseur de chars file, dans une succession de légers virages, vers les buissons les plus proches où nous pouvons nous cacher. Nous sommes poussés par des impacts obliques sur l'arrière et les flancs du canon automoteur et, presque sans y penser, j'en compte dix-neuf. Bien qu'à l'abri dans cette forêt providentielle, j'ai le cœur serré : qu'est-il arrivé aux équipages et aux mitrailleurs ? Pourquoi sont-ils silencieux ? La première chose qui me vient à l'esprit, pendant que le conducteur aligne l'automoteur afin d'orienter notre canon face à l'ennemi, est la suivante : d'où vient le marécage dans lequel les SU-85 se sont enlisés ? Je me souviens bien du quadrant de la carte qui contenait le village et il n'y avait pas un seul trait bleu indiquant un cours d'eau ! D'où vient-il alors ?

▲ Ce *StuG. III Ausf. G* transporte lui aussi son lot de fantassins lors de la montée au front. Si le concept ressemble à celui du SU-85, l'emploi de ces deux blindés est différent : par essence, le *StuG. III* est plus polyvalent que son adversaire soviétique, le plus souvent utilisé pour détruire des blindés. Archives Caraktère

En jetant par hasard un coup d'œil vers le coin droit du compartiment de combat, je suis soudain stupéfait par ce que j'y trouve : un obus non explosé dépasse de la fumée qui se dissipe derrière le poste de radio écrasé ! Je tremble comme si j'avais un frisson et j'ai des sueurs froides… « Les gars, sortez tous ! Maintenant ! » ordonné-je d'un ton direct et sans plus attendre. « Tout le monde à l'abri ! » Les hommes se dispersent comme des fétus de paille balayés par une bourrasque. Resté seul à bord, je retiens mon souffle puis je saisis prudemment l'ogive et me tourne vers l'écoutille, craignant qu'elle n'accroche quelque chose ou que je ne trébuche. L'obus, encore chaud, est aussi dangereux que lourd. Mon cœur bat si bruyamment qu'il fait trembler mes doigts engourdis et je dois sortir du véhicule sans laisser ce terrible souvenir m'échapper des mains ! Alors que je me lève et grimpe sur mon siège pour sortir par la trappe, je peux enfin voir clairement l'obus, lequel ne contient pas de fusées d'ogive. Rassuré, je crie joyeusement à l'équipage : « Les gars, sortez ! C'est un raté ! » avant de jeter l'indésirable à terre.

Nous déplaçons le canon automoteur vers une position plus favorable pour profiter d'un meilleur point de vue sur le village puis nous ouvrons le feu sur les positions supposées des canons antichars ennemis. Les Allemands ripostent immédiatement, nous obligeant à changer d'emplacement après deux ou trois tirs. Pendant environ une heure, nous répondons aux ennemis, dans l'espoir que cela aidera les équipages des chasseurs embourbés, mais nous ne savons rien d'eux et sommes bien incapables de les contacter par radio depuis la destruction de notre propre poste. Par chance, un escadron d'avions d'attaque au sol Il-2 survole la forêt et repasse à plusieurs reprises avant de frapper les Allemands de Paryduby avec des bombes et des rafales de mitrailleuses. C'est alors que nous voyons une silhouette ramper vers nous depuis les automoteurs embourbés : c'est Petya Kuznetsov, un mitrailleur du détachement d'infanterie attaché à la batterie de Zotov ; il a des blessures par balles aux deux jambes.

« Je suis le seul survivant » nous chuchote presque le soldat émacié. Petya Kuznetsov, dix-sept ans, originaire de l'oblast de Kalinine, était un beau et courageux soldat mais maintenant, les larmes aux yeux, il nous raconte comment les Allemands ont achevé nos gars par des tirs à bout portant. Petya a feint d'être mort puis a rampé jusqu'à notre position en profitant de l'attaque aérienne. Nous bandons ses blessures et le déposons au fond du compartiment de combat. Puis nous nous tournons vers les canons automoteurs vides de nos camarades morts, ôtons nos casques et tirons avec nos pistolets trois salves dans leur direction en guise de salut à leur sacrifice. Il est terrible de penser qu'en l'espace d'une demi-heure, dix mitrailleurs et douze équipiers de canons automoteurs ont perdu la vie : Misha Zotov, Ivan Zagvozdin, Nikolay Troshev, Kafiy Yunisov… Voilà à peine deux heures, ils se précipitaient pour sauver Ilya Gorelik en flammes. Apparemment, chacun a son propre destin et personne n'a encore réussi à y échapper.

A TRAVERS LES LIGNES ENNEMIES

Nous devons cesser le feu car il ne reste que sept obus dans nos râteliers à munitions. Nous profitons de l'accalmie pour inspecter plus en détail notre automoteur : deux trous sont apparus dans le blindage frontal et une balle de mitrailleuse a percé le réservoir de carburant avant. Par chance, l'autre obus – celui que nous avons jeté plus tôt – s'est avéré être un raté mais il a quand même réussi à faire beaucoup de dégâts : il a pénétré dans les chenilles de rechange fixées au blindage frontal, a arraché le revêtement de la paroi intérieure du côté droit, et a soufflé les transformateurs ainsi que le poste de radio, avant de tomber dans un coin du compartiment de combat.

« On dirait que nous sommes tous nés sous une bonne étoile » plaisante Mozalevsky en se posant un bandage sur la hanche droite.

Sitôt les avions partis, l'artillerie allemande reprend le feu et les obus éclatent à nouveau autour de nous. Les canons tirent non seulement de Paryduby mais aussi de Bolshaya Smedyn'. À l'ouest retentit le staccato des mitrailleuses et des pistolets-mitrailleurs, ainsi que des coups de canon occasionnels. Pendant un court moment de répit, Petya nous raconte plus en détail comment les hommes de la batterie et les mitrailleurs sont morts : après nous avoir dépassés, la batterie a progressé avec succès et il a été décidé de tenter de prendre Paryduby. Cependant, le détachement est tombé sur une zone marécageuse juste avant le village et les automoteurs qui chargeaient à pleine vitesse se sont enlisés jusqu'à la partie inférieure de leur châssis. Profitant de cette aubaine, les Allemands ont aussitôt ouvert le feu avec des pièces antichars et des mitrailleuses mais les équipages condamnés ont refusé d'abandonner leurs machines et ont riposté coup pour coup. Pivotant leur chasseur de chars vers les cibles avec beaucoup de difficultés, ils sont parvenus à neutraliser plusieurs antichars. Malgré tous ces efforts, les automoteurs se sont tus l'un après l'autre. Certains membres d'équipage ont été tués durant l'affrontement et d'autres, blessés, sont descendus à côté de leurs véhicules, armés de pistolets-mitrailleurs et de grenades à main, pour prêter main-forte aux mitrailleurs. Ils ont ainsi repoussé une première attaque ennemie mais, conscients de leur petit nombre, les Allemands les ont encerclés avec l'intention de les capturer vivants. Tous se sont battus courageusement et Zotov, en réponse à l'ennemi qui les appelait à la reddition, a lancé la dernière grenade avant d'être abattu presque à bout portant, comme ses camarades. Les Allemands ont tiré une dernière balle sur Petya mais il n'a pas bronché et a feint d'être mort le temps que les fritz s'en retournent au village. Lorsque notre chasseur de chars est arrivé, seul Petya respirait encore et, profitant du raid aérien, il s'est éloigné des véhicules en rampant le long du sillon d'une chenille en direction de notre canon automoteur, perdant conscience en cours de route. « C'était comme si quelqu'un me poussait : rampe ! rampe encore ! bien que je ne puisse plus le faire… » C'est ainsi que Petya, qui a survécu par miracle, conclut son récit à propos de cette tragédie.

Je sors à nouveau la carte pour étudier le secteur de Paryduby où rien n'indique une zone marécageuse autour du village. À vrai dire, la carte a été établie sur la base d'un relevé topographique effectué en 1897 et la zone a été reconnue en 1911, mais tout de même, un marécage ne peut pas être apparu sur le sol sec en si peu de temps ! À quoi pensait donc le chef du service topographique de l'état-major général ?! Pendant les deux années (1939–1941) qui ont suivi l'unification de l'Ukraine occidentale, ils n'ont pas pris la peine de vérifier leurs cartes de la région ? Les Allemands, en revanche, ont réussi à compiler des cartes très précises de notre territoire, que nous utilisons volontiers chaque fois que nous en capturons.

▼ Un équipage de SU-122 fait le point avec un officier. Débutant en décembre 1942, la production de ce canon automoteur s'étendra jusqu'à l'été 1944 et atteindra 1148 exemplaires produits.

▲ Des *SS* prennent un peu de repos dans des ruines autour de Kovel. La résistance allemande est furieuse, d'autant plus que les Soviétiques commencent à souffrir de lignes de ravitaillement très étirées. Mais l'opération « Bagration » de l'été 1944 approche à grands pas... FHM

Pourtant, aujourd'hui, à cause de la négligence ou de l'irresponsabilité de quelques-uns, deux douzaines de soldats ont été tués ! De vaillants combattants, pour la plupart de jeunes hommes âgés de dix-sept à vingt-quatre ans. Les plus vieux, Kafiy et Ivan Zagvozdin, avaient respectivement vingt-neuf et trente-quatre ans, ce qui n'est pas un âge avancé non plus ! Ils auraient pu vivre beaucoup plus longtemps…

Il me vient brutalement à l'esprit qu'en moins d'une heure, nous pourrions nous retrouver encerclés et, comme pour confirmer cette obscure pensée, des obus tirés quelque part depuis nos arrières explosent à proximité. Nous n'avons personne pour nous aider à défendre et rien pour attaquer : nous devons nous replier.

Le canon automoteur se dirige à travers les bois vers le sud-est afin de quitter la zone soumise aux bombardements depuis Bolshaya Smedyn', et rejoindre nos camarades. À l'orée de la forêt, nous tombons sur une tranchée allemande dans laquelle nous apercevons des soldats casqués qui regardent dans notre direction, certains armés de *Panzerfäuste* prêts à l'emploi. La situation se complique car, en pleine journée, il est improbable que notre véhicule puisse percer les lignes ennemies quand les Allemands disposent de tels lance-grenades antichars ! Cependant, je ne veux pas simplement battre en retraite, ce serait un acte de lâcheté ! Je commence à donner des ordres à l'équipage : « Sergey-1 ! Sur les fascistes, à la mitrailleuse ! Feu ! » (cette injonction est destinée à Mozalevsky, né en 1918). « Sergey-2 ! Donne-moi cinq grenades à main ! » (je m'adresse ainsi à Sergey Bykov, né en 1923) puis je les lance l'une après l'autre vers la tranchée allemande. « Yasha ! Fais demi-tour, retourne dans les buissons ! » lancé-je ensuite.

Alors que nous nous éloignons des tranchées allemandes, une nouvelle idée me vient : retourner à nos lignes en passant par une colline surmontée d'une sorte de tour. Je me prépare à donner l'ordre quand, soudain, nous entendons les bruits d'un combat rapproché depuis l'ouest ! Nous nous précipitons dans cette direction et nous nous rapprochons sans être remarqués par les belligérants. L'équipage d'un T-34, accompagné d'un petit groupe de mitrailleurs, résiste à une attaque ennemie. Deux véhicules blindés de transport de troupes et un char léger allemands sont déjà en feu dans le champ de seigle, résultat cinglant de l'embuscade que nos camarades tankistes ont montée. Cependant, d'autres *Panzer* accompagnés par des grenadiers avancent sur eux. « Sergey ! Sur le char de tête ! Viseur repère 10, depuis notre position ! Feu ! » Le char allemand s'arrête après le premier coup puis s'enflamme au second. L'ennemi, découvrant qu'un renfort est arrivé, se replie et disparaît derrière la crête de la colline avec la curieuse tour érigée à son sommet.

Notre canon automoteur s'approche de la tourelle du T-34 d'où son commandant, un sous-lieutenant, s'extrait. Nous nous saluons, évaluons la situation et décidons de nous échapper ensemble vers le sud par le versant est de la colline. Il n'y a pas de place pour l'hésitation car l'encerclement se resserre inexorablement. Les Allemands occupent probablement la colline, et les artilleurs ne vont pas tarder à se rappeler à notre bon souvenir.

Nos mitrailleurs ont pris place sur le char et sur notre SU-85, huit hommes par machine, puis notre groupe se dirige rapidement vers nos lignes avec un espacement de cinquante à cent mètres entre les deux engins. À mesure que nous grimpons, nous approchons de cette tour qui attire mon regard depuis un moment. Bâtie en bois et, pour une raison quelconque, arrondie sur le dessus, elle ne figure pas sur la carte mais elle restera longtemps gravée dans ma mémoire si bien que je m'en souviens encore. Les conducteurs tirent le maximum de leurs moteurs tout en manœuvrant car, si la colline nous protège de l'ouest, elle nous laisse à découvert depuis les villages de Bolshaya Smedyn' et de Paryduby où l'artillerie allemande nous encadre d'obus explosifs ! Les impacts ricochant sur nos flancs font trembler l'ensemble du canon automoteur. Cependant, en même temps que nous approchons l'arrière des tranchées allemandes, les tirs diminuent considérablement par crainte de frapper leur propre camp. Je me tiens dans l'écoutille ouverte du SU-85 lorsque les soldats ennemis se retournent pour ouvrir un feu nourri sur nos blindés avec des mitrailleuses, des pistolets-mitrailleurs et des fusils antichars. Des grenades à main volent également. Malgré les échanges musclés, je suis quelque peu soulagé : il n'y a pas de *faustniki* (fantassin antichar armé de *Panzerfäuste*) dans les boyaux ennemis ! Il est vrai qu'à cette époque, les Allemands possédaient encore peu de ces armes dangereuses qu'ils commençaient seulement à produire en masse. Le feu provenant des tranchées n'est finalement pas dangereux pour les équipages retranchés à l'intérieur des véhicules blindés, et nos mitrailleurs mettent rapidement pied à terre puis s'abritent derrière le char et le canon automoteur dont la protection reste parfois illusoire, preuves en sont les blessures infligées à deux d'entre eux. Lorsque nous atteignons les fortifications de campagne allemandes, les mitrailleurs se précipitent devant nous, tirant au pas de course et lançant des grenades à main dans les abris. Notre canon automoteur « repasse » progressivement la tranchée tandis que le T-34 roule le long de la ligne de défense, ratissant les fritz effrayés à l'aide de ses deux mitrailleuses. Notre Sergey Mozalevsky tire également de longues rafales de sa MG-42 sur les Allemands qui détalent vers la forêt. Profitant de la panique momentanée de l'ennemi, nos blindés se dirigent vers le sommet de la colline, mitrailleurs en tête.

À mesure que nous laissons derrière nous les positions ennemies, l'artillerie reprend ses tirs et nous arrose d'un feu nourri depuis Paryduby et Bolshaya Smedyn'. Les moteurs hurlent, prêts à s'arracher de leurs bâtis, tandis que les machines, à la limite de leurs capacités, ne peuvent plus ni accélérer ni manœuvrer !

▲ Ci-dessus : Groupe d'officiers du 1435e régiment d'artillerie autopropulsée. Coll. Krysov

▲▲ En haut : Équipage d'un SU-85 non identifié du 1435e régiment d'artillerie autopropulsée prenant la pose. Coll. Krysov

◀ Ci-contre :
Vasily Krysov portant ses décorations. Coll. Krysov

◥◥ Page de droite, en haut :
Un Panther, dissimulé dans une forêt, monte la garde alors qu'un char soviétique brûle à l'horizon. Le « fauve » est un adversaire dangereux pour les tankistes soviétiques... Archives Caraktère

◢◢ Page de droite, en bas :
Une colonne de SU-85 dans les rues de Minsk à l'été 1944. Les équipages ont récupéré des rondins de bois et les ont disposés de chaque côté du blindé, leur permettant de dégager l'engin si ce dernier venait à se retrouver bloqué.

▲ Le T-34/85 consacre la modernisation de l'industrie militaire soviétique, mais aussi la qualité des ingénieurs liés au développement : le T-34 (premier modèle) est le premier char à disposer d'un blindage incliné, renforçant la résistance du char aux tirs ennemis.

Cependant, au prix d'un effort considérable, les conducteurs-mécaniciens parviennent à arracher des petits zigzags aux véhicules, ce qui nous protège d'un choc direct. Il ne reste plus que quelques dizaines de mètres avant la crête lorsque le T-34 s'arrête net et s'enflamme brusquement. Un homme saute au sol depuis le tourelleau. Un seul ! Les Allemands ouvrent immédiatement le feu avec leurs mitrailleuses et leurs pistolets-mitrailleurs, fauchant le seigle autour du tankiste qui rampe sur le ventre. « Yasha, arrête la machine derrière la crête ! » Quand il gagne le salut de l'autre versant, le SU-85 s'arrête immédiatement.

« Sergey, prends la mitrailleuse, on va sauver le tankiste ! » ordonné-je à Mozalevsky avant de courir vers le char en feu. Plusieurs camarades mitrailleurs, utilisent les tranchées et les cratères d'obus pour nous rejoindre. À l'approche du malheureux, je reconnais le chef du char. Une douzaine d'Allemands, appâtés par ce prisonnier potentiel, courent déjà vers lui mais c'est sans compter avec la pugnacité du sous-lieutenant qui, tout en rampant vers nous, tire avec son pistolet sur les fantassins ennemis. Mozalevsky ouvre le feu et je profite de cette couverture pour lancer deux grenades à main qui éclatent à proximité des Allemands, lesquels se jettent au sol avant de s'enfuir en ripostant. Notre camarade a perdu beaucoup de sang et c'est un homme extrêmement affaibli que nous devons transporter à l'aide d'un brancard improvisé avec de la toile de tente jusqu'au canon automoteur. Nous pansons ses blessures et l'allongeons au fond du compartiment de combat à côté de Petya.

Nous franchissons enfin les lignes de défense allemandes pour nous retrouver dans le no man's land ! Je sors une carte et cherche à évaluer le meilleur moyen de rejoindre le régiment sans nous exposer aux tirs ennemis, de contourner les tourbières et de traverser la route exposée au feu allemand. Soudain, nous entendons un gémissement provenant de buissons voisins, puis un faible cri, comme s'il venait du sous-sol : « Frères, sauvez-moi ! » En entendant une conversation russe, un homme semble puiser dans ses dernières forces pour appeler à l'aide. Ayant depuis longtemps tiré les leçons des provocations sournoises et astucieuses des Allemands, je prends avec moi deux mitrailleurs et, pistolet en main prêt à tirer, je plonge avec eux dans les buissons. Au bout de quelques pas, nous tombons sur une scène terrible : un sergent-chef d'infanterie est étendu sur l'herbe, se tordant atrocement de douleur à l'ombre d'un grand saule. Son abdomen a été déchiré et ses entrailles se sont répandues autour de lui. Le sergent-chef est un homme maigre d'environ trente ans et il est parfaitement conscient. Je le ramasse avec précaution et le porte jusqu'au véhicule puis je l'allonge sur une natte que nous avions gardée sous le moteur du char. « Frères, donnez-moi de l'eau » dit-il à travers ses lèvres pâles et fendues dans un demi-souffle. Bykov se saisit d'une gourde et verse rapidement un premier gobelet d'eau au blessé qui l'avale avidement avant d'en boire deux autres. De grosses gouttes de sueur perlent sur son visage exsangue. Un infirmier – l'un des mitrailleurs – se lave soigneusement les mains avec de l'alcool

◀ Pour faire face aux vagues blindées soviétiques, les Allemands vont tenter de créer des blindés spécifiques comme le Nashorn. Armé d'un canon *PaK 43* de *8,8cm*, il fut considéré jusqu'à la fin du conflit comme un bon chasseur de chars malgré la faible protection de l'équipage. Archives Caraktère

puis découpe la tenue de combat et le maillot de corps du blessé. Exposant complètement l'affreuse meurtrissure, il rentre ensuite avec précaution les intestins dans l'abdomen de la victime puis applique un bandage sur la blessure et recouvre le pauvre homme d'un imperméable. Sa douleur et sa souffrance sont abominables et presque insupportables à entendre. « Frères, achevez-moi ! » supplie le sergent-chef avec ses dernières forces alors qu'il commence à perdre conscience. J'ai encore l'espoir que nous pourrons le ramener dans nos lignes et que cet homme survivra d'une manière ou d'une autre, même si je sais qu'il n'a pratiquement aucune chance : il est resté trop longtemps allongé avec une blessure ouverte sous le soleil brûlant, dans la poussière, s'attendant à tout moment à ce que les Allemands lui tombent dessus. Après avoir disposé nos infortunés camarades sur le plancher du compartiment de combat, nous montons les mitrailleurs sur le blindage puis le canon automoteur se dirige vers nos lignes à travers la grande étendue du no man's land créé après notre capture des trois collines dominantes. Nous essuyons deux autres tirs d'artillerie mais nous sauvons tous les hommes, à l'exception du sergent-chef qui est mort juste avant d'atteindre notre régiment.

Après une courte réception animée, nous plaçons notre SU-85 en position de tir au centre de la ligne de la batterie puis les équipiers travaillent sans relâche jusqu'à l'aube pour construire un abri. Pendant ce temps, l'équipe de réparation soude les trous et les cicatrices sur le corps du canon automoteur. Le lendemain, après un court sommeil, nous examinons les anciennes positions allemandes sur la colline 197.2 et leur système de défense. C'est une forteresse quasi imprenable ! Chaque char et canon d'assaut dispose d'une protection bouclier, chaque canon antichar d'une semi-protection, toutes érigées à l'aide de blocs de granit et de rochers. Seuls des impacts directs de bombes ou d'artillerie particulièrement lourdes auraient pu détruire ce bastion. L'infanterie était également si bien abritée qu'il aurait fallu des lance-flammes pour la déloger. Néanmoins, nous avons pris la cote 197.2 !

◀ La pièce ZiS-3 de 76,2 mm constitue le canon antichar soviétique le plus efficace, et la plus redoutée par les tankistes allemands. Facilement déployables et manoeuvrables, ces pièces seront surnommées « Ratsch-Bumm » par les Allemands en raison du bruit engendré par le départ du tir.

Pour l'heure, les sapeurs nettoient les champs de mines sur les pentes et au pied de la colline. Ici, nous voyons pour la première fois à quoi ressemble la mine antichar circulaire allemande. Avant cela, nous n'avions rencontré que les terribles résultats de son travail : lorsque la chenille d'un véhicule blindé passe dessus, le dispositif projette un liquide incandescent quarante mètres en l'air et le char ou le canon d'assaut est immédiatement calciné.

NOUS PASSONS EN DÉFENSE !

Vers midi, le commandant du régiment convoque les officiers à son QG situé désormais dans l'ancien poste de commandement et d'observation allemand : leur retraite a été si précipitée qu'ils n'ont réussi ni à miner ni à faire sauter leurs tranchées. Le poste allemand est stupéfiant par la solidité de sa construction et son confort : lumières électriques à piles, meubles confortables et même un bar à vin ! Nous le considérons, selon nos normes de temps de guerre, comme bien trop luxueux. À travers ses embrasures, le poste offre une vue splendide sur la campagne environnante, même sans appareil optique, jusqu'à la forêt qui nous a servi de point de départ. En outre, avec des stéréoscopes, les Allemands pouvaient certainement observer toutes nos anciennes positions, de Krugel' à la cote 185.5 incluse. Le Commandant Libman se lève, regarde chacune des personnes présentes, puis commence à parler, en jetant de temps en temps un œil à ses notes : « Nous avons accompli l'ordre du commandement de l'armée, à savoir la capture de la colline 197.2 et des autres hauteurs dominantes à partir desquelles l'ennemi bloquait notre avance vers le Boug occidental. Toutes les contre-attaques allemandes visant à reprendre possession de ces points forts ont été repoussées. Néanmoins, nous avons subi de lourdes pertes. Sept des canons automoteurs du régiment ont été irrémédiablement détruits, et

◀ La mise en service du T-34/85 se fera progressivement, mais le T-34 à canon de 76,2 mm sera toujours présent, bien qu'en moindre quantité, jusqu'à la fin du conflit en Europe.

▶ Un convoi soviétique constitué de camions américains dépasse une carcasse de *Panzer IV* mis hors de combat et que l'équipage a pu évacuer à l'été 1944.

presque tous ont été endommagés et nécessitent de sérieuses réparations. Nos pertes en personnels sont d'environ quarante hommes. La 68e brigade blindée a perdu quasiment tous ses chars et sera retirée demain pour être rééquipée. Cela signifie que nous n'avons plus de ressources pour poursuivre l'offensive. Nous devons remettre tous les automoteurs disponibles en état de marche en une semaine et, en même temps, défendre le secteur du régiment. Cela veut dire que tous les travaux de réparation et de maintenance devront être effectués sur les positions de tir, dans des abris. Camarades officiers, chaque batterie sera attachée à un bataillon de fusiliers du premier échelon et tiendra le point fort du bataillon en coopération avec lui. Avant le 10 juillet 1944 à 12h00, chaque équipe devra créer deux positions de tir de réserve, chacune séparée de la principale. Le bataillon de pionniers ainsi que les sapeurs des unités de fusiliers poseront à ce moment-là des champs de mines antichars et antipersonnel devant le front. »

Nous sommes donc restés ici pendant une semaine, travaillant à mettre les canons automoteurs restants en état de combattre et à préparer notre prochaine attaque. Nous savons que le Boug occidental et la Pologne ne sont pas loin…

« AVEC TOUS LES HONNEURS MILITAIRES »

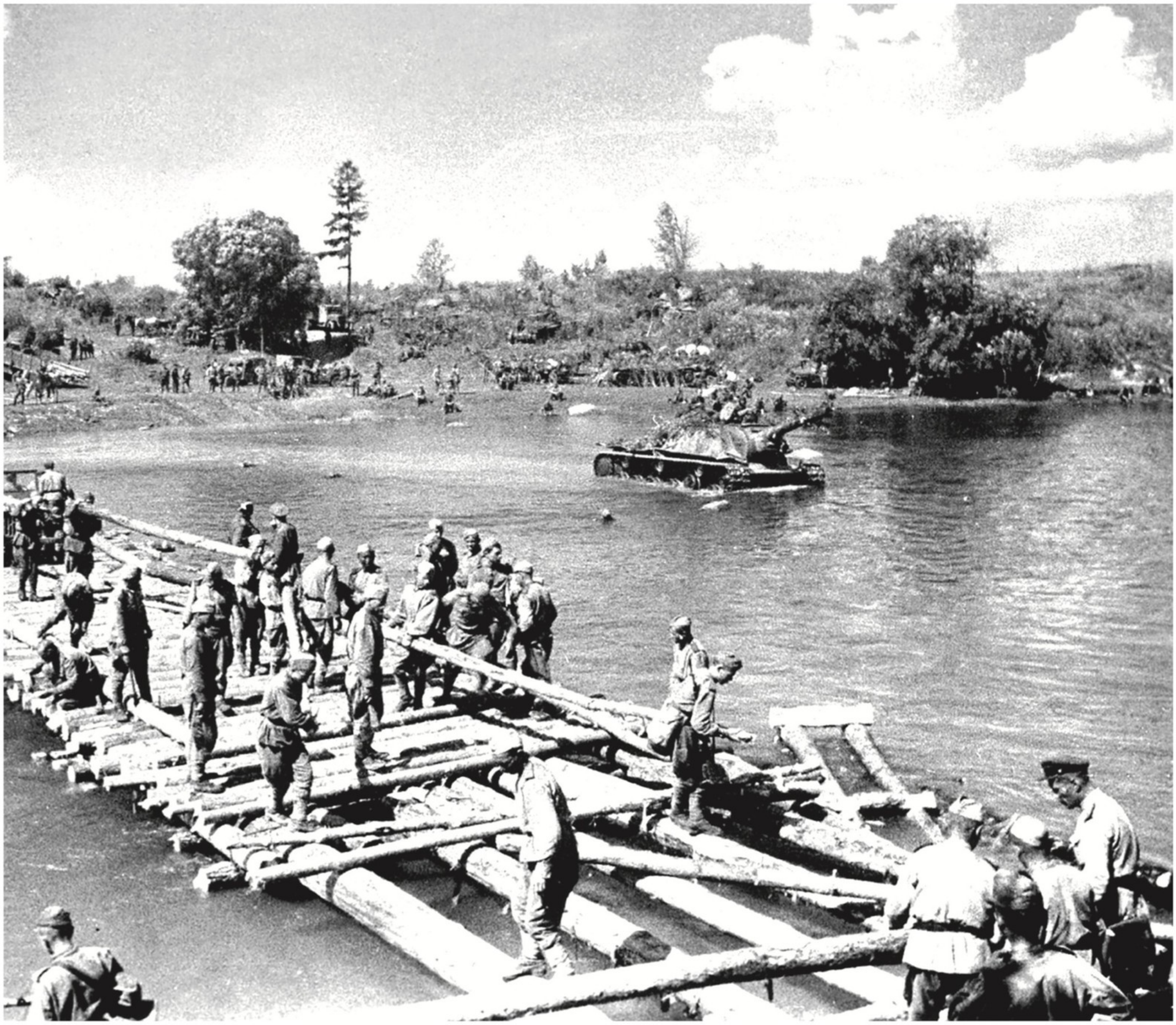
Le matin tant attendu du 17 juillet 1944 arrive. Contrairement à la fois précédente, nous bénéficions d'une puissante préparation d'artillerie suivie de quelques salves de *Katyusha*.

Les canons automoteurs réparés prennent rapidement part à l'attaque avec les monstrueux SU-152 du régiment d'artillerie lourde du commandant Gromov, épaulés par les fusiliers de la 165e division.

▶ Avec sa silhouette massive et ses 47 tonnes, l'ISU-152 est un véritable monstre armé d'une pièce de 152 mm. Au vu de l'étroitesse de l'habitat, l'équipage ne peut emporter que 20 obus ; la cadence de tir ne s'élève pas à plus d'un tir par minute.

◀ Les équipements fournis par les Américains aux Soviétiques seront employés jusqu'à la fin du conflit. Certaines versions du M4 Sherman seront plus appréciées que d'autres, comme ce M4A3(76) camouflé par son équipage.

▼ Tandis que les Frontoviki installent un pont sommaire sur le fleuve, un SU-152 traverse à gué. La masse de l'engin lui interdit d'emprunter des ponts de fortune ; de même, la mobilité n'est pas son fort. Il demeure cependant très efficace en combat urbain ou lors de l'attaque de positions fortifiées.



Nous avançons dans la même direction que le 8 juillet, vers Paryduby que nous attaquons, cette fois, non pas de front mais avec un double encerclement. Malgré les pertes résultant de notre artillerie et de l'aviation, l'ennemi oppose une résistance opiniâtre et retourne des tirs défensifs nourris avec des canons déployés à un kilomètre derrière le village, ce qui freine notre progression et nous oblige à les engager. Ce n'est qu'après deux salves de *Katyusha* que nous pouvons reprendre notre mouvement vers l'avant pour pénétrer dans les faubourgs ouest de Paryduby avec un bataillon de fusiliers du premier échelon. Des combats de rue acharnés éclatent avec des succès variables et, dans certains secteurs, les affrontements tournent aux corps-à-corps. Ce n'est que lorsque les bataillons du deuxième échelon rejoignent l'action que les Allemands lâchent prise et commencent à se replier vers le centre et la périphérie nord du village.

Nos automoteurs avancent à travers Paryduby en échelon refusé à droite, vers les positions d'artillerie ennemies, sur les collines situées derrière le village, d'où les canons allemands tirent intensément et infligent de lourdes pertes à l'infanterie. Alors que nous approchons de la rue centrale, notre progression est arrêtée par deux *Panzer* qui tirent sur toute la longueur de l'axe. Nous commençons à échanger des coups avec eux mais ils sont retranchés dans des positions bien préparées ; à défilement de tourelle, ils ne peuvent être atteints par une attaque directe. J'envoie un ordre par radio en clair : « Revutsky ! Débordez les chars avec votre peloton et détruisez-les ! » Nos autres automoteurs, dissimulés derrière des maisons et dans des jardins, avancent lentement, s'arrêtant brièvement pour tirer des coups isolés, poussant les chars ennemis à changer de position sans que nous les voyions. Cependant, leurs équipages sont tellement absorbés par les échanges contre nos trois chasseurs de chars qu'ils ne remarquent pas le peloton de Revutsky en train de prendre position sur leur flanc. Quelques secondes plus tard, les deux *Panzer* sont frappés de plein fouet et s'embrasent simultanément précédant l'explosion de leurs munitions embarquées dans des panaches de feu et de fumée noire. Nous nous cachons derrière cet écran de fumée providentiel et faisons pivoter nos tubes vers les collines pour frapper les positions d'artillerie avec des obus à fragmentation. L'assaut est tellement inattendu que les servants des obusiers paniquent et fuient vers la forêt, subissant de lourdes pertes dans leur course. En réponse, les chefs allemands engagent toutes leurs réserves dans la bataille qui se déporte à la périphérie est du village. Qui sait comment elle se serait terminée si le régiment d'obusiers de 152 mm du commandant Gromov, au deuxième échelon, n'était pas arrivé à temps ? Ses équipages mettent le feu à trois chars lourds grâce à leur obus de 48 kilogrammes et, en une demi-heure, les blindés ennemis se retirent, incapables de résister au massacre qui se déroule. Le tournant de la bataille approche ! Les mitrailleuses des casemates allemandes, que nous avons pratiquement encerclées, se sont également tues. Au fait de la situation, leurs servants sortent les uns après les autres de leurs fortifications, mains levées, armes au sol, s'abandonnant à la merci des conquérants. Un silence presque anormal s'est abattu sur le village. Bientôt, les villageois commencent à ramper hors de leurs abris avant de se jeter joyeusement à notre cou, tout en nous racontant, les larmes aux yeux, que neuf jours auparavant, le 8 juillet, les Allemands ont achevé quelques soldats blessés de l'Armée rouge. Je comprends immédiatement qu'ils parlent du groupe de Zotov.

Les prisonniers se tiennent maintenant sur deux rangées à côté de la casemate la plus extérieure, la tête baissée, bien que certains d'entre eux regardent leurs armes abandonnées avec un regret évident. Quelques jeunes gens venus des isbas à la périphérie du village, témoins du massacre, scrutent le visage de chaque prisonnier jusqu'à reconnaître trois des criminels qui ont exécuté nos blessés, lesquels se cachent maintenant dans le dos des hommes de la première rangée. Le lieutenant Viktor Permyakov, à la tête de la compagnie de mitrailleurs, ordonne de faire sortir ces trois-là de la file ainsi que le commandant à l'origine de ce crime. Ici même, à la périphérie du village, devant les habitants et les prisonniers tremblants, Permyakov prononce brièvement la sentence : « Pour le massacre des blessés ! Abattez-les ! » Les mitrailleurs ont levé leurs armes et les assassins maudits ont eu ce qu'ils méritaient.

Le temps presse et nous devons poursuivre l'ennemi en retraite sans délai mais le commandement de la division accorde une pause au régiment afin d'enterrer ses camarades morts. Nous nous rendons dans cette sinistre tourbière où les automoteurs se sont enlisés et nous trouvons nos chers camarades de régiment. Ils sont couchés l'un à côté de l'autre, comme la mort les a surpris. Les Allemands n'ont touché ni à leurs affaires ni à leurs médailles. Des fourmis rampent déjà sur leurs visages noircis, et mon cœur tremble… Nous les avons enterrés avec tous les honneurs militaires. Trois salves de fusils ont retenti et les corps, enveloppés de draps, ont été descendus dans une fosse commune, sous les yeux des camarades du régiment et des villageois, en silence, la tête découverte, les larmes aux yeux. ■

◀ Un soldat soviétique s'occupe de la jambe blessée de son camarade sur un autre matériel américain envoyé aux Soviétiques : le M3 Stuart. Son canon trop peu puissant et son faible blindage le relègueront à des missions de reconnaissance ou même d'estafettes au sein de l'Armée rouge.

4

AS SUR STURMGESCHÜTZ

Georg BOSE (Sturmgeschütz-Brigade 177)

Recouvert d'une livrée hivernale hâtivement appliquée, ce *StuG. III Ausf. G* est transporte son lot de soldats transis de froid. Bâti sur châssis de *Panzer III*, le *StuG.* est un véhicule bon marché, rapide à assembler et qui bénéficie d'une pièce de *7,5cm* efficace contre les blindés alliés et soviétiques.

SOUVENIRS D'UN *STURMARTILLERIST*

Georg Bose est né à Forst, dans la région de Lausitz (actuelle Lusace, à cheval entre l'Allemagne et la Pologne), le 20 octobre 1921. Après son service au *RAD*, Bose s'engage dans la *Wehrmacht* et entame une formation de tireur au sein d'une unité d'artillerie. Il va ensuite combattre en Pologne, à l'Ouest mais aussi en Yougoslavie et, à partir de 1941, sur l'*Ostfront*. Après s'être porté volontaire pour rejoindre la *Sturmartillerie* à l'hiver 1942-1943, Bose devient un des *Bordführer* sur *StuG.* les plus décorés du second conflit mondial. Il est décoré de la *Ritterkreuz* le 21 septembre 1944 alors qu'il sert au sein de la *Sturmgeschütz-Brigade 177* pour avoir repoussé une tentative de percée soviétique dans le secteur de la *292. Infanterie-Division*. En mars 1944, son palmarès s'élève à 44 blindés soviétiques détruits, ainsi que des centaines de véhicules, de pièces d'artillerie ou antichar. Bose sera fait prisonnier le 11 mai 1945 et retrouvera la liberté plus de trois ans plus tard, le 18 juillet 1948. En plus de la *Ritterkreuz*, Bose sera décoré de la croix de fer (deux classes), le *Panzerkampfabzeichen* (50 engagements), l'*Allgemeines Sturmabzeichen* (25 assauts), la *Nahkampfspange* en bronze, mais aussi le *Panzervernichtungsabzeichen* en argent (pour destruction de chars) et enfin le *Verwundetenabzeichen* (insigne des blessés). Georg Bose est mort le 26 septembre 2011. Cet entretien est un extrait d'une rencontre entre l'historien Robin Schäfer et le vétéran en 2004.

Auteur : Robin Schäfer
Traduction & adaptation : Loïc Becker

◀ Le T-34, contrairement a ce qui a longtemps été écrit, n'est pas une « surprise » pour les Allemands en 1941, car ils savent très tôt qu'ils vont en affronter. Cependant, la pièce de 76,2 mm soviétique équipant le char est capable d'infliger de gros dégâts aux *Panzer*.

▼ À travers le programme *Lend-Lease*, les Soviétiques pourront compter sur du matériel américain ou britannique comme le M3 Lee. Ce char américain disposant d'un canon de 75 mm en casemate et d'une pièce de 37 mm n'est cependant pas apprécié des Soviétiques, qui le surnomment « cercueil pour cinq frères ». DR

[1] Georg Bose se trompe à moitié : le chef de char du T-34 agit aussi en tant que chargeur, pas en tant que tireur. La finalité est cependant la même : il perd le fil du combat lorsqu'il doit recharger sa pièce.

Robin Schäfer : Quel type de canon d'assaut avez-vous commandé durant le conflit ?

Georg Bose : J'ai été formé sur un *StuG. III* à canon court, mais j'en ai commandé un à canon long une fois au front. Plus tard, on m'a brièvement confié un *StuG. IV*. J'ai aussi pu mettre la main sur un *Jagdpanzer IV* lors de mon service au sein de la *Panzerjäger-Abteilung 69* ; techniquement, cet engin est aussi un canon d'assaut, équipé de la pièce de *7,5cm L/48*, déjà installée sur nos *StuG*.

RS : Quels véhicules et autres engins blindés avez-vous affronté sur le champ de bataille ? Lequel avez-vous trouvé le plus dangereux ? Avec votre regard d'aujourd'hui, comment évaluez-vous la qualité des équipages de blindés vous ayant fait face ?

GB : Tous les chars sont dangereux ! Un char « non dangereux » n'existe pas. Mais si vous entendiez par là quel char nous respections le plus, alors je peux vous dire que c'était clairement les KV et, plus tard, les Staline (IS). Le T-34/85 était aussi un très, très bon char. Le problème majeur de l'IS (et de l'ISU-152, par extension) tient dans sa cadence de tir, qui était très lente. Les équipages soviétiques n'étaient vraiment pas mauvais, mais ils ont souvent souffert d'un mauvais équipement. Je sais que la littérature moderne a souvent un avis très différent à ce sujet, mais quand les premiers T-34 sont apparus, nos chars étaient déjà un rang au-dessus. Il est vrai qu'ils étaient mieux armés et plus blindés, les rendant difficiles à engager avec nos pièces de *3,7cm* ou de *5cm*, mais ils avaient une faiblesse importante : le chef de char du T-34 agissait aussi en tant que tireur [1]. De plus, ses optiques de tir étaient de mauvaise qualité ; une fois qu'il avait identifié une cible, il devait changer de position pour l'aligner et tirer. Pendant que le chef de char russe effectue tout cela, nous avons déjà eu le temps de tirer quatre ou cinq fois. Ce n'est que mon avis, mais selon mon expérience au front les tireurs soviétiques n'étaient jamais très bons – à de rares exceptions près, bien entendu.

Nous avons parfois affronté des Sherman et des Lee fournis par les Américains aux Russes à travers le *Lend-Lease*, mais ils étaient notoirement moins dangereux que les chars soviétiques et beaucoup plus faciles à détruire. Parfois, nos obus traversaient littéralement un Sherman, de l'avant à l'arrière (sic) ! Ils s'enflammaient aussi beaucoup plus rapidement que le T-34, et leur canon n'était véritablement pas puissant. En 1943, nous avons dû affronter plusieurs Lee qui étaient alors totalement obsolètes.

RS : Quelle est votre opinion sur les canons et les optiques qui équipaient les chars allemands ?

GB : J'ai remporté toutes mes victoires grâce au *Sturmkanone 40*, c'est-à-dire la pièce de *7,5cm L/48* installée sur les *StuG. III*, *IV* ainsi que sur le *Jagdpanzer IV* que nous avons pu toucher à la fin de l'année 1944. Le *Jagdpanzer IV* équipé du canon long *L/70* a majoritairement été affecté aux formations de la *Waffen-SS* ; qu'est-ce que j'aurais aimé l'essayer ! Pour être honnête, le *Sturmkanone 40* était suffisant pour détruire n'importe quel char. La pièce était très précise et son obus ne commençait à chuter qu'à partir de 1000 mètres. Cela signifie qu'en deçà, on avait juste à pointer le canon vers la cible et tirer ! Nos optiques étaient tout aussi bonnes et nous permettaient de viser avec précision les points faibles des chars lourds soviétiques comme le KV ou le Staline. Je me souviens avoir détruit en septembre 1944 un T-34 en mouvement à 1400 mètres d'un seul tir. Tout comme moi, la plupart des tireurs de la *Sturmartillerie* étaient d'anciens artilleurs : nous savions comment tirer au canon et le *StuG.* était une excellente plateforme de tir. Le *Jagdpanzer IV* n'était pas si populaire à son apparition, comme les équipages étaient habitués au *StuG. III*. J'étais le premier de mon unité à passer sur *Jagdpanzer* – je dois avouer que moi aussi j'étais tout à fait sceptique quant à ce changement. Mais j'ai changé d'avis après avoir ressenti un obus de 85 mm tiré à 600 mètres rebondir sur mon blindage avant. Dans un *StuG.*, je n'aurais jamais survécu à cela.

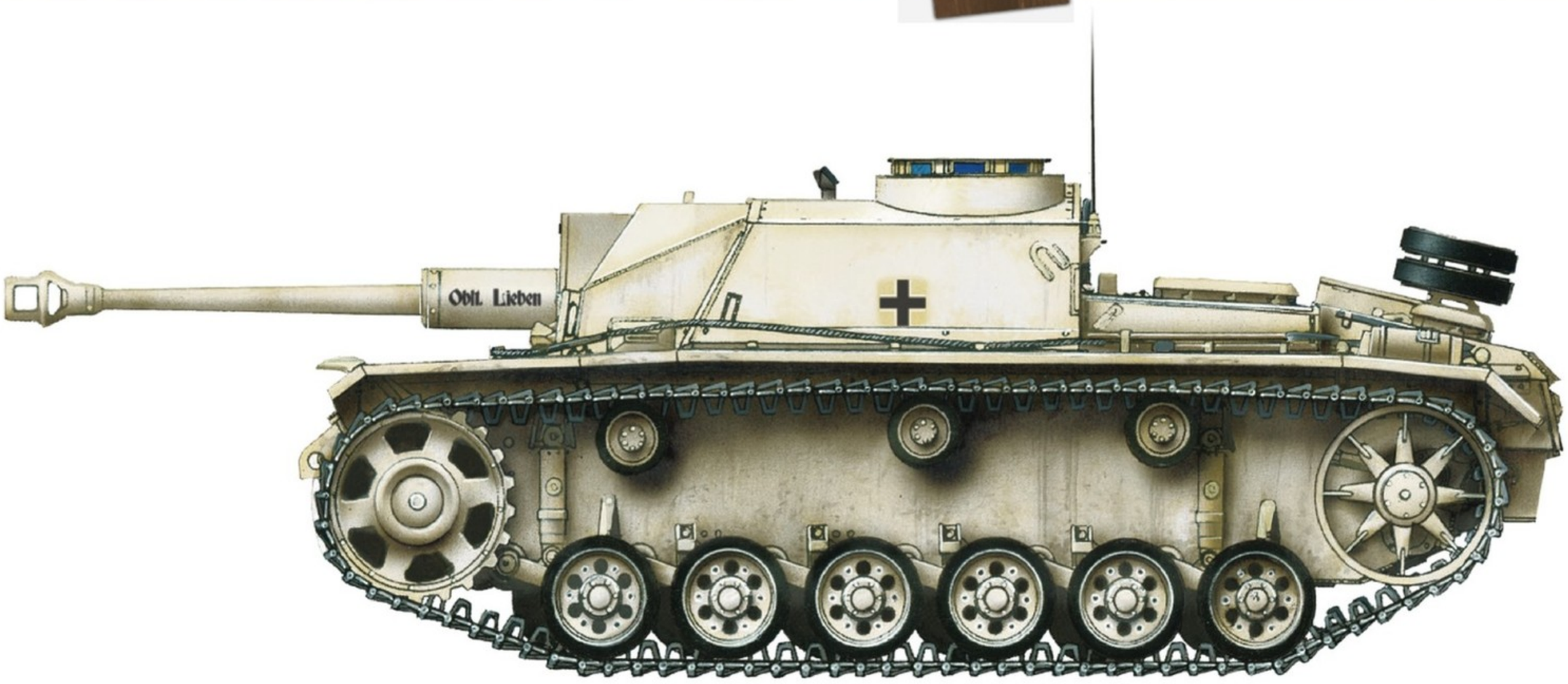
RS : Vous souvenez-vous de votre premier char détruit ?

GB : Oui, bien sûr, c'était pendant le deuxième jour de ma participation à l'opération « Zitadelle », en juillet

1943. Ce matin-là, je me dirige avec mon *StuG.* et celui du *Leutnant* Specht vers la colline 253,5 pour appuyer l'infanterie. Une fois sur place, nous apercevons nos fantassins en train de se replier, repoussés par une vague d'assaut soviétique. Specht comme moi savons que la vitesse est notre arme principale ; nous voilà donc lancés à vive allure vers les groupes de combat soviétiques. Objectif : nous frayer un chemin jusqu'à leur position de mitrailleuse et de mortiers.

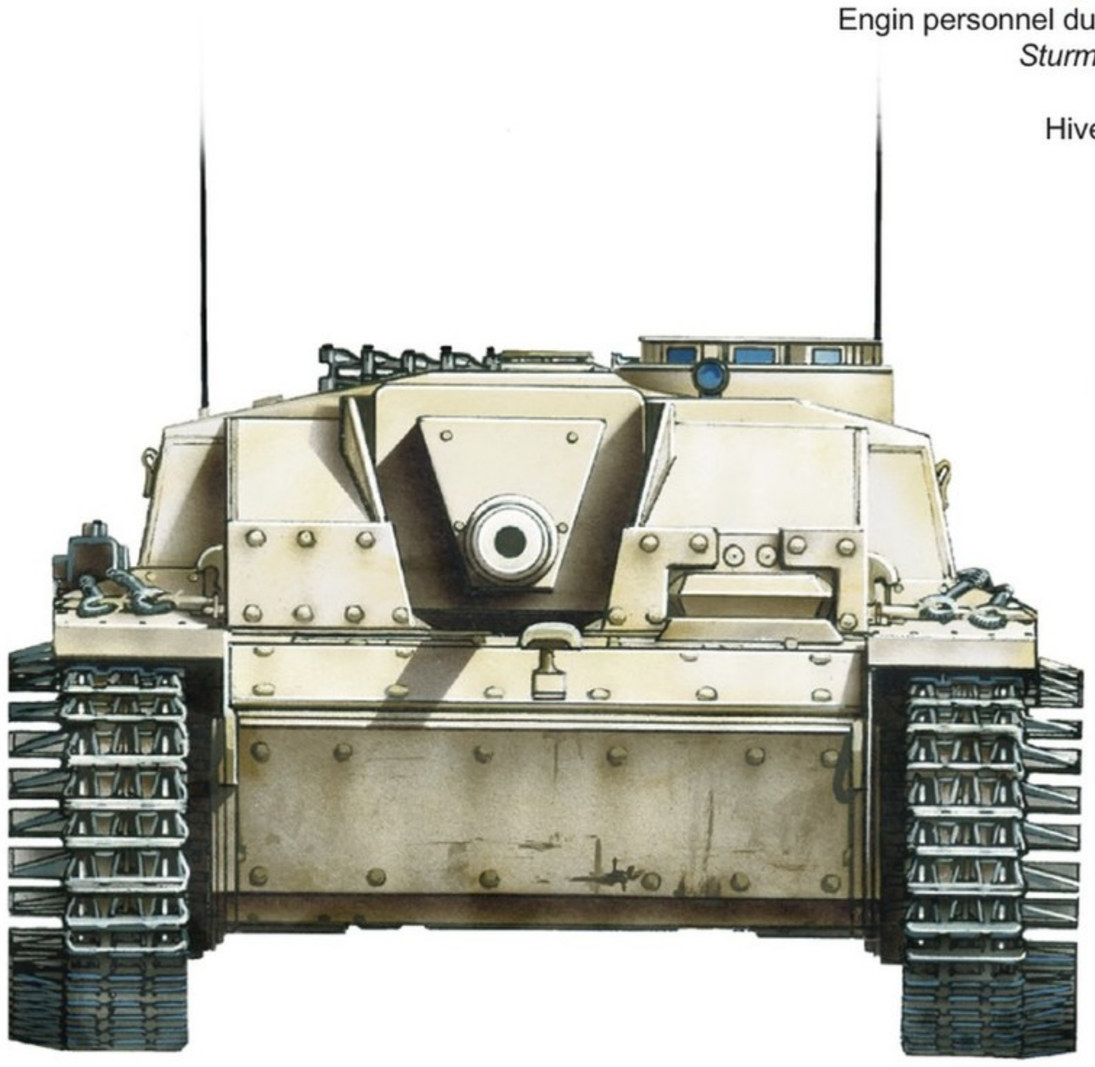
◥ Georg Bose, photographié après avoir été décoré de la *Ritterkreuz*. Coll. Bose via R. Schäfer

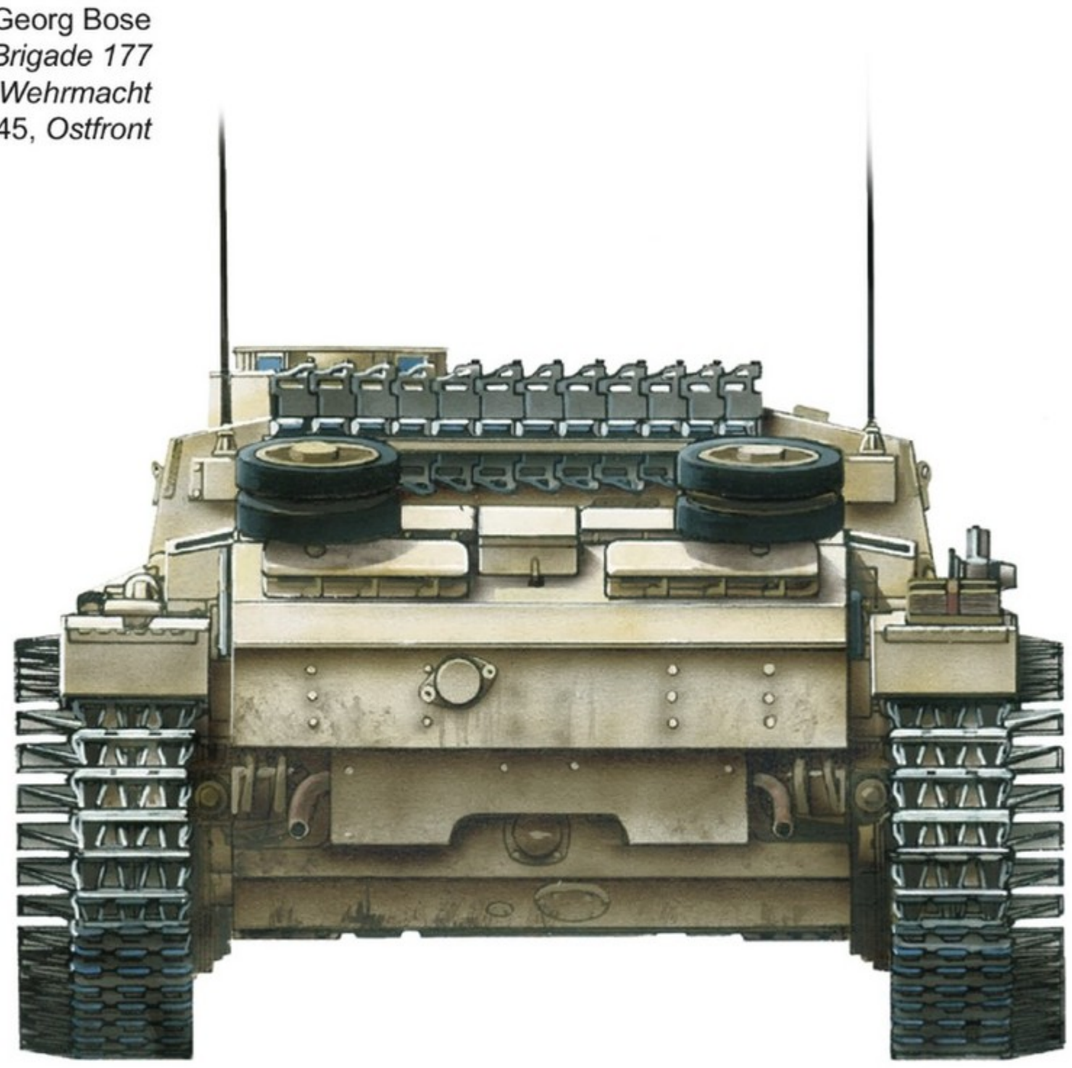
▶ Ce cliché présente un des aspects les plus appréciés du *StuG*. par les *Sturmartilleristen* : sa silhouette basse. Sans tourelle, le blindé est un redoutable chasseur, difficile à aligner par ses adversaires... Avec une contrepartie de taille, celle de devoir faire riper les chenilles pour orienter le canon.

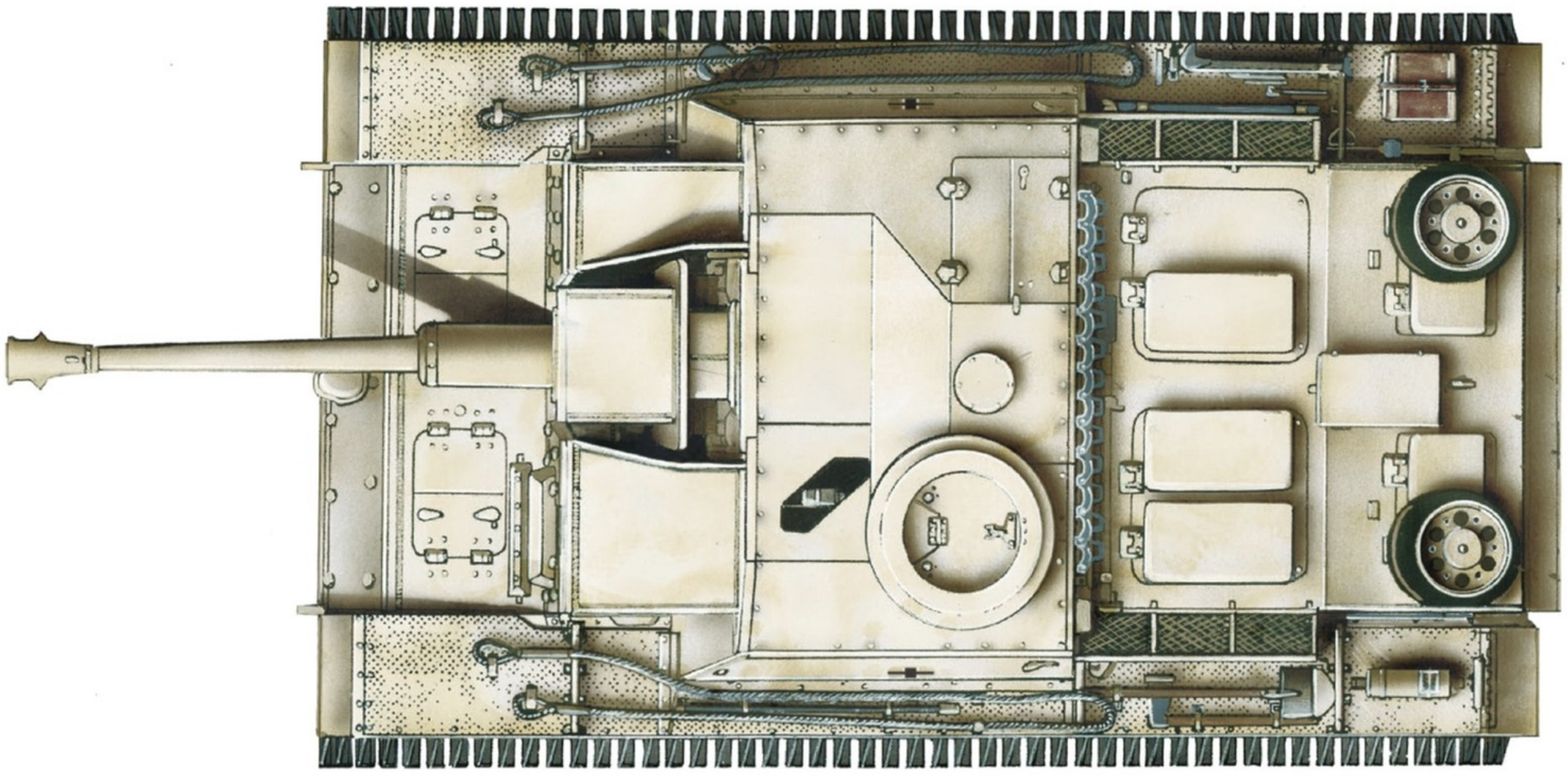


Sturmgeschütz III Ausf.G

Engin personnel du *Leutnant* Georg Bose
Sturmgeschütz-Brigade 177
Wehrmacht
Hiver 1944-1945, *Ostfront*







Au bout de quelques dizaines de mètres, nous y sommes, ouvrant le feu quasi instantanément : la vision de ces morceaux de corps et d'armes s'envolant est insupportable. Mais les Soviétiques commencent à se replier au bout de quelques secondes. Soudain, j'aperçois un T-34 dans un creux à environ 800 mètres sur notre droite, qui fonce droit sur nous ! Je donne l'ordre de charger un obus perforant et, quelques instants plus tard, mon tireur m'annonce qu'il a la cible en ligne de mire. J'attends… j'attends que le T-34 s'approche puis, à 600 mètres, je donne l'ordre de faire feu. Je n'oublierai jamais l'énorme bruit du tir et la pression ressentie dans les oreilles. Pour être honnête, je ne m'y habituerai jamais. Au moment du tir, je suis vissé au périscope ; mon tireur, lui, ne lâche pas la cible des yeux. Soudain, nous jurons tous les deux en voyant notre projectile frapper le blindage du Russe pour ricocher ensuite vers le ciel. Cela n'aurait jamais dû arriver, mais nous y voilà ! Le T-34, quant à lui, continue de foncer droit vers nous, comme si l'équipage n'avait pas remarqué notre présence. Le blindé s'arrête soudainement, puis, au lieu d'ouvrir le feu sur notre silhouette, se tourne, nous présentant son flanc. Mon tireur expédie immédiatement un second obus perforant. L'effet est spectaculaire : une énorme explosion disloque le char dont la tourelle sort de son berceau. Ce n'est pas seulement mon premier char détruit, mais aussi la première victoire de l'*Abteilung 177* après sa remise sur pied en mars 1943.

▲ Seul cliché existant du *StuG. III Ausf. G* de Bose, datant certainement de l'hiver 1944-1945. Les *Schürzen* sont dans un état dégradé, montrant des signes de faiblesse après plusieurs semaines de combat. Coll. Bose via R. Schäfer

RS : En plus de vos 44 chars détruits, avez-vous noté toutes les autres cibles détruites ?

GB : Oui, nous le faisions tous, les résultats étant publiés dans nos rapports mensuels. En plus des chars, nous aimions garder une trace des canons antichars et des pièces d'artillerie détruits. Je ne me souviens plus aujourd'hui de mon palmarès, mais il s'élève certainement au-delà de 120 victoires. Il y avait aussi beaucoup de véhicules non-blindés comme les voitures ou des camions. Dans certains cas et quand c'était possible, certains notaient même le nombre de fantassins mis hors de combat. Mais je suis quand même heureux de ne pas connaître ce total là pour moi. Les pièces antichars étaient probablement notre ennemi le plus dangereux, comme il était difficile de les repérer – les Soviétiques excellaient dans la dissimulation. Pendant l'opération « Zitadelle », j'ai pu détruire en l'espace de trois à cinq minutes cinq pièces antichar ; les deux dernières, je les ai broyées sous les chenilles de mon *StuG.*.

▼ Le *Jagdpanzer IV* reprend les principes de base du *StuG.* avec une silhouette basse et un blindage incliné, permettant de faire ricocher plus facilement les tirs adverses. US Nara

RS : Quelles étaient vos relations avec votre équipage ?

GB : Nous étions une famille, les galons importaient peu. Chacun s'occupait de son camarade, on vivait ensemble, on combattait ensemble et surtout chacun

savait qu'on pouvait tous mourir ensemble. Un bon équipage fonctionne comme une montre suisse et n'a pas besoin d'ordres directs en combat : chaque homme sait ce qu'il doit faire. Le remplacement d'un camarade blessé ou tué était toujours un moment difficile. De plus, nous étions tous des artilleurs, et chacun savait qu'il n'y avait pas meilleur que tout pour manier des canons. Mais tout a changé quand l'*Abteilung 177* est devenue la *Panzerjäger-Abteilung 69*, et ce n'était pas qu'un simple changement cosmétique ; c'est à partir de ce moment que nous avons commencé à recevoir des renforts originaires des *Panzerjägertruppen*. Ces gars n'étaient pas des artilleurs ; certains n'étaient jamais entrés dans un *StuG.* et la plupart avaient surtout l'habitude de se battre avec des canons antichars classiques. Leur adresse au tir n'était pas mauvaise, loin de là, mais bien inférieure à la nôtre. Il nous a fallu les entrainer pour qu'ils soient à notre niveau.

RS : Donc, selon vous, la *Sturmartillerie* était une unité d'élite ?

GB : Bien entendu ! Les gars des *Panzertruppen* nous regardaient souvent de haut car nous étions rattachés à l'infanterie et nos machines ne correspondaient pas à leurs « standards » de *Panzer*. Pourtant, c'est la *Sturmartillerie* qui a détruit près de 30 000 blindés ennemis pendant la guerre. Nous étions tous volontaires et notre adresse au tir était bien supérieure à la leur. Une fois, en Hongrie, j'observe un *Panzer IV* tentant d'achever un T-34 immobilisé à environ 1600 mètres. Le *Panzer* tire onze coups à la suite, qui partent tous dans le décor. Je dis alors à mon tireur : « Viens, on va leur apprendre quelques trucs », et nous voilà, touchant le blindé russe sur le flanc au bout du deuxième tir. Grâce au tir d'encadrement [2] maîtrisé par tous les artilleurs, nous pouvions tirer de manière efficace même à très longue distance. En 1943, nous avons détruit un KV-1 à 2000 mètres grâce à une charge creuse. Mais les *Panzertruppen* et les servants des pièces antichars n'étaient pas formés à cette technique. Utilisé à bon escient, le *StuG.* était aussi efficace que n'importe quel char – et parfois bien davantage. Sa silhouette basse le rendait compliqué à repérer et à toucher. De même, il était plus simple à produire et plus fiable qu'un *Panzer*. Il faut cependant reconnaître qu'il était bien inférieur au reste en milieu urbain et dans les espaces étroits du fait de son absence de tourelle, ce qui obligeait l'équipage à faire ripper les chenilles. Aujourd'hui, on parle beaucoup des chars lourds et autres chasseurs de chars, notamment des Tiger et des Panther, mais c'était la *Sturmartillerie* qui formait l'ossature des offensives allemandes réussies. Sur la fin du conflit, elle a même servi de « pompier du front ». La *Sturmartillerie* était la vraie « reine des batailles »...■

▲ Amplement camouflé, ce *StuG. III Ausf. G* dispose encore de ses *Schürzen*. Ces dispositifs de défense sont vite perdus au combat ou lors des manoeuvres, notamment s'ils gênent la progression du blindé. US Nara

[2] Méthode employée par les artilleurs consistant à faire un tir court puis un tir long sur une cible afin de « l'encadrer », permettant d'affiner les paramètres de tir et ainsi de toucher plus facilement la cible.

◀ Devant l'amélioration des capacités de pénétration des munitions adverses, les équipages de *StuG*. vont essayer d'apporter un peu plus de protection à leur engin en ajoutant du béton aux endroits les plus vulnérables, conférant au blindé un aspect particulier (comme celui-ci). DR

5

SEULS FACE AUX PANZER-DIVISIONEN

Lieutenant **Bounaix** (1ère DCR)

FLAVION, MAI 1940

Le 10 mai 1940 à l'aube, les troupes allemandes envahissent la Belgique, obligeant l'état-major français à déclencher le plan « Dyle-Breda », fruit de longues négociations, qui doit permettre de bloquer le principal corps de bataille allemand et l'empêcher d'atteindre le territoire national. N'envisageant pas que la percée allemande en Belgique soit une diversion, les Français envoient la fine fleur de leur armée franchir la frontière, avec notamment la 1ère DCR du général Bruneau. Composée de chars lourds B1bis, de chars léger H39, de chasseurs portés et d'une artillerie tractée, l'unité représente la tentative de l'Armée française de s'adapter à la guerre moderne. Cependant, les matériels ne sont pas forcément adaptés à cette nouvelle façon de faire la guerre... et le chaos du début des combats va fortement désorganiser les lignes logistiques françaises. La 1ère DCr reçoit l'ordre d'entrer en Belgique dès le début des combats, et va se retrouver près du village de Flavion pour contrer la percée des *Panzer-Divisionen* alors que Rommel vient de franchir la Meuse à Dinant. Le lieutenant Bounaix, dont le témoignage est ici rapporté, fait partie de la 2e compagnie du 37e BCC, l'un des deux bataillons de B1bis de la 1ère DCr et commande le « Guynemer », codé 439.

La rédaction tient à remercier Jean-Robert Gorce, des éditions Arès, pour nous avoir fourni ce témoignage.

L'APPROCHE
14 MAI 1940, 15 HEURES

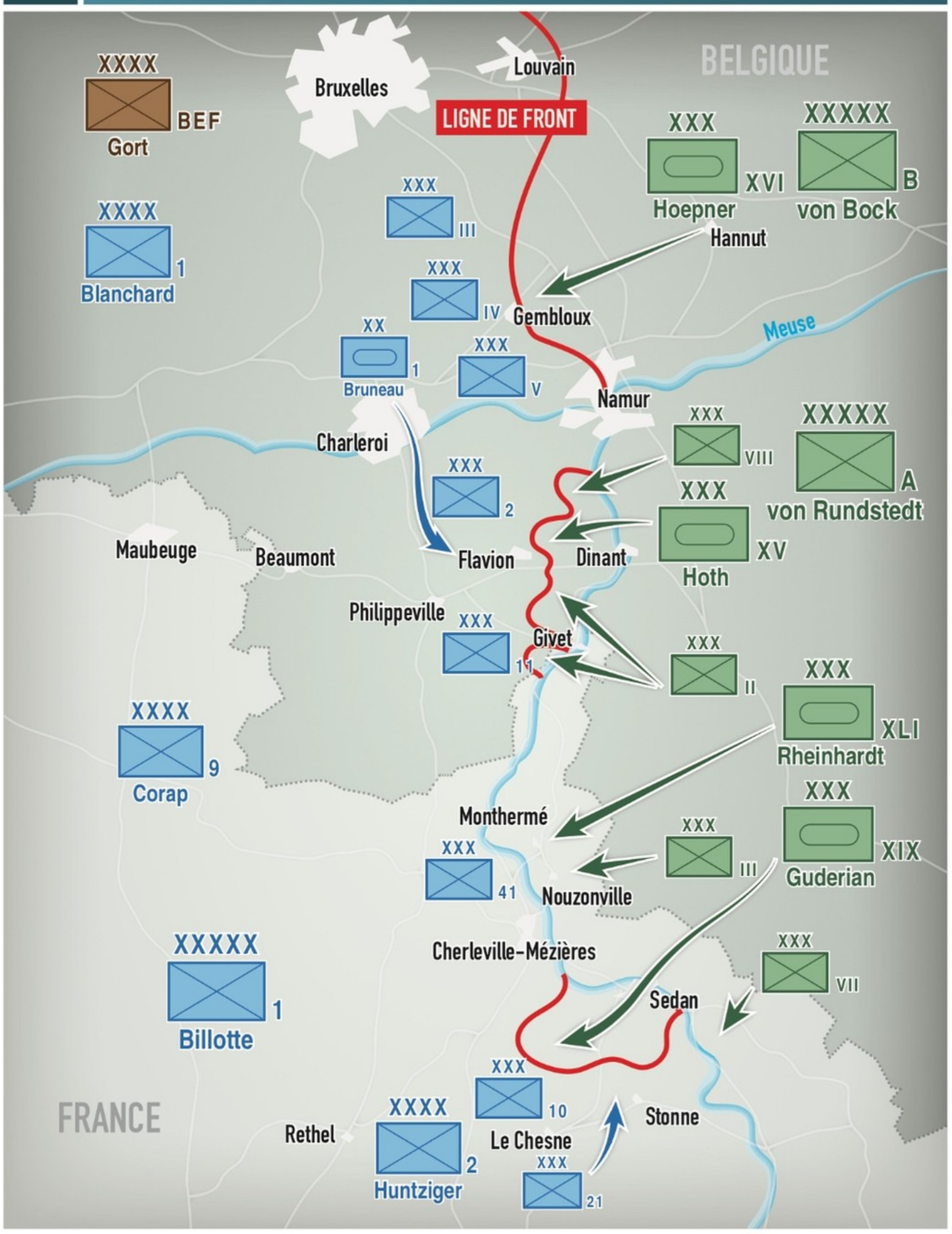
Nos oreilles habituées depuis de longs mois se sont particulièrement assurées, ce matin, que la voix des moteurs est bonne. Les graissages sont faits ; vivres à bord pour quatre jours ; armes réglées ; munitions vérifiées, qui jettent leur lueur jaune dans le duralumin des casiers. Et les cœurs ? Tout est prêt ! Confiance enracinée, géante, dans ce matériel dont les champs de tir, les longues routes, la boue, les réseaux de rail, les forêts nous ont confirmé la puissance. Foi des uns dans les autres ; foi totale dans nos chefs, dans nos équipages qui ont tous de nombreuses heures de « bord ». Car nous sommes le Premier Bataillon « B » formé ; celui dont, directement ou indirectement, l'expérience a profité à tous les autres ; celui qui a le plus essaimé ; celui que le Colonel Bruneau a formé avec amour, et qui est maintenant si fier d'être à nouveau sous ses ordres. Aussi, lorsqu'à 15h30, après lecture de l'Ordre du Jour du Général, arrive le « En avant ! », mes deux officiers chefs de char subordonnés sourient ; le sergent Reverderi avant de s'installer au poste de pilotage de mon « Guynemer », mon radio le sergent Perles, mes deux aides-pilote Le Bris et Millard sourient aussi. Confiance, confiance partout ! En avant ! Des palissades de vergers gémissent, les haies s'entrouvrent, les camouflages tombent, et les trois chars des trois sections apparaissent sur la route, s'alignant derrière l'« Adour » du capitaine Gilbert. Sur l'avant de « Guynemer » flotte le fanion du Sacré-Cœur, avec la devise « Tout droit ». Nous quittons donc Wanfercee-Baulet (12 kilomètres au nord-est de Charleroi) par la route d'Onoz. Arrêt au bout de quelques minutes pour attendre - en vain - le « Dakar » (lieutenant Brocard, chef de la 1ère Section) qui a des ennuis de boite. Le capitaine Gilbert donne quelques explications : « L'ennemi a établi une poche dans la région de Dinan ; la 1ère DCR est chargée d'aller résorber ça. » J'ai, d'avance, la vision de notre Compagnie, de notre DCR tout entière, entrant comme un bloc d'acier dans l'ennemi, cet ennemi dont le matériel est d'une flagrante infériorité, et dont les équipages ne peuvent pas être plus entrainés, plus ardents que les nôtres… Cependant un doute, précis comme un coup d'épingle, quand j'examine ma carte : « Une quarantaine de kilomètres ; l'essence sera bien basse pour attaquer après une pareille randonnée. »

La compagnie Gilbert ouvre la marche du bataillon ; la section en tête éclaire et protège la compagnie elle-même. De ma tourelle, les yeux au PPL, je vois, sous l'effet du tangage, se lever et s'abaisser devant moi la route goudronnée sur laquelle se rue le bataillon, avec ses 900 tonnes de métal. En me retournant, j'aperçois les gueules des tubes. Car - suprême toilette - on a enlevé les couvre-bouches de cuir des canons, et les aides-pilote préparent les obus, fusées à portée de la main. Le Bris m'interroge du regard, tandis qu'il engage déjà l'ogive du projectile. Je hoche la tête : « Pas encore ! ». Et, tout de même, d'instinct, je pose la main sur la culasse de mon canon de tourelle. L'arme est fraiche ; l'oculaire de la lunette luit dans la pénombre. Du couloir-machine monte le grondement continu que surveille Millard.

◣◣ page de gauche :
Le B1bis est, en 1940, un des chars les plus puissants alignés par les armées modernes. Sa pièce de 47 mm est capable de détruire tous les blindés allemands tandis que son obusier de 75 mm sert à neutraliser les fortifications ennemies. Ce char est un excellent outil de communication pour l'Armée française avant le début du conflit, et se trouve abondamment photographié. Mais la réalité sera bien différente au feu... US Nara

▼ Le 10 mai 1940, les Allemands entrent en Belgique, forçant l'état-major français à déclencher le plan « Dyle-Breda ». La fine fleur de l'Armée française (dont la 1ère DCR) franchit alors la frontière pour s'y opposer, à la recherche de la bataille décisive. ©ECPAD/France/1940/ Photographe inconnu

SITUATION SUR LA MEUSE - 14 MAI 1940



Nous utilisons d'abord un excellent itinéraire jalonné par le Train de la DCR, passant d'Auvelais à Tamines (franchissement de la Sambre) avant d'arriver à Fosses. Trois kilomètres avant Fosses, je reçois par moto l'ordre qui me fixe une base de départ vers laquelle je dois orienter le Bataillon, Ermeton-Anthée. À partir de Fosses, plus de jalonnage. À Lambois, nouvelle halte ; un papier m'arrive vers 17 h. « Portez-vous sur Mettet par St Gérard. » Donc déviation considérable de l'axe initialement fixé. La colonne repart. Des fantassins et des chars légers croisent maintenant le 37e BCC avec des attitudes de gens harassés, découragés. À St Gérard, un officier de Cavalerie exprime cette opinion au passage des chars : « C'est ça qu'il aurait fallu, hier ! ». Après St Gérard, je prends au plus court par Cottaprez ; des camions, des autobus, obstruent en partie les routes. Le bataillon passe sans trop ralentir.

Arrivée à Mettet, sur la place de l'église à 19 heures ; attente d'ordre durant 20 minutes puis reprendre la direction de la base de départ primitivement fixée. Le capitaine Gilbert me fixe l'itinéraire : Mettet - Furnaux - Ermeton. Nos chenilles marquent maintenant une piste montante qui, après avoir traversé un bois de crête, doit nous conduire à la route St-Gérard-Ermeton.

La nuit tombe.

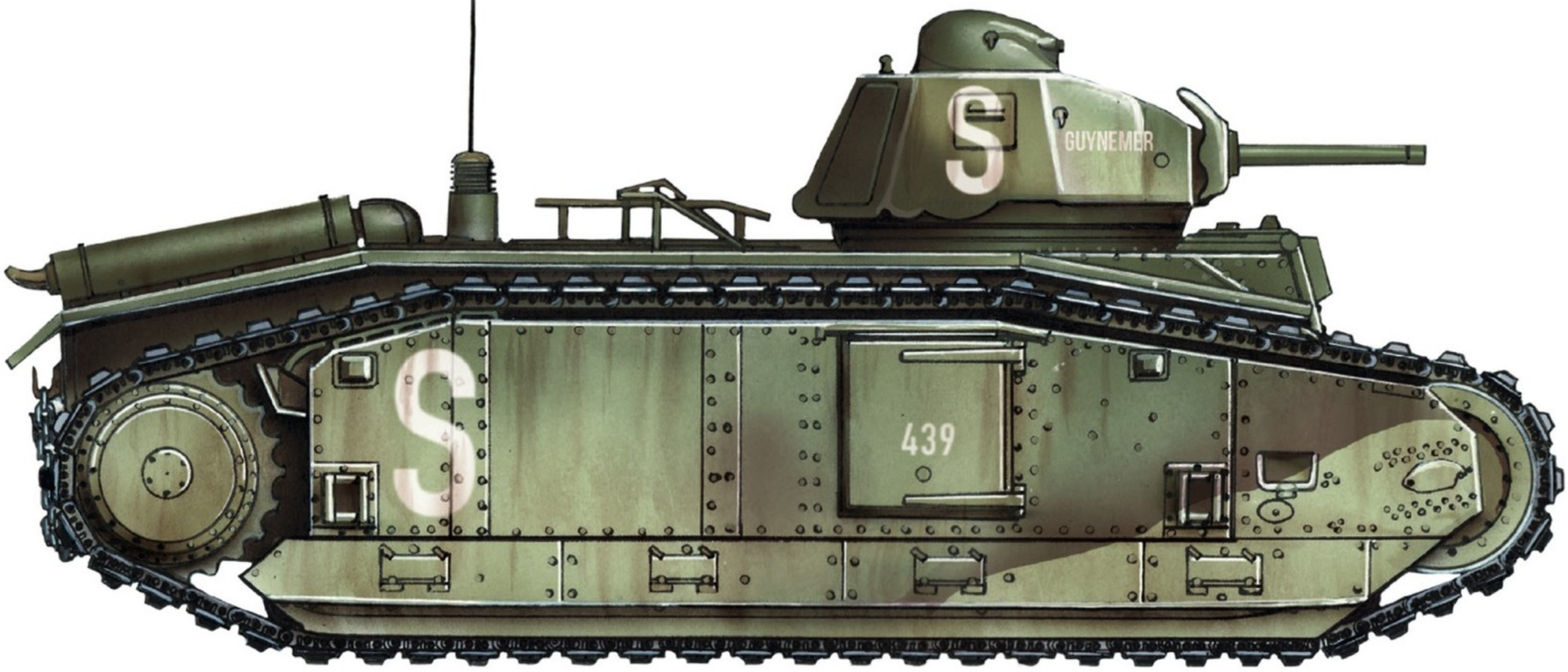
Le « Guynemer » s'engage dans ce bois et les autres chars derrière lui. On y voit mal, et il

n'est pas question d'allumer les feux. Soudain, j'ai l'impression que le chemin devient étroit. Mais oui ! Juste la place des chenilles ! À droite, un remblai ! À gauche, une sorte de carrière d'où émergent des cimes d'arbres ! Je ne suis plus moi, je suis cette chenille droite qui râcle déjà la terre du remblai… Je suis tous ces chars du bataillon qui marchent sur mes traces dans ce chemin. J'imagine la longue marche arrière, le demi-tour dans ce bois, en pleine obscurité ; les inévitables avaries… Et la piste se rétrécit toujours. Tant que Reverberi ne parle pas, c'est qu'il y a encore de l'espoir. J'attends avec terreur le « Mon lieutenant… » qu'il va lancer ! Même en plein combat, jamais je n'ai senti pareil poids sur les épaules. « Mon lieutenant, c'est trop étroit. Je ne peux plus passer » et je m'écoute répondre avec une conviction désespérée : « Il faut passer ! ».
Le char est reparti ; la chenille droite a mordu au remblai… l'appareil s'est incliné à gauche. Le goulet n'est que de quelques mètres ; l'appareil se rétablit mais… plus de piste ! Le plein bois ! Le « Guynemer » rit de cette difficulté ; tout droit, à pleine chenille, à plein poitrail, lentement de peur d'obstacles imprévus, il ouvre sa voie dans le noir du feuillage, sur les troncs écrasés. Quelques minutes et je vois luire une chaussée… le choc des patins contre une surface dure… la route ! Peu à peu arrivent les autres chars que leurs pots d'échappement commencent à rendre visibles dans la nuit.
À l'entrée du village d'Ermeton, je vois avec un serrement de cœur s'immobiliser le « Var » (de ma section, sous-lieutenant Lamorignière) dans la position significative de l'appareil qui n'a pas pu virer (joint de Naëder claqué). Il ne pourra pas rejoindre.
Yeux grands ouverts, j'interroge la nuit. Enfin, vers 23h, arrivée à la base de départ fixée. La compagnie s'installe aux lisières du bois de Biert l'Abbé face à l'est ; liaison au sud avec le 28e BCC, l'autre bataillon B de la 1ère DCR. Devant nous, des lueurs rouges, comme celles d'une fin de bataille, à trois kilomètres environ. Le capitaine et moi, nous partons à pied vers le commandant : triste nouvelle, un char de la 1ère compagnie (Raberin) a glissé sur la route goudronnée et est tombé dans un ravin ; il a flambé, portes coincées.

▲ Alors que les *Panzer* franchissent la Meuse à Dinant, d'autres unités blindées allemandes tentent d'utiliser à leur avantage la trouée de Gembloux, au nord de Namur. Ils s'y frottent notamment à la cavalerie française qui va leur infliger de lourdes pertes. Archives Caraktère

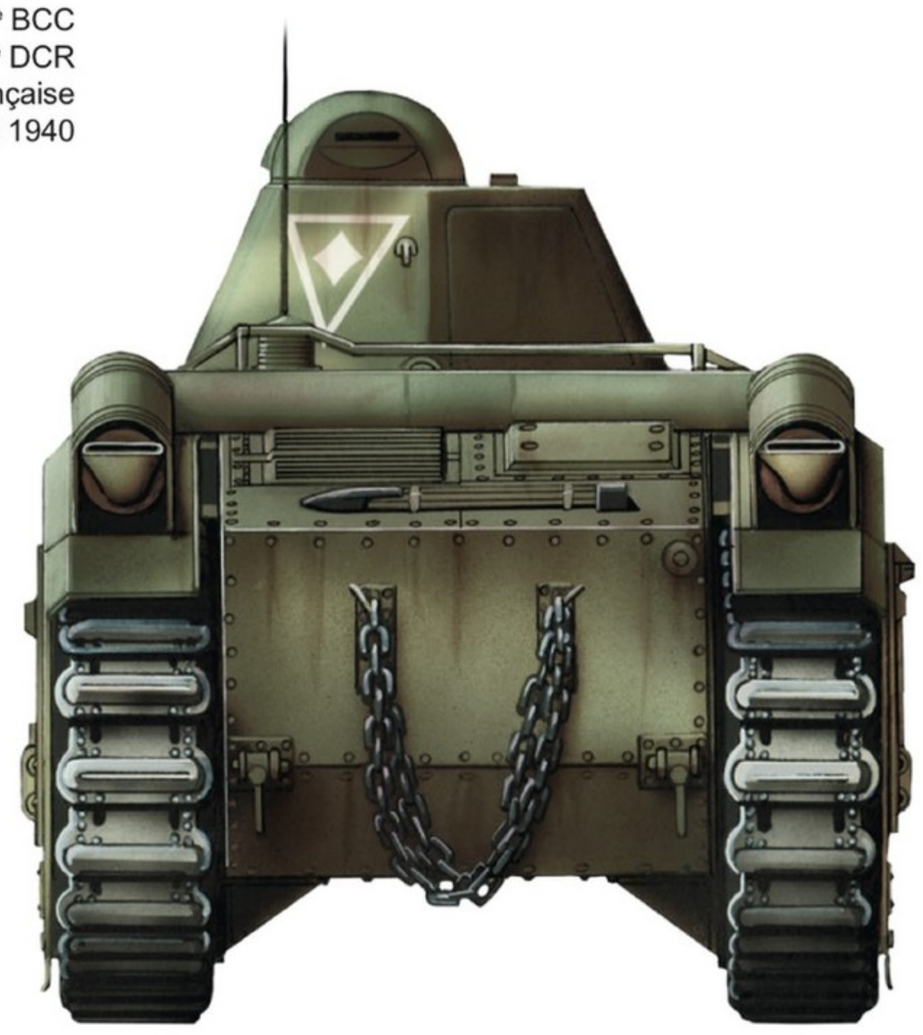
◤◤ Page de gauche, en haut :
Pour sa poussée en Belgique, l'armée allemande dispose principalement de *Panzer-Divisionen* équipées de *Panzer III* - des chars efficaces mais bien loin de pouvoir résister aux pièces de 47 mm françaises. Archives Caraktère

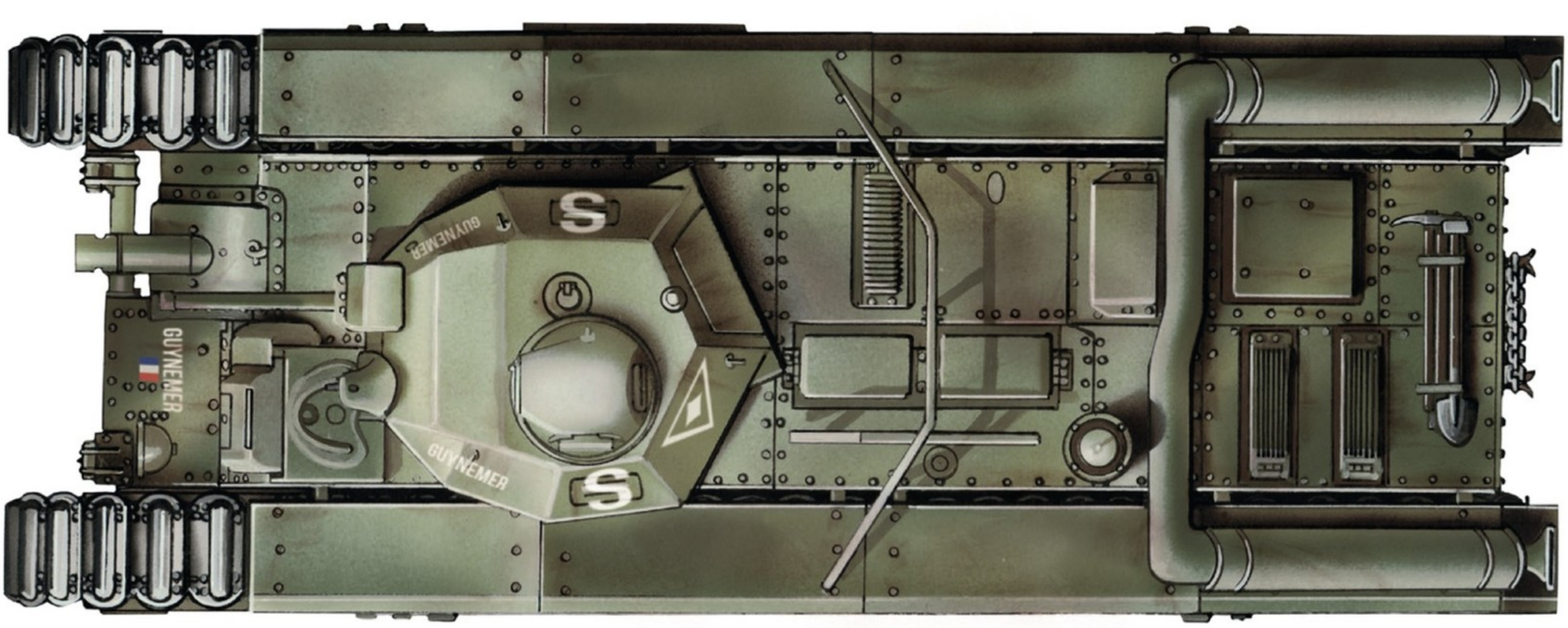
▶ Le B1bis « Var » fait son entrée en Belgique au sein de la 2e compagnie du 37e BCC. Il ne parviendra cependant pas à Flavion car son Naëder tombe en panne le 14 mai 1940 à Ermeton-sur-Biert. Les soldats allemands tenteront de le déplacer mais l'engin, ingouvernable, s'encastrera dans la façade d'une maison. Coll. L. Becker



B1bis « Guynemer »

Char personnel du Lieutenant Bounaix
2e compagnie, 37e BCC
1ère DCR
Armée française
Flavion, Belgique, 15 mai 1940





◀ La logistique est un des points faibles d'une DCR, notamment parce que les B1bis sont de gros consommateurs de carburant. De plus, la montée en Belgique est relativement difficile pour les échelons de ravitaillement, les routes étant encombrées par les réfugiés et les traînards. Ce camion-citerne français a fait les frais d'une attaque aérienne en Belgique. Archives Caraktère

Le sous-lieutenant Mathieu, mon cher camarade, et ses quatre hommes d'équipage : les premiers morts du bataillon ! Il reste environ 100 litres d'essence dans nos réservoirs, soit deux heures de marche !

L'ENGAGEMENT, 15 MAI 1940

Aujourd'hui, on va tâter de l'Allemand ! Confiance ! Ignorance de la situation générale ! Pourvu que nous ayons de l'essence. Il parait qu'elle serait arrivée cette nuit vers la Chapelle de Biert-L'Abbé. Aussi, à 4 heures, la compagnie se rend-elle dans la zone indiquée… pas de tracteurs de ravitaillement ! Le capitaine m'apprend alors que notre mission, en attendant l'essence, est de nous installer dans le thalweg formé par le Haut-Biert, et d'interdire tout passage d'engins blindés ou autres sur la route N°51 au lieu-dit « La Chapelle ».
La compagnie forme un « V », le capitaine au centre du dispositif ; le bataillon forme un A, à cheval sur le Biert, avec la 2ème compagnie en tête. Le 28ème bataillon occupe les abords du Bois de Biert-L'Abbé. Hausses repérées, obus dans les tubes, nous attendons le débouché des *Panzer*. Longue immobilité.
Je vois passer dans un *side* un officier de l'état-major du bataillon, le capitaine David, qui est à la recherche des tracteurs de ravitaillement en essence. Une dizaine de Dornier nous survolent à très basse altitude, passent et repassent, se contentant de nous repérer. Nous mangeons. Au Sud, quelques coups de canon.
À 11h30, la grande nouvelle : l'essence est là !
Avant même d'aller faire nos pleins vers le confluent du Biert, nous recevons le message suivant : « Engins blindés ennemis en marche HZ – HY », ce qui situe cette colonne à 5 kilomètres de nous, au Sud, à un kilomètre du village de Flavion. Nous nous hâtons vers les tracteurs. Au moment de franchir le Biert et ses bords marneux, au moment où le « Guynemer » prend appui sur la berge opposée, le terrain cède. L'appareil penche à droite et ses chenilles battent une boue liquide… La panne stupide à quelques minutes de l'attaque !

Panzer 38(t)
2. Kompanie, Panzer-Regiment 25
7. Panzer-Division
Wehrmacht
Secteur de Flavion, Belgique, 15 mai 1940

Vite, marche arrière ! Quelle anxiété, puis quelle joie ! Le « Guynemer » s'agrippe à la terre arrière plus ferme et remonte lentement dans ses propres traces. Un geste à Reverberi, et le « Guynemer » reprend du champ, revient sur l'obstacle en un point voisin, mais en cinquième cette fois. L'eau, la boue giclent… un sérieux coup de tangage… le fossé est franchi ! Hélas l'« Oise » (2ème section, sous-lieutenant Didot) se débat dans le cloaque. Il y reste et son équipage devra le brûler lorsqu'il se verra atteint par l'infanterie allemande.

Les tracteurs de ravitaillement ont été survolés à diverses reprises par les bombardiers ennemis. Au moment où je vais partir, le lieutenant Vaugien, commandant les tracteurs, me dit en montrant le ciel : « Ils peuvent faire ce qu'ils veulent maintenant ; je m'en fous… Vous avez l'essence. »

▲ La chenillette Renault UE est le fruit des études de l'Armée française lors de l'entre-deux-guerres. Elle doit permettre notamment d'entrer dans le train de ravitaillement des unités blindées. ©ECPAD/France/1940/Photographe inconnu

▼ Les premiers modèles de *Panzer IV*, s'ils offrent une puissance de feu supplémentaire, ne sont pas pour autant résistants : leur blindage ne résiste pas au canon de 47 mm français. Archives Caraktère

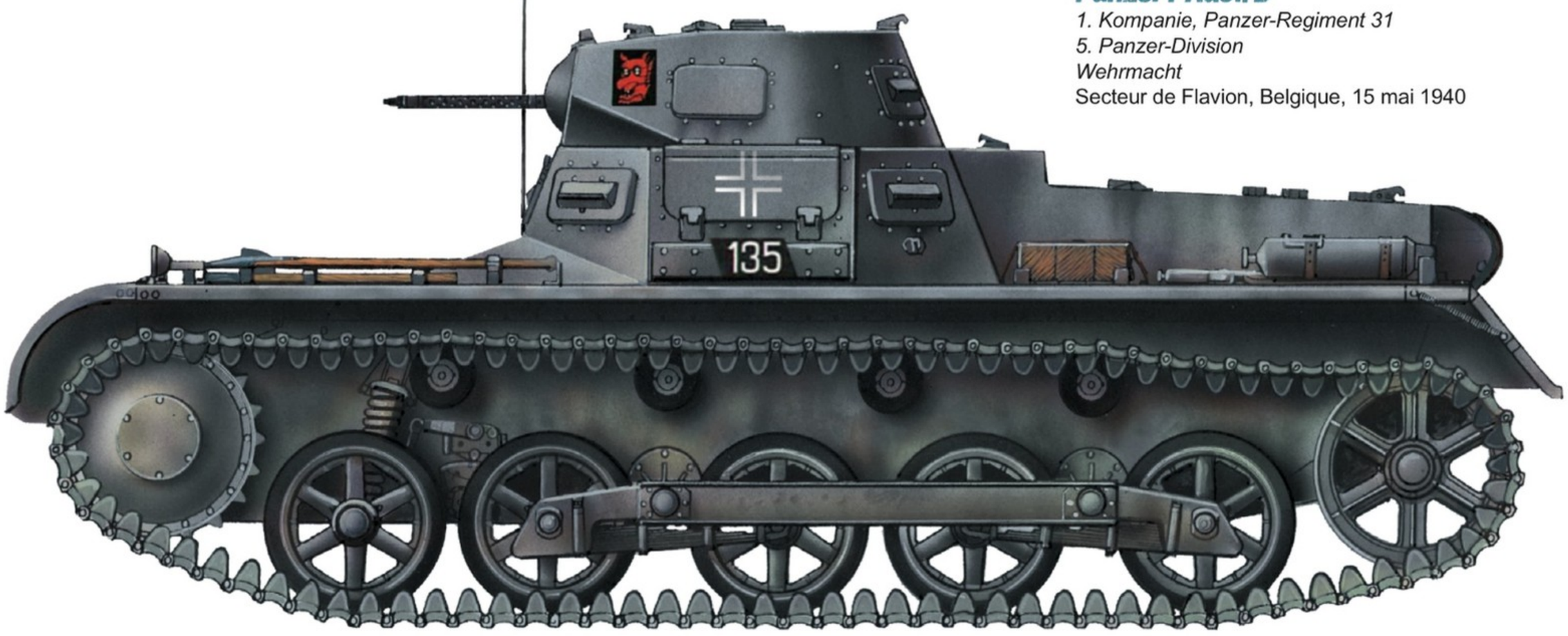
L'ATTAQUE, 13H30

La compagnie, avec ses trois sections à deux chars, a repris sa formation en V et fait face au Sud : « Isère » et « Ourcq » (1ère section), « Guynemer » et « Gard » (3ème section) formant l'échelon de mouvement, « Saône » et « Hérault » (2ème section) en échelon de protection. Le capitaine, avec l'« Adour », est au centre du dispositif. La compagnie est immobile dans le thalweg du Haut-Biert ; les moteurs tournent. Je vois les gaz d'échappement monter dans cette lourde atmosphère d'après-midi de mai.

Mon sectionnaire, le « Gard » (lieutenant Lelong), est à 100 mètres à ma droite. Sans doute les autres compagnies du bataillon sont-elles derrière nous, prêtes à former protection.

Irrésistible est la ruée de ces 30 tubes de 75, de ces 30 tubes de 47, de ces 60 mitrailleuses ; tout cela commandé par radio, se mouvant à 30 kilomètres à l'heure en tous terrains, derrière des blindages « encaissant » l'obus de 75 à la gueule même des canons ! Et, dans ces appareils, des équipages conscients de cette force ! Soudain, une transmission de l'« Adour » : « En avant ! » « Guynemer » et son fanion au Sacré-Cœur vont recevoir le grand baptême !

Nous franchissons le petite crête, descendons vers le premier thalweg, au fond duquel court un chemin



Panzer I Ausf. B
1. Kompanie, Panzer-Regiment 31
5. Panzer-Division
Wehrmacht
Secteur de Flavion, Belgique, 15 mai 1940

creux ; puis nous remontons. Nous abordons une espèce de plateau constitué de deux croupes assez molles, orientées Est-Ouest, dont la séparation est à peine marquée par un thalweg naissant à la route Ermeton-Flavion, et qui va s'accentuant en direction de l'Ouest vers l'affluent du Biert. Ce plateau s'inscrirait dans un carré de deux kilomètres de côté ; l'angle nord-est étant occupé par le Bois de Biert-l'Abbé ; le côté Sud parsemé de boqueteaux.

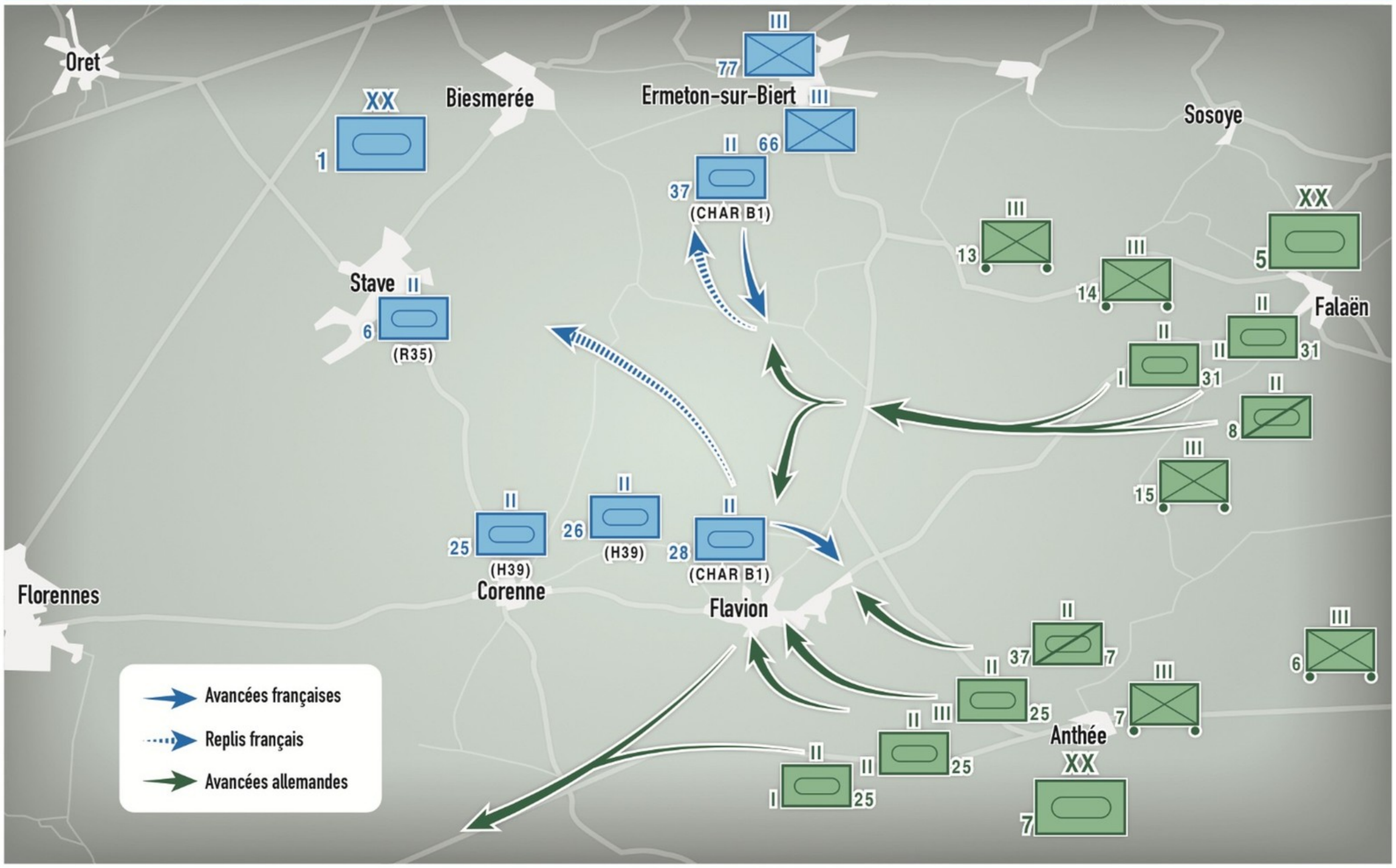
En passant près du bois de Biert-l'Abbé, je m'inquiète du bataillon frère du nôtre, le 28ème. J'aperçois quelques-uns de ses chars embossés en lisière. J'en distingue même un autre au rebord du Sud du plateau, paraissant « tenir » la crête. Serions-nous donc en deuxième échelon ? L'autre bataillon a-t-il attaqué ? À peine ai-je doublé ce bois que le « Guynemer », ailier d'extrême-gauche de la compagnie, reçoit un obus à bâbord. Choc sourd.

Le Bris annonce calmement, avec ironie même : « On tire dans le cirque… Un boulon sauté… »

L'ennemi si près de nous ? J'ai peine à le croire. Pourtant une lueur rouge s'allume, large traînée horizontale là-bas, au ras de la route, à 800 mètres environ. J'oriente ma tourelle vers la lueur entr'aperçue et j'expédie quatre ou cinq explosifs de 47. Mes projectiles encadrent le but, et pourtant la lueur se rallume toujours ! Toujours le martèlement sur mon blindage côté gauche. « Char défilé ou arme enterrée » pensai-je. Je passe alors aux obus de rupture ; deux coups, et l'adversaire se tait ! Le « Guynemer » reprend sa marche, et après 200 mètres environ, est à nouveau accroché dans des conditions analogues. Pour vérifier le réglage, je charge le 75 de la besogne cette fois. Mais quelle difficulté pour désigner au pilote un objectif !

◀ Les *Panzer-Divisionen* peuvent compter, à l'invasion de la Belgique, sur de nombreux *Panzer 38(t)* (et *35(t)* dans une moindre mesure). Saisis dans les stocks tchécoslovaques, ils permettent aux *Panzertruppen* de disposer d'un véhicule fiable et efficace... Mais surtout plus puissant que les *Panzer I* et *II*, qui sont encore nombreux dans les rangs allemands en 1940. Archives Caraktère

LA BATAILLE DE FLAVION - 15 MAI 1940

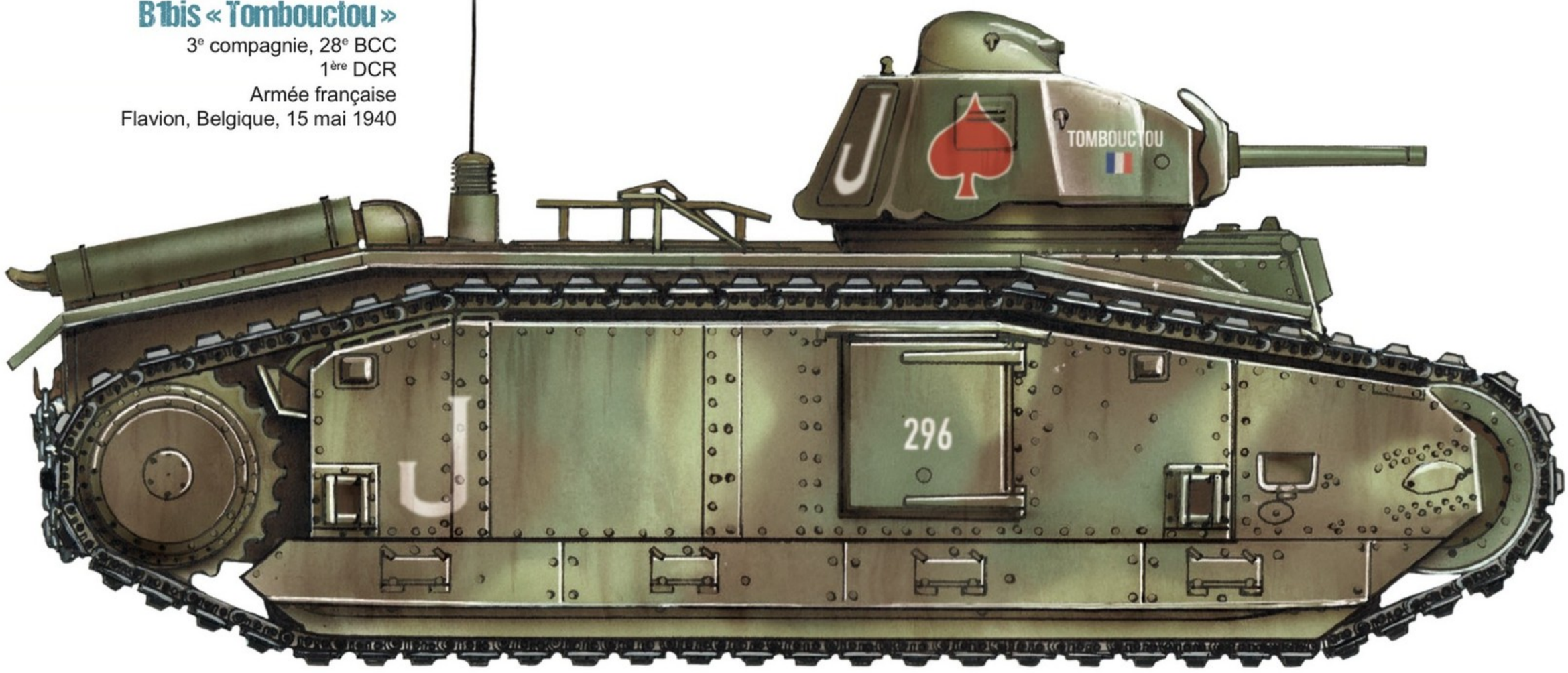


La désignation d'objectifs entre observateurs debout, à pied, sur le terrain de manœuvre est chose parfois ardue ; mais elle l'est bien plus encore quand elle doit se faire par tube acoustique en char, dans l'ambiance du combat, alors que l'objectif n'est visible que par intermittence, que les fractions de seconde comptent, ce qui est le cas d'une flamme anti-char. Néanmoins, en quelques explosifs, Reverberi règle la question.

Durant une nuit de garde, quelques jours après, Millard me confiera que mon équipage avait gravé, d'un geste puéril, les cinq premières fusées du 75 : « De la part du lieutenant Bounaix… à refondre », « De la part du sergent Reverberi, à repasser en usine »… et ainsi de suite pour chaque membre de l'équipage du char.

Nous rattrapons le « Gard » et l'« Adour » qui n'ont pas ralenti et arrivons aux boqueteaux qui garnissent la deuxième crête au rebord Sud du plateau. Là commence la vraie bagarre ! Les languettes de bois déterminent de véritables couloirs de feu. Je n'identifie pas instantanément l'adversaire, bien que de nombreux coups sonnent sur nos tôles. Je cherche, tourelleau orienté vers le sud-est. Le pilote, face à l'Est, me crie : « Un char à gauche, au coin du bois ! » C'est bien un « lourd » allemand, un *Panzer IV*, avec un canon de 75 sous tourelle… Et le duel s'engage ! Je règle le tir de mon pilote : « Hausse 450… » Court ! Pourvu que notre

B1bis « Tombouctou »
3e compagnie, 28e BCC
1ère DCR
Armée française
Flavion, Belgique, 15 mai 1940



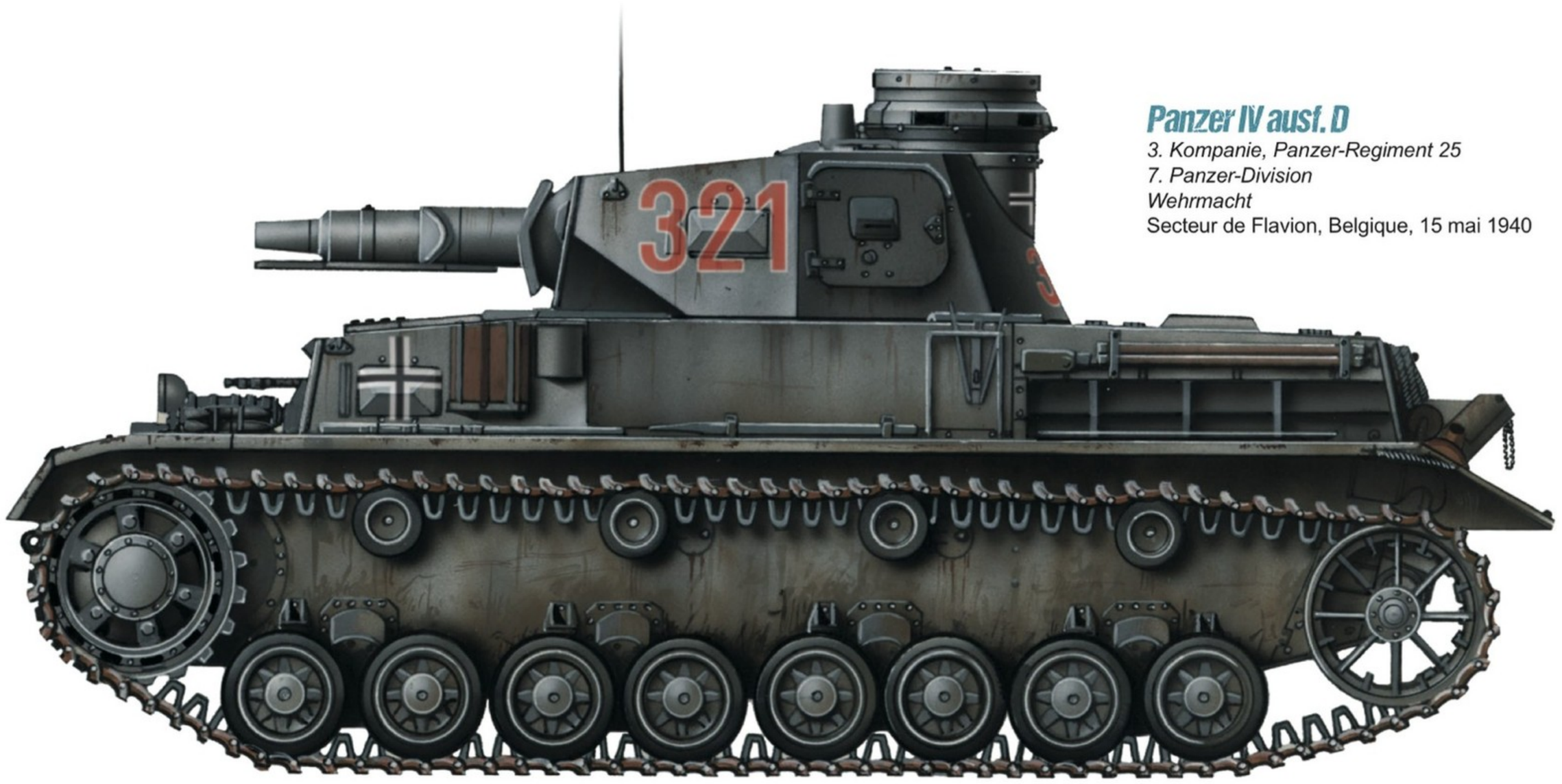
blindage tienne jusqu'à ce que nous ayons trouvé la bonne hausse ! Car l'adversaire, lui, l'a trouvée, ayant sans doute repéré son terrain depuis longtemps. Ses coups précis, à vive cadence, nous arrivent en pleine caisse, ébranlant le char tout entier, faisant sauter des boulons.

Mais le « Guynemer » tient bon : « Hausse 500 ; Court ! » Il y a maintenant une telle poussière, une telle fumée, que je vois mon adversaire dans un halo. « Hausse 550 ». Dans mes oreilles sonne encore le cri de mon pilote : « Je l'ai ! » Deux ou trois hommes ont sauté du char ennemi et roulé, dès que nous avons vu une énorme lueur rougeâtre à l'avant de l'appareil. Joie immense dans le « Guynemer »... Notre première victoire indiscutable !

Mais le martèlement de notre blindage n'a pas décru. Je m'aperçois alors que tout notre flanc gauche est garni de ces gros chars ! On devine plus ou moins leurs silhouettes, car ils sont camouflés, embossés, immobiles mais toutes leurs gueules crachent, et leurs coups précis atteignent le but. Ma porte latérale est à demi arrachée par un obus qui a cogné juste au-dessous d'elle ; et la voilà qui s'ouvre !

▲ La percée de la *7. Panzer-Division* en Belgique et en France est aussi l'occasion pour vanter les mérites de cette « nouvelle » arme. Ici, une colonne de la division de Rommel est arrêtée pour les besoins d'un film de propagande, l'opérateur étant installé sur le toit de cette voiture. Archives Caraktère

◀ Le *Panzer II* n'a pas la capacité de rivaliser avec ses adversaires français. On le voit ici précédant un *Befehlspanzer I*, version modifiée du *Panzer I* pour les besoins des grandes offensives. Archives Caraktère



Panzer IV ausf. D
3. Kompanie, Panzer-Regiment 25
7. Panzer-Division
Wehrmacht
Secteur de Flavion, Belgique, 15 mai 1940

Millard plonge à l'extérieur, la rattrape et la tient fermée, tant bien que mal. Sous le choc du projectile, le casier de porte a été projeté à l'intérieur et est venu me frapper durement la cuisse. Un obus explose sur la face avant, tout près du volet du pilote, piquetant de paillettes incandescentes le Triplex protecteur que j'ai fait disposer derrière la fente de vision. De tous côtés les coups pleuvent maintenant ; une véritable grêle !
Les casiers à obus du fond du char ont eu leurs supports cisaillés, et se promènent dans le couloir-machines. L'ambiance y est ! On en découd. Ce plateau est un véritable enfer ! Le 75 et le 47 du « Guynemer » parlent à qui mieux mieux.
Soudain le pilote me crie : « Legac, Legac est là ! ». Legac est un des aide-pilotes du capitaine ! J'ouvre ma porte de tourelle, et j'aperçois l'homme, couvert de terre et de cambouis, mais calme, debout dans l'ouragan de ferraille qui s'abat à ce moment sur le « Guynemer » : « Capitaine blessé ; prenez le commandement ! »
Je saurai, plus tard, que l'« Adour » a été touché par une bombe d'avion. Legac, rescapé, a raconté plus tard au capitaine Raberin (1ère compagnie) la fin de

▼ Ce *Panzer 38(t)* a été mis hors de combat en Belgique par des pièces françaises. Impossible de situer l'entrée du projectile ayant détruit le blindé, mais celui-ci semble avoir brûlé. Archives Caraktère

l'histoire : l'équipage évacué, le capitaine, légèrement blessé, envoie Legac vers le « Guynemer ». Quelques instants après, il est touché à la nuque par une rafale de mitrailleuse d'un char allemand, alors qu'il se préparait à quitter le fossé qui l'abritait. Le radio, le sergent-chef Baur et l'aide-pilote Erarht furent également mitraillés au sol et tués comme leur chef de char. Le pilote, le sergent Vandelet, fut blessé à la main et au visage avant d'être fait prisonnier. Le deuxième radio, Guyard, est indemne mais lui aussi est fait prisonnier. Je retourne à mon canon, cherchant la hausse correcte contre un char qui me canonne avec une précision et une régularité mathématiques : « 550 ; trop court ! »

Il me faut donc augmenter, tourner légèrement le tambour de hausse… S'astreindre à cet effort précis, méticuleux, alors que chaque fraction de seconde perdue peut coûter la vie de tous, est un véritable supplice ! On a une telle envie de tirer… de tirer sans contrôle ! « Hausse 600 ! »… Mon obus de rupture a fait une flamme en touchant le blindage allemand… L'adversaire reste muet… définitivement !

Je donne au pilote un secteur boisé d'où j'ai vu naître des lueurs rouges. Sous ses explosifs, un coin de boqueteau devient bientôt silencieux et calme. Pendant que le pilote besogne, je m'escrime contre un deuxième char que je réduis au silence ; mais il avait failli gagner car un de ses projectiles a cogné sur mon masque de mitrailleuse, et j'ai eu les mains piquetées de fines aiguilles brûlantes qui sont passées dans les déchirures du cuir d'étanchéité. Mais les réelles difficultés commencent !

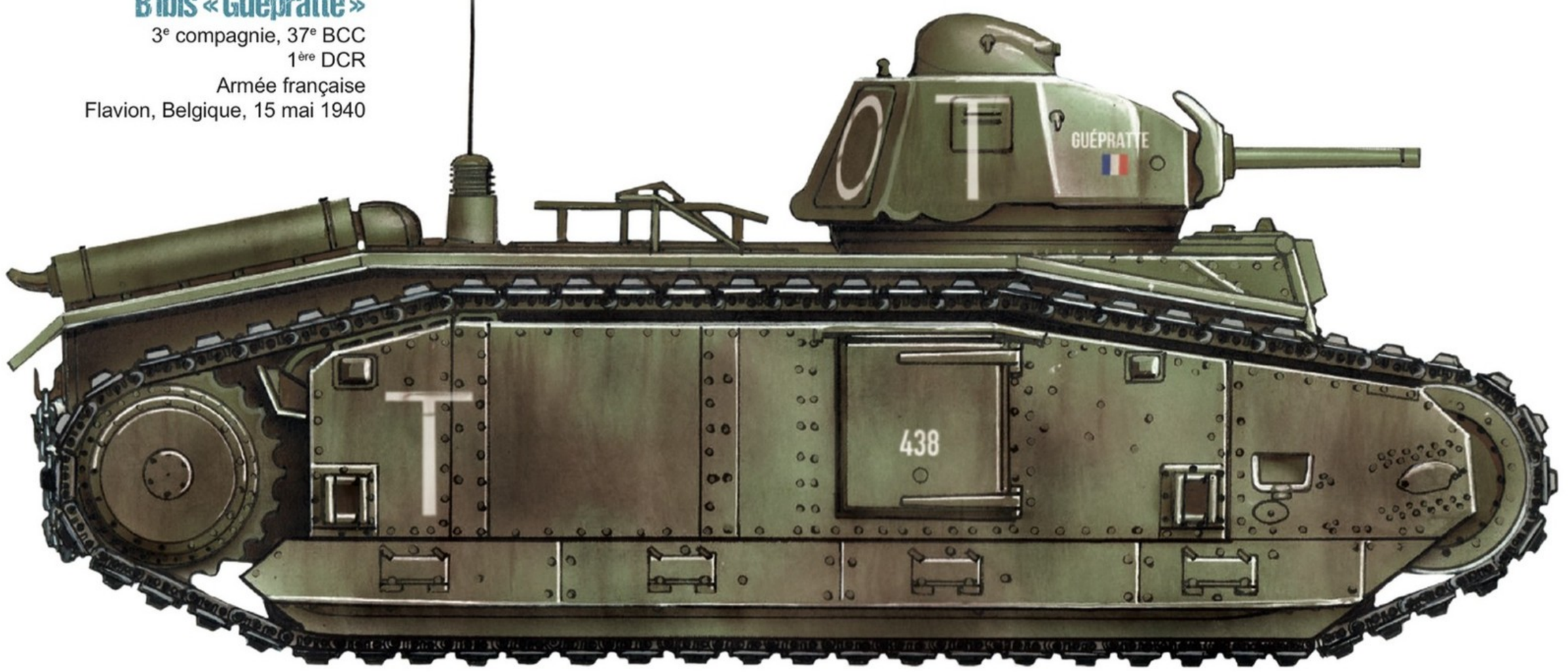
« Un obus dans les radiateurs ! » crie Millard. Le moteur s'est arrêté de lui-même. Angoisse mortelle ! Nous entendons le glouglou de l'eau qui s'échappe, aussi précieuse que du sang ! Cependant, un coup de démarreur et le moteur tourne ! Millard me dira plus tard « C'est un miracle ! » De l'eau sortait par une bougie ! « 75 foutu ! » annonce Reverberi. Je constate que le tube est au recul maximum, inutilisable : un coup sur la tranche de bouche, probablement. Le 47 est intact, continuons ! Me sentant trop bien repéré et voyant que de tous côtés des tubes tirent sur moi, je me déplace et veux rentrer dans le bois qui est à une cinquantaine de mètres de moi. Des entonnoirs énormes se creusent à la lisière ; je sens le souffle des explosions à travers les épiscopes PPL. On dirait un barrage d'artillerie de fort calibre. Depuis, j'ai pensé que j'avais été attaqué par de l'aviation. Je reste au milieu de la clairière et démolis, sans conteste, mon troisième char lourd ; je vois ses tôles s'ouvrir et voler en morceaux.

Les coups augmentent de densité sur la droite ; un tour de ce côté-là. J'aperçois le « Gard », immobile, porte de tourelle ouverte, par laquelle le radio (sergent-chef Waslet) brandit un pistolet automatique… Que signifie cela ? Nulle explication ne se présente à l'esprit, sauf celle de la porte ouverte volontairement, par laquelle un projectile malencontreux aura blessé ou tué le chef de char ?

Les deux clichés de cette page
Le « Souain » (3e compagnie, 37e BCC) du sous-lieutenant Portal est détruit par des tirs directs de pièces de *10,5cm* allemandes le 15 mai au nord-est de Flavion, près du village de Denée. La 3e compagnie s'est trompée de route à un carrefour, l'amenant sur un itinéraire très exposé sur le flanc des batteries allemandes. Touché à plusieurs reprises, le « Souain » s'embrase quelques secondes plus tard. Coll. L. Becker

▲ Une colonne de *Panzer* dans la première semaine de l'offensive en Belgique. Les « petits » *Panzer 38(t)* côtoient alors les *Panzer IV*, reconnaissables à leur canon court. Les chars disposent d'éléments de reconnaissance sur la plage moteur afin d'éviter toute méprise à l'aviation. Archives Caraktère

◀ Le « Cher » (1ère compagnie, 37e BCC) parvient à se replier de la région de Flavion et fait route vers la France. Cependant, avec d'autres B1bis, il tombe en panne d'essence à Beaumont, à la frontière française. Le lieutenant Grandjean sabote son char puis reprend le chemin à pied. On distingue l'indicatif radio « M » peint sur la tourelle. Coll. L. Becker



B1bis « Guépratte »
3e compagnie, 37e BCC
1ère DCR
Armée française
Flavion, Belgique, 15 mai 1940

Panzer II Ausf. C
4. Kompanie, Panzer-Regiment 31
5. Panzer-Division
Wehrmacht
Secteur de Flavion, Belgique, 15 mai 1940

Quelle que soit la vérité, l'issue fut fatale à tout l'équipage, dont les cinq membres trouvèrent la mort : lieutenant Lelong, sergent Barbet, sergent-chef Waslet, chasseur Frechin, chasseur Baumgartner. Je ne puis interrompre mon combat, car je suis une cible parfaite pour tous mes adversaires des boqueteaux Ouest. À ce moment, les deux chars de la 1ère section – l'« Ourcq » et l'« Isère » - m'encadrent et nous formons la section. Quel bon travail ils font ! Je les vois tirer, changer de place, tirer encore ; sur eux aussi, les coups pleuvent, mais nos carapaces tiennent bon, tandis que les tôles adverses, suivant les paroles du sous-lieutenant Bruthiaux, de l'« Ourcq », « s'ouvrent comme du carton » !

Nos adversaires à l'Ouest sont si nombreux que, au début, je les ai pris pour un de nos bataillons de H-39, rangé en lisière, aussi bien aligné que pour la parade ! Cependant ces chars sont des *Panzer III* armés de canons de 37 ; ils n'acceptent pas le combat. Ils tirent tous avec précision, vitesse, mais dès que l'un d'eux se sent menacé par une de nos tourelles, il rentre sous-bois. J'ai tout de même la satisfaction d'en faire sauter un qui n'a pas battu assez vite en retraite.

Nous avons dû rentrer entre deux échelons de chars, renseignés par l'aviation : un échelon avancé, léger, qui a fait front sur notre droite ; un lourd, qui tient à gauche.

Mais où sont les nôtres ?

Je cherche vainement ; nous ne sommes plus que trois sur ce coin de plateau, pris dans ce croissant d'appareils allemands, dont le nombre a été évalué par les chefs de chars du « Guynemer », de l'« Ourcq » et de l'« Isère » à une soixantaine ! Le bilan des pertes exactes de l'adversaire est impossible à faire ; mais, sans préjudice des chars allemands détruits par l'« Adour » et le « Gard », sans tenir compte du travail fait par la deuxième section, sans parler des coups douteux, le « Guynemer », l'« Ourcq » et l'« Isère » sont sûrs d'avoir détruit chacun au moins quatre ennemis.

J'aperçois le char du 28ème bataillon qui « tenait la crête »... C'est un char-cadavre ! Nous avons été leurrés par cette carcasse !

Mais où est donc la 2ème section ? Elle n'a pas dépassé le thalweg médian du plateau : le « Saône » (sous-lieutenant Moine) est tombé en panne de terrain en essayant de franchir le chemin creux, dans le premier petit vallon que la compagnie a trouvé sur son axe d'attaque. Il a été tiré de là par l'« Hérault » (sous-lieutenant Harauchamps). Les deux chars ont continué et ont été accrochés par des adversaires non identifiés, camouflés dans le bois de Biert-l'Abbé. Les deux chars ont été immobilisés en plein combat : le « Saône » par une panne mécanique (rupture de commande d'arbre à came) ; l'« Hérault » par un obus dans le barbotin gauche.

Les équipages, voyant leurs chars inutilisables, les brûlèrent pour ne pas les laisser tomber aux mains de l'ennemi.

Je cherche aussi des yeux les autres compagnies du bataillon qui, immanquablement, ont dû partir en protection derrière nous… Rien ! Quelque chose s'est passé que je ne comprends pas ; mais mon premier devoir est de rendre compte au commandant de Cissey de l'importance de la colonne blindée ennemie pour que le reste du bataillon puisse être engagé avec profit ; car j'ai la certitude que si les trois compagnies étaient entrées dans cette poche, nous étions vainqueurs… et de loin. Nos B étaient capables de lutter à 1 contre 4, j'ose dire.

Ma mécanique réclame impérieusement ; l'eau de mon radiateur commence à s'épuiser, la chenille droite, touchée, grogne d'inquiétante façon ; le blindage s'est disjoint en plusieurs endroits. Surtout, le « Guynemer » n'a plus d'armement : le 47, dont l'huile du frein s'est dilatée, ne revient plus en batterie. Il faut rendre compte, sans plus attendre, pour que les deux autres compagnies viennent balayer cette vermine. Seul le 47 de l'« Ourcq » parle encore. Ma radio ordonne « Ralliement ».

L'« Ourcq » et l'« Isère » obéissent en empruntant un chemin creux . Je les suis et j'aperçois au passage l'« Hérault » qui flambe. Arrivés à la base de départ, les trois appareils sont à bout de souffle. Le moteur de l'« Ourcq », avarié, s'arrête définitivement. La chenille droite du « Guynemer » casse ; l'« Isère » subit le même accident quelques cent mètres plus loin.

En sortant, je fais le tour du « Guynemer » ; toutes les superstructures de l'appareil sont arrachées ; un des garde-boues a disparu ; l'autre est vertical. Les chaines de dépannage sont brisées ; les tôles sont labourées, entaillées ; beaucoup de boulons sont cisaillés ; plus de 50 points d'impact dans la carcasse ! Mais, sur la face avant, miraculeusement intact, le fanion du Sacré-Cœur flotte toujours !

Je l'arrache.

J'ai donné l'ordre de brûler ces trois appareils, puis je l'ai retiré, estimant que c'était manquer de confiance… Les autres compagnies allaient sûrement venir et reprendre le terrain…

À pied, avec les équipages, salué par quelques rafales allemandes, je vais vers la 3ème… puis vers la 1ère, cherchant le commandant afin de lui rendre compte.

Il sait déjà ; le sous-lieutenant Harauchamp m'a précédé de quelques minutes. Le haut commandement a donné l'ordre de lancer une compagnie seule… et, après l'engagement de la compagnie Gilbert, a fait replier les deux autres !

Elles ne sortiront du reste pas de Belgique : la compagnie Lehoux finissant le soir même sur des batteries allemandes, son capitaine y trouvant la mort ; la compagnie Raberin, le lendemain, sur des pièces également, et le capitaine ainsi que le commandant sérieusement blessés. ■

◤◤ Page de gauche, en haut :
Le « Poitou II » du capitaine Lehoux est le char de tête de la 3e compagnie qui attaque Denée le 15 mai. Frappé de plein fouet par un obus de *10,5cm*, le char explose, la tourelle étant projetée dans les airs. Aucun membre d'équipage n'en réchappe. Coll. L. Becker

◣◣ Page de gauche, en bas :
Le « Béarn II » est aussi un des chars sabotés à Beaumont avec le « Cher ». L'embrasement des chars de la 1ère DCR endommageront les bâtiments alentour, faisant faussement croire à des combats ayant mené à la destruction des blindés. Coll. L. Becker

▲ En haut :
Le *Panzer IV* est la monture idéale pour les opérations à grande échelle des *Panzertruppen* grâce à son autonomie et à sa vitesse. Sa pièce de *7,5cm* est capable de réduire au silence les positions défensives adverses tout comme les chars les plus légers employés par les Français. Cependant, face au B1bis, ses chances de succès sont plus faibles : les équipages allemands ont vite compris qu'il leur fallait viser les grilles d'aération pour affaiblir le monstre d'acier. Archives Caraktère

6

BAROUD D'HONNEUR SUR L'*OSTFRONT*

Ce *StuG. III* (*3. Batterie*) aux *Schürzen* bien mal fixées vient de revenir du front le 12 août 1944. L'intérêt du cliché réside dans la coiffure des *Sturmartilleristen* : un *Fallschirmhelm*, casque de parachutiste. La *StuG-Brigade 276* est en effet la seule unité de la *Sturmartillerie* à avoir reçu ces casques, plus pratiques dans l'habitacle exigu du *StuG*. Devant le véhicule, bras croisés, se tient le *Wachtmeister* Emil Taschka, décoré de la *Deutsches Kreuz im Gold* le 6 janvier 1945. Agentur Meier zu Hartum

LA *STUG-BRIGADE* DE LA PANTHÈRE NOIRE

Né le 13 janvier 1922 en Rhénanie-du-Nord-Westphalie, Alfred Regeniter s'engage en tant qu'artilleur dans la *Wehrmacht* et participe à la campagne de France au sein de la *IV. (schwere) Artillerie-Abteilung* de la *255. Infanterie-Division*, unité dans laquelle il combattra jusqu'en 1943 sur l'*Ostfront*. C'est à cette date qu'il est assigné à une formation de *Sturmartillerist* à la *Sturmgeschütz-Ersatz-und-Ausbildungs-Abteilung 400* en Pologne, à Debica, puis hérite de son premier commandement à la *Sturmgeschütz-Brigade 276* en mars 1944. Le *Leutnant* Regeniter se bat alors en Pologne puis en Prusse, où il sera gravement blessé le 10 février 1945. Malgré sa jambe en convalescence, Regeniter s'évade d'un hôpital pour échapper à la captivité mais sa blessure le poursuivra : en 1988, après plus de quarante ans de souffrance, il devra se résoudre à se faire amputer la jambe, mal guérie. Il meurt le 20 juillet 2016 à Adenau, en Rhénanie-Palatinat, à l'âge de 94 ans.

Traduction & adaptation : Loïc Becker

8 MAI - 1er AOÛT 1944

Le réarmement de la *Sturmgeschütz-Brigade 276* « depuis le premier boulon » prend place à Deutsch-Eylau, en Prusse Occidentale. J'arrive à la brigade en tant que *Leutnant* fraîchement émoulu de l'*Artillerieschule* Großborn en Poméranie (auparavant Jüterborg) et la *Sturmgeschützschule* Burg bei Magdeburg. Le commandant de l'école, l'*Oberst* Hoffmann-Schönborn, m'a signifié la fin de ma formation d'une poignée de mains, tout comme 200 autres *Leutnants*. Je suis au front depuis mes 18 ans, et j'ai participé à la campagne de France de 1940 et la campagne en URSS de 1941 à 1943, en tant que sous-officier et Vorgeschobene Beobachter [1] dans la *schwere Abteilung* de l'*Artillerie-Regiment 255*. Je me suis porté volontaire en 1940, comme la plupart des membres de l'artillerie d'assaut. Seuls six de mes camarades savaient alors comment utiliser cette nouvelle arme. Mon vieux camarade August Wilhelm Vogel, *Gefreiter* quand nous étions en France, puis *Leutnant* et *Abteilung Adjutant*, m'a grandement aidé dans cette formation. (Je l'ai rencontré à nouveau à l'automne 1944 en Prusse Orientale en tant qu'*Hauptmann* et Regimental Adjutant dans l'*Artillerie-Regiment 1549* de la *549. Volksgrenadier-Division*, puis à nouveau en 1975 en tant que *Brigade-General*, le premier attaché militaire allemand à Moscou après-guerre !). L'amitié dure souvent toute une vie.

À Deutsch-Eylau, nous ne sommes pas trop au fait de ce qu'il se passe au front. Mais à Sommerau, nous faisons une énorme fête avec la population locale ; je bénéficie ensuite d'une permission pour me marier à Solingen, puis je passe une très agréable lune de miel dans le complexe balnéaire de Zoppot. Dans le mess des officiers à Deutsch-Eylau, notre Adjutant l'*Oberleutnant* Semke me confie mon ordre d'affectation à la compagnie d'étudiants de Bonn, où j'étais inscrit il y a deux ans pour mes études de médecine. Sans hésitation, je lui dis de jeter ce papier à la poubelle ; je veux rester avec mes camarades, je suis tellement bien parmi eux ! Ce n'est vraiment pas le moment d'aller étudier ! Aujourd'hui, je pense avoir vraiment bien fait de refuser : j'aurais sûrement été envoyé au massacre dans l'Eifel avec ma compagnie d'étudiants en 1945, ou pire, je serais mort dans un camp de la faim américain près de Remagen ou Bad Kreuznach ! Parfois il est bon de provoquer sa chance.

Je me rends vite compte qu'utiliser la radio entre véhicules est impossible quand on porte notre casque, car le rebord empêche de placer les écouteurs sur les oreilles. Le *Bordführer* est particulièrement vulnérable sans casque dans le blindé. C'est à Deutsch-Eylau, durant des exercices avec la batterie, que cela m'a véritablement frappé. J'ai donc demandé à l'officier en charge qu'il obtienne des casques de *Fallschirmjäger*, qui n'ont pas de bords inclinés. Mais où pouvons-nous en trouver ? Seulement à Berlin ! On m'ordonne donc de m'y rendre avec cinq autres hommes. Au *Luftwaffenzeugamt* de Berlin-Tempelhof, je remue tous les bureaux, du *Generalluftzeugmeister* au *Generalintendanten*, et il me faut déployer tout mon talent de baratineur et toute ma volonté pour les persuader de nous « prêter » cent casques ; car ces objets sont bien sûr normalement réservés aux membres de la *Luftwaffe* !

[1] Observateur avancé.

▲ Photographie de studio d'Alfred Regeniter en mars 1944. L'homme est alors devenu *Leutnant* depuis peu et va bientôt recevoir son premier commandement sur *StuG*. Agentur Meier zu Hartum

▼ Moment festif pour quelques membres de la *3. Batterie* de la *StuG-Brigade 276* à l'occasion de l'anniversaire d'Alfred Regeniter. Dans cette atmosphère de fin du monde pour certains, difficile de passer à côté de ce genre de moments... Agentur Meier zu Hartum

▶ Ce T-34/85 détruit au début de l'hiver 1944 a souffert d'une explosion interne ayant arraché l'avant du blindé. Les chances de survie de l'équipage étaient probablement nulles.

Ensuite, nous prenons la route vers le QG des *Fallschirmjäger* à Brandebourg avec les instructions émanant « de la plus haute autorité » nous autorisant à repartir avec cent casques, de taille 52 à 62, que nous rangeons dans nos six sacs. Les équipages de canons d'assaut apprécient à notre retour de pouvoir coiffer ces casques, qui vont se montrer très utiles dans les mois à venir. La *Sturmgeschütz-Brigade 276* est la seule unité de la *Heer* avec des casques de *Fallschirmjäger* !

Les « vieux » de la *3. Batterie* me confient le commandement d'un *Sturmhaubitze* de 105 mm, qui est, selon eux, « aussi bon pour combattre des chars ». Cependant, je remarque vite à quel point il est laborieux de charger les obus et les cartouches à la suite… et je change pour un blindé avec un 75 mm dès qu'il y en a un de disponible ! Mes souvenirs de guerre retranscrits ci-après le sont d'après mon carnet de bord. Ce sont les seuls documents écrits disponibles à propos de la *Sturmgeschütz-Brigade 276*.

4 AOÛT 1944

04h00. Nous menons une contre-attaque au nord-est de Žvirgždaičiai (Lituanie). Jusqu'à 07h00, nous progressons plutôt bien à travers les champs de maïs vers une ferme entourée d'arbres. Cependant, avant d'atteindre l'ancienne ligne de front, de nombreux tirs d'antichars et de *Ratschbumm* nous atteignent. A 300 mètres en face de moi, je repère un canon antichar russe à l'angle d'une ferme, avec ses servants en train de recharger. Un obus explosif bien placé le rend définitivement silencieux. Puis, à environ un kilomètre, j'aperçois des Russes sur une

▶ Des servants soviétiques d'un canon de 76,2 mm ZiS-3 placent leur pièce à l'abri d'un sous-bois. À noter que le tracteur est un véhicule américain, fourni au titre du *Lend-Lease*. DR

colline nous observant à travers leurs jumelles, et bien sûr, un projectile de mortier de 82 mm tombe peu après à 50 mètres de nous, suivi par un autre à 50 mètres derrière. Situation plutôt inconfortable ! « Ils sont en train de t'encadrer » me dis-je intérieurement avant de me réfugier dans l'habitacle. Au moment où j'ordonne au conducteur de foncer, un troisième projectile touche notre blindé, avec un sinistre craquement ! Le coup arrache un cri d'horreur à l'équipage mais les 15 mm de blindage ont résisté ; personne n'est blessé. Si j'étais resté à l'extérieur ou si l'obus avait tapé le haut de la superstructure, je ne serais plus en vie à cette heure-ci. Notre blindé se replie précipitamment. A côté du canon antichar russe gisent les trois servants, morts, et leurs trous d'hommes vides les attendent à côté d'eux. Nous pouvons très bientôt observer l'effet dévastateur des mortiers russes qui ont arraché les jambes du *Hauptmann* Merten - sûrement la même pièce. Après un rapide garrot sur ses deux moignons, nous le hissons sur la plage arrière du véhicule. Je l'entends encore aujourd'hui m'apostropher avec son accent prussien : « Petit *Leutnant*, emmène-moi, j'ai une femme et deux petits enfants ! » Je n'apprends son décès que le lendemain.

5 AOÛT 1944

Nous avons contre-attaqué aujourd'hui, avec des Panther et d'autres semi-chenillés. Je suis heureux de n'avoir jamais eu à m'installer dans un blindé si haut, qui offre une cible bien plus facile à toucher que nos petits canons d'assaut sans tourelle.

▲ En Pologne comme en Prusse, les cours d'eau sont nombreux et nécessitent des précautions particulières pour traverser. Ces fantassins soviétiques ont même fabriqué des radeaux de fortune pour une vénérable mitrailleuse Maxim et ses chargeurs ! DR

◀ Le *Leutnant* Regeniter (à gauche du canon de *7,5cm*) fête avec ses camarades et son équipage sa dixième victoire près de Schloßberg (aujourd'hui Dobrovolsk, dans l'oblast de Kaliningrad en Russie). La *StuG-Brigade 276* a alors été reformée depuis quelques mois et se précipite vers son destin...
Agentur Meier zu Hartum

▲ La *StuG-Brigade 276* combattra de concert avec les Panther de la « Großdeutschland » que l'on distingue ici dans les pays baltes à la fin de l'été 1944. DR

6 AOÛT 1944

La brigade a détruit cinq chars.

7 AOÛT 1944

Nous repartons à l'assaut depuis Zvirgzdaiciai, vers l'est. J'aperçois énormément de soldats soviétiques se fondre dans une forêt à environ 200 mètres de nous, mais aucun antichar n'aboie. Je m'adresse de suite à mon équipage : « Chargez les munitions anti-personnels ! Obus explosif avec retardateur ! Cible : 50 mètres devant la forêt ! » Mon chargeur met 0,015 secondes de délai sur le détonateur de chaque obus. Puis une dizaine de coups partent de mon blindé, se succédant rapidement. Les effets du shrapnel - ainsi que ceux des morceaux de bois arrachés des arbres par les coups de 105 - sont vraiment terrifiants. Nous progressons ensuite vers les Russes ; d'un coup, 50 soldats sortent du bois et viennent vers nous, les bras levés. Certains, revêtus de leur manteau couleur terre, sont vraiment faméliques. Nous demeurons quand même sur nos gardes. De nombreux soldats gisent sans vie aux abords de la forêt, certains ayant eu au fond de leur trou d'homme leur casque fracturé. Par endroits, des gamelles pleines de kasha [2] sont encore présentes au côté de leurs anciens propriétaires ; ils ont dû être vraiment surpris. (J'ai toujours été dégoûté par la nourriture du soldat russe : nos cuisines de campagne nous font quand même de meilleurs repas !) Nous indiquons aux prisonniers la direction de l'arrière, puis nous reprenons notre progression. Un peu plus loin, je retrouve l'*Oberwachtmeister* Kampmann qui aligne un très grand Russe s'enfuyant vers l'arrière. À 60-70 mètres, Kampmann lui décoche un obus de 75 mm : touché ! Il ne reste ensuite que des lambeaux de la veste du Russe, certains flottant dans les airs (une belle mort de soldat !). Nous progressons à nouveau de 8h à 15h, tout comme le lendemain.

[2] Bouillie d'orge perlé ou de millet avec des morceaux de viande.

15 AOÛT 1944

La situation est devenue assez critique. Les Soviétiques ont lancé une attaque de grande ampleur à partir de Versiai en direction de Kudirkos Naumiestis. Nous sommes en soutien du *Grenadier-Regiment 1097* (*549. Volksgrenadier-Division*). Lors d'une reconnaissance en Schwimmwagen près de Totorcinai, notre chef de batterie, le *Hauptmann* Stück, tombe sur de l'infanterie russe réfugiée dans les fossés de chaque côté de la route. Son conducteur, l'*Obergefreiter* Naschenweg (que j'ai souvent surnommé « Nasch-ein-wenig [3]»), est tué par une grenade et termine carbonisé dans la carcasse du véhicule.

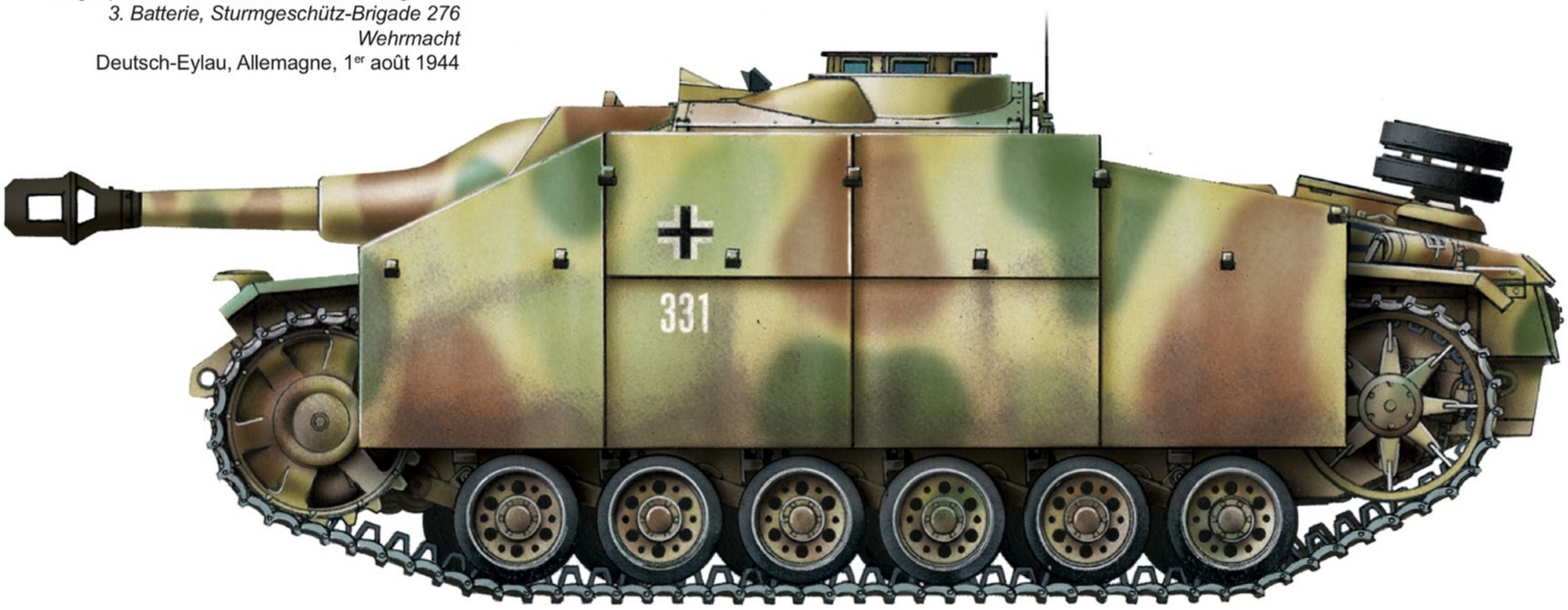
[3] De l'allemand *naschen*, qui signifie « mordiller, grignoter » et *ein wenig*, « un peu ».

17 AOÛT 1944

Les Russes ne sont qu'à un kilomètre au sud du pont de 70 tonnes près de Brämerhausen, que je trouve à mon arrivée totalement vide de défenseurs. Je fais sécuriser l'ouvrage d'art par la *2. Batterie/Sturmgeschütz-Brigade 277* avec cinq canons d'assaut et 35 fantassins avant de faire mon rapport au QG divisionnaire. Nous

StuH 42

Engin personnel du *Leutnant* Alfred Regeniter
3. Batterie, Sturmgeschütz-Brigade 276
Wehrmacht
Deutsch-Eylau, Allemagne, 1er août 1944



attaquons ensuite vers le sud, sur Rockai, avec la *Kampfgruppe* « von Werthern », commandée par le *Hauptmann* François (de la *Fallschirmjäger-Panzer-Division* « Hermann Göring »), où nous détruisons deux chars russes. Le commandant de ma batterie (la *3./Sturmgeschütz-Brigade 276*), l'*Oberleutnant* Stück, est blessé durant l'action. Il est remplacé par le *Leutnant* Sehrt, qui est comme moi un officier de la *3. Batterie*.

18 AOÛT 1944

J'assiste à un descriptif complet de la situation : le *Generalmajor* von Krosigk, commandant la *1. Infanterie-Division*, et l'*Oberst* Quentin (*6. Panzer-Division*) veulent monter une attaque au sud du pont de 70 tonnes, près de Brämerhusen, puis obliquer vers l'est… et ce à n'importe quel prix ! Nous devons tenir nos positions jusqu'à l'arrivée de la *1. Infanterie-Division*, car le pont est sa seule voie de repli. Le général von Krosigk est un planificateur hors du commun : de la munition de 20 mm à celle de 105 mm en passant par les obus de 75 mm, il a de tout en réserve !

19 AOÛT 1944

Trois de nos canons d'assaut ont repoussé tous les assauts de la journée avec le soutien du bataillon Wohlgemuth, le *Wachtmeister* Kampmann étant seul au Point 43 (Totorcinai). Attaques et contre-attaques sont le lot de la journée.

Photographie ci-contre et haut de la page 78
Photographié dans les pays baltes à la fin de l'été 1944, ces deux clichés présentent une équipe de servants *SS* d'un canon bien particulier, un *Pak 97/38* de *7,5cm* qui n'est autre... que le canon de 75 mm modèle 1897 français transformé en pièce antichar. Souffrant d'une munition insuffisamment puissante contre les blindages soviétiques, le canon sera toutefois transformé en pièce antichar à hauteur de 3712 exemplaires tout au long du conflit. DR

21 AOÛT 1944

Notre commandant d'*Abteilung*, le *Major* Norbert Braun, est tué par un projectile de fusil anti-char en pleine tête alors qu'il se trouve buste sorti dans son véhicule. La Brigade le met en terre avec tous les honneurs militaires à Ebenrode.

PÉRIODE DU 25 AOÛT AU 11 OCTOBRE 1944

Calme plat. Ivan en a finalement eu assez de se faire saigner à blanc sans atteindre son objectif : capturer la Prusse Orientale lors de sa grande offensive d'été. Nous lui avons plutôt bien résisté !

11 OCTOBRE 1944

Ce n'est qu'aujourd'hui que nous avons à subir encore un assaut des Soviétiques à l'est de Rutkiskiai, à environ 100 mètres au sud de la ligne de chemin de fer reliant Virbalis à Vilkaviskis. Nous tenons nos positions avec le *Grenadier-Regiment 1099*, commandé par l'*Oberleutnant* Karl-August Freiherr von Bülow). Nos positions sont prises sous un feu d'enfer d'artillerie et de canons anti-char avant d'être enfoncées par les Russes. On nous assigne au QG du *I. Battalion* avec le *Hauptmann* Menke (commandant du *I/Grenadier-Regiment 1099* de la *349. Volksgrenadier-Division*). Mon unité est divisée en deux, chaque partie progressant d'un côté de la voie de chemin de fer. Aidés de la *1. Kompanie*, nous récupérons nos

◀ Une colonne de SU-76 dans une ville balte, montant au front à la fin de l'été 1944. Malgré une pièce de 76,2 mm efficace, l'automoteur n'offre que peu de protection aux servants de l'arme, ce qui lui vaut de nombreux surnoms acerbes. DR

anciennes tranchées. À 20 mètres derrière celles-ci se trouve une colline : je suis à peine au sommet que des canons antichar adverses à environ 1500 mètres nous tirent dessus, nous encadrant avec des obus. Engager autant de cibles adverses serait suicidaire : nous nous replions sans demander notre reste en bas de la pente. L'ancienne ligne de front principale est rétablie ! Au QG du bataillon du *Hauptmann* Menke, nous sommes accueillis avec du schnaps et des cigarettes. Ivan a beaucoup perdu dans l'engagement : 133 hommes (dont 13 prisonniers), de nombreux pistolets-mitrailleurs, une mitrailleuse légère et trois fusils à lunette. Les prisonniers, tous très jeunes, sont décontenancés : ils précisent qu'ils ne sont montés en ligne que depuis ce matin et qu'ils ont été envoyés en avant par leurs officiers. Contrairement à ces derniers, les nôtres sont irréprochables. Dans la région de Vilkaviskis devaient se trouver de solides divisions soviétiques ! La reconnaissance en force du jour s'est révélée nécessaire…

12 OCTOBRE 1944

À 05h30, une nouvelle attaque d'une centaine de Soviétiques est repoussée, suivie d'un bombardement vigoureux qui ne s'est calmé qu'à la fin de la journée. Les Russes utilisent quelques-uns de nos *Do-Geräten* [4] capturés.

▲ Une batterie soviétique de pièces de 152 mm M1937 en train de pilonner les positions allemandes dans les pays baltes. Les Soviétiques emploieront ces pièces pour neutraliser les emplacements fortifiés des Allemands. DR

◀ Un JS-2, reconnaissable à ses larges chenilles et à la volée de son canon de 122 mm, passe devant la carcasse d'un véhicule en Prusse. Véritablement impressionnant, ce char aura un fort impact moral sur les *Landser*, qui apprendront cependant vite à le neutraliser. DR

[4] *Nebelwerfer*.

▲ Le 12 août 1944 en Lituanie sont photographiés plusieurs cadres de la 3. Batterie de la StuG-Brigade 276. Au poste de conduite de la Schwimmwagen se tient l'*Obergefreiter* Naschenweng (tué quelques jours plus tard dans ce même véhicule), à côté de lui l'*Oberleutnant* Stück. Le *Leutnant* Regeniter se tient debout à gauche, jumelles autour du cou, tandis qu'en fond se tient le *Leutnant* Sehrt. L'insigne de l'unité - une panthère noire - est peinte sur le côté du véhicule.
Agentur Meier zu Hartum

16 OCTOBRE 1944

C'est le jour-J : les Russes lancent une attaque de grande échelle des deux côtés de la voie de chemin de fer en direction de l'ouest. Notre zone de rassemblement, Gut Saugoniskiai, est bombardée sans répit de 09h à 12h. L'abri d'un équipage à côté du nôtre reçoit un tir direct, mais le toit épais d'1,5m tient bon ! Un homme dégringole les marches de notre bunker, tremblant de tous les membres - une obusite assez sévère (Je repense aux histoires de mon père à Verdun pendant la guerre de 1914-1918). Pourtant mis en défilement, deux de nos canons d'assaut sont endommagés ; nous en remorquons deux autres un peu plus loin. Les Russes ont percé le front de chaque côté de la ligne de chemin de fer, notamment à la jonction entre la *1. Infanterie-Division* et la *549. Volksgrenadier-Division*. Nous sautons dans nos engins dès que le barrage roulant se termine, puis nous nous jetons en avant sur 3 kilomètres vers Boblaukis accompagnés de la *Sturmgeschütz-Kompanie 1099*. Seule l'infanterie soviétique tente de nous arrêter ; pourtant, à 2 ou 3 kilomètres à l'ouest de notre position nous apercevons 15 chars ennemis et énormément de soldats. Les Russes savaient exactement où se trouvaient nos blindés, et ont tout fait pour les éviter ! Alors que nous arrivons près d'une ferme lituanienne, deux de nos camarades d'un équipage de *Sturmhaubitze* (mon ancien appareil, le n°331) accourent vers nous : ils sont entrés dans la ferme sans précautions et ont été immobilisés par des fantassins russes. Pendant l'évacuation de leur char, mon ancien conducteur, le *Kanonier* Mescher, a la tête emportée par l'explosion d'une grenade à main. Nous nous ruons dans la ferme afin de la nettoyer ; mon conducteur, un ami d'école de Mescher, mitraille une dizaine de Russes sortis des végétaux avec son MP-40 à travers sa fente de vision ! Les fantassins se jettent au sol puis lèvent les bras, hésitants ; certains sont peut-être encore dans les buissons derrière, attendant simplement que nous sortions du char. La terrible vision de Mescher décapité à côté de son engin nous terrifie ; nous le plaçons ensuite sur son engin que nous remorquons. Nous reprenons notre progression vers Boblaukis en passant par des chemins de terre et des champs de maïs remplis de Russes : nous neutralisons de nombreux canons antichars et des mitrailleuses en route ! Cependant, c'est une victoire à la Pyrrhus, car nous devons abandonner la tête de pont dans la soirée. La nouvelle ligne de front est déplacée à la lisière est de Virbalis, où les ponts surplombant le Sesupè ont été détruits, nous obligeant à trouver un gué.

▼ Les scènes de désolation sont communes en Prusse lors de l'avancée soviétique. DR

17 OCTOBRE 1944

Nous menons une attaque sans infanterie sur Sandau, au nord de Bilderweiten, avec cinq *Panzerjäger 38(t)* de la *Panzerjäger-Abteilung 1131* (*Oberleutnant* von Schaumberger), où nous détruisons 10 canons antichar, un SU-85 et un T-34. La progression continue ensuite vers Stanaiciai et Bajorai avec la *Leibstandarte SS Adolf Hitler*. Le Grenadier-Regiment 1099 stationné près de Zenthof subit une attaque aérienne massive qui lui coûte beaucoup d'hommes.

▲ Comme à l'Ouest, la hantise des *Panzermänner* en Pologne et en Prusse tient dans l'aviation soviétique. Les IL-2, de véritables chars volants, sont capable d'infliger de gros dégâts à n'importe quelle colonne mécanisée. DR

18 OCTOBRE 1944

Après avoir sécurisé la zone au nord-est de Sodargen, nous rencontrons un feu terrible d'orgues de Staline, qui nous force à nous replier au sud-ouest, où nous reçevons l'ordre d'avancer vers Wabbeln depuis Sommerkrug avec la « Leibstandarte-SS Adolf Hitler ». À nouveau l'artillerie et l'aviation russes se déchaînent contre nous ; il est presque impossible de se repérer dans ce nuage de fumée et d'éclats volants. Un obus de 150 mm tombe en plein devant mon véhicule : le *Sturmgeschütz* tremble à peine. À Wabbeln, juste avant la colline depuis laquelle les Russes peuvent nous observer à loisir, je croise un Hauptmann de l'infanterie qui me confie à quel point il est heureux de nous voir arriver. Je le comprends de suite : des blindés russes surplombent sa position ! Je progresse avec précaution à travers le village et je place mon véhicule derrière une petite clôture de jardin… pour remarquer au même moment trois grosses silhouettes de blindés à environ 1000 mètres devant ! Je me réjouis - comme à l'exercice ! Ivan est vraiment inconscient ! Je me dis que je peux les détruire avec un obus chacun ! « Mais non ! » Aucun tir ne touche, à 1000 mètres, 800 ou même 1400, comme si je suis victime d'une malédiction ! Notre dernier tir termine sa course dans un pommier à 50 mètres devant nous. Les instruments sont totalement déréglés, certainement par le choc du 150 mm ! Nous sommes ensuite repérés, et des projectiles explosent à côté de notre blindé. Il faut se replier derrière les maisons ! L'équipage est partagé entre rage et abattement. Malgré la fermeture de toutes les trappes, le jeune chargeur, Nickert, reçoit un shrapnel dans le bras. Le char du *Wachtmeister* Amberg est frappé par un tir direct, qui tue Koscher, son conducteur.

19 OCTOBRE 1944

Le QG de notre brigade se trouve à Königseichen, près de Trakehnen. Les écuries du célèbre haras de Trakehnen sont maintenant vides. Nous y recevons huit nouveaux véhicules.

21 OCTOBRE 1944

Dans l'après-midi, nous attaquons avec huit canons d'assaut de Kleinschellendorf (à 3 kilomètres au sud-ouest de Hainau sur la route du Schloßberg vers Ebenrode) vers le nord-est. Personne ne quitte avec joie la couverture des jardins, et aucun d'entre nous n'ose se rendre sur la grande zone plate et vide derrière le village.

Nous progressons très près des maisons à cause du feu antichar qui se réveille dès que l'un de nos blindés est repéré. Pour ma part, je calme les ardeurs des fantassins russes qui grouillent près du ruisseau à notre gauche avec un obus explosif. Je repère ensuite un JS-2 tout seul à 2000 mètres grâce à ma *Scherenfernrohr*. Chacun de mes obus antichar touche exactement là où je le souhaite, mais nous voyons les six projectiles ricocher à la suite. Impossible de percer les 300 mm [5] de blindage de la tourelle ! Heureusement pour nous, le blindé russe est ensuite touché à la jonction entre la tourelle et la caisse, sinon nous aurions dû nous approcher à moins de 400 mètres. À 16h30, alors que l'obscurité commence à tomber, la brigade se rassemble à l'est de Kleinschellendorf, en plein champs. Mon commandant, l'*Oberleutnant* Stück, s'arrête à ma hauteur et me demande, narquois, pourquoi je ne suis pas en train d'avancer. Lui-même est resté tout le temps à l'abri des jardins ! Dans tous les cas, l'attaque aurait été totalement désordonnée, comme souvent… Je me promets intérieurement de ne plus refaire la même erreur ! Pour faire court, la plaisanterie de Stück me fait enrager. Il nous ordonne ensuite d'attaquer un village surnommé « Bei Abbau » ; alors que j'avance, j'oriente rageusement mon véhicule à gauche, manquant de glisser dans un cratère de bombe de Stuka que nous n'avons pas réussi à repérer dans l'obscurité. Je continue ensuite avec mes camarades vers la colline en face de nous. Le pont surplombant le ruisseau, près duquel j'ai dispersé les fantassins russes dans l'après-midi, est toujours intact, Dieu soit loué… Mon chargeur crie « Hourrah ! » en même temps que moi, assez fort pour que tout le monde l'entende malgré le bruit du moteur, et nous tirons au MP-40 dans les buissons autour des tranchées

afin de maintenir les fantassins russes à distance. La tête du *Kanonier* Mescher repasse dans mon champ de vision juste avant d'avancer dans l'obscurité en territoire hostile et sur une piste au milieu des pâtures. Pourtant, à 200 mètres de la grange toujours en feu, j'aperçois des fantassins russes courir de maison en maison vers la droite… puis un calme sinistre tombe sur l'endroit, seulement troublé par les craquements de la grange. Comment faire ? Quitter l'obscurité ? Jamais je ne laisserai le plaisir à un canon antichar d'aligner mon blindé grâce à sa silhouette surlignée par les flammes. Puisque les Russes se précipitent vers la droite, c'est que leurs positions doivent s'y trouver. Par conséquent, je tourne à gauche et je contourne la grange, en faisant bien attention de ne pas entrer dans la zone éclairée. À environ une centaine de mètres, je me trouve en face de la lumière et du village ; l'*Oberleutnant* Stück me rejoint alors avec les autres véhicules, se rassemblant derrière moi. Je tire une fusée éclairante et j'aperçois la carcasse calcinée d'un *Sturmgeschütz* non loin de ma position. « Attention les gars, il s'est passé des choses ici récemment ! Gardez l'oeil ouvert afin d'éviter les surprises sorties de l'obscurité ! » Entre deux longues granges, je repère une grosse masse sombre : un tas de foin ? Un véhicule, un camion, ou un char ? Peu importe. Mon ordre claque : « Distance 100, obus perforant… laisse-moi viser ! » Je pousse la tête de mon *Richtunteroffizier*, assis en bas à droite de moi. « Et là, tu le vois maintenant ? » … « Feu ! » - et un T-34 part en fumée ! Mon coeur bat la chamade car je pense avoir repéré un colosse à droite du char détruit. « M*rde, un Josef Stalin ! » - je ne peux retenir l'exclamation. « Même distance, obus perforant, feu ! » et… il ricoche ! J'aperçois la traînée lumineuse de l'obus foncer dans une autre direction, déviée par le blindage. Quatre fois de suite ce schéma se répète. Quatre touches mais aucun effet ! Je décide de tirer une cinquième fois, même si je me dis que les Soviétiques ont déguerpi… mais sait-on jamais. Je tremble d'excitation lorsque je colle à nouveau mon oeil à l'épiscope et que j'aligne le triangle de tir sur l'endroit où se trouve, selon moi, la jonction entre la caisse et la tourelle. « Feu ! » Je suis des yeux la lueur du projectile, qui disparaît dans le char ; hourrah, il a percé ! Je ne vois pas d'explosion, juste une petite langue de feu sous la caisse. L'*Oberleutnant* Stück, derrière moi, s'exclame : « On se replie ! Que faites-vous tout seul dans l'obscurité sans infanterie ? » Deux minutes plus tard, le char Staline explose dans une gerbe de feu de plus de 100 mètres de haut. Quel spectacle magnifique ! Au petit matin, tout le monde en parle sur le front. Nous retrouvons notre chemin instinctivement… mais quand même avec un coup de pouce d'une boussole et d'une carte. Il nous faut nous coordonner pour franchir une tranchée profonde ; afin d'éviter de planter le canon dans la boue, chacun y va de ses avertissements. Encore une fois, tout se déroule parfaitement. Nous retrouvons le QG du régiment trois kilomètres plus loin où on nous offre à manger et où nos engins sont ravitaillés. Puis nous nous endormons, transis de froid, dans notre *Sturmgeschütz*.

▲ Un JS-2 lors d'un combat nocturne en Prusse orientale. Sans équipements adaptés, les rencontres entre blindés sont rares de nuit lors du second conflit mondial. DR

◤◤ page de gauche, en haut : Le *Leutnant* Regeniter (à droite) reçoit la croix de fer de 2e classe des mains du *Leutnant* Rudi Sehrt en Lituanie le 18 août 1944. Bien évidemment, leur *StuG* n'est jamais très loin... Sehrt vient de récupérer le commandement de la *3. Batterie* la veille après la blessure de l'*Oberleutnant* Stück. Agentur Meier zu Hartum

◣◣ page de gauche, en bas : Chaque destruction de Panther est savamment mise en exergue par la propagande soviétique comme dans ce cas. Il est vrai que l'engin, disponible en nombre, est particulièrement redoutable pour les tankistes soviétiques. DR

[5] Le blindage maximal de la tourelle du JS-2 n'atteint en fait que 100 mm au maximum.

22 OCTOBRE 1944

Mais on ne nous accorde qu'une seule heure de sommeil. À 2h00, nouvel ordre d'attaque - « Encore une fois, c'était si amusant ! » Cette fois, 120 fantassins nous accompagnent… un « bataillon » de 1944. Tous grimpent sur nos véhicules. Nous nous enfonçons dans l'obscurité en traversant un pont de pierre assez étroit puis en tournant sur la gauche.

En face de nous se trouve notre objectif : une petite colline - Bei Abbau -, au sommet de laquelle se trouve quelques bâtiments.
J'y dirige mon blindé en roulant au pas à cause de l'obscurité, même si une dizaine de fantassins collent littéralement mon canon d'assaut afin de nous protéger. Je me souviens tout à coup que les Russes occupaient il y a quelques heures le bâtiment ; lors de notre repli, des coups de feu avaient répondu à nos interjections. Voici le tableau qui s'offre à nous : deux longues granges, dans l'ombre, qui se détachent en haut de la colline, une petite allée les séparant. D'expérience, je sais que les Russes disposent souvent leurs blindés dans de tels coupe-gorges, et j'ai donc le sentiment qu'un char se cache dans l'obscurité au bout du chemin. Comme auparavant, j'essaie de provoquer ma chance à nouveau : « Halte ! Distance 800 mètres, obus perforant, non, laisse-moi pointer ! … feu ! » et un T-34 explose dans un feu d'artifice !
Je me demande bien ce que mes camarades dans les autres *Sturmgeschütz* ont pu penser

▲ D'un poids de 46 tonnes, le JS-2 ne dispose pas d'une autonomie exceptionnelle (un peu moins de 170 km en tout terrain), ce qui nécessite un ravitaillement constant. DR

◀ Un binôme de mitrailleurs russes manipulant une arme peu commune : une mitrailleuse DT, d'habitude utilisée dans les blindés. DR

de ça ! Que je peux voir dans l'obscurité ? Et les Russes, qu'en disent-ils ? Totalement hors de moi, je crie à Stück : « C'est le troisième ce soir ! » Je ne sais pas si mon camarade a pu m'entendre à travers le bruit du moteur et du combat. Mon *Sturmgeschütz* se déplace vers la colline, puis je l'arrête : je sors de la superstructure pour tirer une fusée éclairante. Elle éclaire comme en plein jour devant nous avant de s'évanouir derrière la colline… pour nous montrer trois monstres immobiles à quelques 60 mètres de nous ! Je n'ai pas besoin de donner des ordres : mon canon aboie déjà, et le premier char sur la gauche explose dans une gerbe de flammes. Nouvelle fusée éclairante ! Le second s'enflamme aussitôt, bientôt suivi par le troisième ! Nous sautons de joie dans notre blindé, et je tape si fort sur l'épaule de mon *Richtunteroffizier*, Strohbach, qu'elle émet un craquement sinistre.

Trois brasiers se tiennent maintenant devant nous, des morceaux filant dans toutes les directions à cause de l'explosion des munitions. C'est un coup dur infligé aux Russes. Ils ont dû penser que j'ai usé de magie ou de nouveaux équipements de vision nocturne, vu qu'ils s'étaient placés dans ma ligne de mire en nous entendant arriver. Leurs camarades se replient ensuite, et dans un petit matin brumeux, nous capturons le village sans résistance de leur part. Notre infanterie s'installe alors en face de l'adversaire alors que les *Sturmgeschütz* détruisent trois canons de 37 mm et prennent un Ratschbumm en remorque. Cinq chars détruits en une nuit - plutôt pas mal pour un début. Les vieux briscards considèrent maintenant leur *Leutnant* différemment !

23 OCTOBRE 1944

Après trois ou quatre heures de sommeil, nous repartons à l'attaque à 10h en compagnie de sept autres *Sturmgeschütz* vers Kleinschellendorf, entretemps capturé par les Russes. L'*Oberleutnant* Stück est rappelé à l'arrière ; je prends donc la tête de la colonne, beaucoup de fantassins nous accompagnent. En fait, nous tombons sur une attaque des Russes provenant de Kleinschellendorf en direction de la forêt au sud-ouest d'Hainau. Notre arrivée contrarie leurs plans, car il semble que notre zone n'ait pas fait l'objet d'une reconnaissance. Positionné dans la ravine à gauche, l'*Oberwachtmeister* Seelbach s'offre deux canons automoteurs de 76,2 mm, certains de leurs servants parvenant à s'enfuir. Ivan reçoit un feu d'enfer et commence à décrocher : ceux à notre gauche refluent vers Kleinschellendorf mais ceux de l'autre côté résistent, comme fixés à leurs positions sur le plateau, et vendent férocement leur vie. À à peine 50 mètres devant nous se trouvent trois Russes servant une mitrailleuse Maxim, et même à cette courte distance, ils décident d'ouvrir le feu. Avant que notre canon n'aboie, un très jeune observateur avancé de l'artillerie (*Artillerie-Regiment 1549*) qui avait grimpé sur notre véhicule tombe, foudroyé. Je lui avais parlé il y a peu, il était si courageux et volontaire ! Sa disparition me blesse profondément. Ce n'est que plus tard que nous ramènerons son corps sans vie et sa radio portative.

▼ Si l'efficacité du Lend-Lease sur la tenue de la guerre côté soviétique a longtemps fait débat, le débat est aujourd'hui considéré comme réglé. L'Armée rouge, au début du conflit, manque de mécanisation, et l'apport de matériels roulants a énormément aidé les forces de Staline à progresser vers l'Allemagne. DR

Les Russes font tomber sur nous une grêle de balles, alors que la centaine de fantassins nous accompagnant décide de se replier vers le bas de la colline, nous laissant seuls sous le feu de l'artillerie et des canons antichars. Le *Leutnant* de l'infanterie se rue en arrière pour tenter de ramener ses hommes, en vain : ils n'avanceront pas davantage. Il ne nous reste plus qu'à retourner vers notre position de départ, la partie sud de la forêt. Au nord de Bei Abbau, dix ou douze blindés russes foncent vers Kleinschellendorf en nous envoyant quelques obus. Heureusement, leur précision à 1800 mètres les empêche de faire de gros dégâts, et nous parvenons quand même à leur faire cesser le feu. Ce n'est qu'à l'arrivée de la seconde moitié de nos canons d'assaut, enfin ravitaillés, que nous pouvons décrocher. Cependant, les blindés russes près de Bei Abbau continuent de se montrer effrontés, et nous avons toujours nos obus perforants… Je décide donc de longer la petite piste dans les sous-bois qui mène à Hainau, accompagné de l'*Unteroffizier* Banaskowitz, puis de tourner à l'est afin de prendre position sous le couvert des frondaisons. Je remarque alors que les chars russes se sont frayé difficilement un chemin dans les bois : ils sont tous les uns derrière les autres, se gênant mutuellement ! J'en profite pour neutraliser deux KV-85 à 1400 mètres. D'un blindé détruit s'échappent deux membres d'équipage et disparaissent rapidement derrière les maisons. Eux n'iront pas plus loin !

Il m'apparaît clairement que les Soviétiques veulent s'infiltrer dans les bois pour ensuite approcher Hainau tranquillement. Si leurs fantassins atteignent les arbres, alors la localité est perdue. De plus, un important axe de communication allant de Schloßberg à Ebenrode traverse Hainau… Soudain, des obus atterrissent à côté de nous ! Les Russes ont détecté la lueur de départ de mes tirs ! Explosant dans les arbres, leurs obus projettent des éclats de bois meurtriers, couvrant notre blindé de débris de végétaux. Je veux reculer, mais Banaskowitz se tient derrière moi avec son *StuG* ! Il a fermé toutes ses trappes, et je n'ai aucun contact radio avec lui. Il

▶ Le *Leutnant* Regeniter photographié le 12 août 1944 en Lituanie. L'homme vient de quitter son *StuG* après une attaque sur des positions soviétiques. Agentur Meier zu Hartum

▼ Posant pour le photographe, ce soldat soviétique présente son PPSh 41 à chargeur tambour, une arme unanimement appréciée par les combattants des deux camps pour sa cadence de tir. DR

faut que mon chargeur quitte le couvert de notre blindé et rejoigne celui de Banaskowitz pour le prévenir de la marche à suivre. Je le regarde partir la peur au ventre : on se fait tirer dessus et impossible de se replier ! Dieu merci, nous sommes en partie dissimulés par l'ombre de la forêt. Banaskowitz reçoit l'ordre de reculer et nous sortons de là indemnes.

Au QG de la brigade à Hainau (là où nous avions ravitaillé nos engins), notre rapport d'engagement a de suite été transmis à l'échelon divisionnaire. J'ai droit à quelques verres de schnaps et le commandant de la brigade, le *Hauptmann* Sewera, me remet la croix de fer de première classe. Dans mon rapport, je souligne que la menace sur le côté sud du bois est très sérieuse, et l'état-major y est très attentif ; à nouveau, je leur précise que si les Russes capturent les bois, ils capturent Hainau.

Après avoir mangé un peu, nous devons retourner au front. Mon *Sturmgeschütz* est le dernier de la brigade à être en état ! Sans aucun soutien blindé, nos fantassins ont abandonné leurs positions à la lisière sud du bois. Un fort barrage d'artillerie tombe sur Hainau. Le blindé de Gerlach est déchenillé par un tir au carrefour principal ; nous l'aidons à réparer son engin sous le feu ennemi. Juste avant qu'il ne parte vers le centre de maintenance, je lui demande de m'envoyer des renforts à la lisière sud du bois vers laquelle je me dirige, tous sens aux aguets.

▲ Un SU-76 passe dans une ville balte à côté d'une pièce de *8,8cm* en position de tir qui semble-t-il a été touchée par un obus. Cette pièce est encore capable à la fin du conflit d'infliger de gros dégâts aux blindés soviétiques. DR

◀ L'attente dans ces trous d'hommes pour ces soldats allemands en Prusse... Chacun dispose d'un unique *Panzerfaust*, leur seul moyen de répliquer face aux T-34 et autres JS soviétiques. DR

Je n'ai pas envie de retraverser la forêt seul ! Je croise en chemin cinq fantassins avec une mitrailleuse, à qui je propose de me suivre ; ils acceptent volontiers. En regardant vers le sud, je me rends compte que les Russes sont déjà presque à la lisière de la forêt avec des canons antichars et des blindés, le tout à environ 1,5 kilomètre de ma position. La zone est donc déjà perdue ! Je décide tout de même d'ouvrir le feu, et après m'être placé à une position adéquate, je parviens à détruire trois canons antichars lourds et à immobiliser un T-34/85. Une seule chose me vient à l'esprit : faire attention aux bois sur ma droite. Deux des fantassins avec la mitrailleuse vont se poster à ma droite en protection, tandis que les trois autres restent près de mon *Sturmgeschütz*. Nous sommes totalement livrés à nous-mêmes. Tout à coup, un des fantassins grimpe sur mon blindé et me crie : « *Herr Leutnant*, bruits de chars droit devant ! » Je coupe le moteur afin d'être attentif. Je n'entends d'abord rien, puis le bruit, lointain, parvient à mes oreilles : le fracas habituel des diesels soviétiques, juste en face de nous. Mais impossible de le voir, car il se trouve certainement dans le ruisseau en contrebas de notre position. Le bruit nous dépasse par la gauche ; ce n'est plus qu'une question de minutes avant qu'il ne nous arrive dessus ! Je me replie rapidement vers une meilleure position de tir sous un cerisier, près d'une maison, alors que le blindé ennemi commence à apparaître - heureusement, sans accompagnement d'infanterie. « Feu ! » L'adversaire encaisse le coup, ne bouge plus, mais de la fumée s'en échappe. La trappe de tourelle s'ouvre, un Ivan en sort et tombe de l'autre côté du blindé. Ma neuvième victoire depuis la veille ! Nous faisons demi-tour pour retourner près de la lisière des bois, puis à une distance convenable nous tombons sur des troupes amies non loin d'Hainau : trois *Panzerjäger 38(t)* que Gerlach m'a envoyés, comme demandé, et une vingtaine de fantassins. Sur notre gauche, au-delà de la vallée près de Seidlershöhe, les Russes apparaissent alors en ordre dispersé. Je tente de les faire refluer avec quelques obus mais je vois les commissaires politiques les diriger comme à la manœuvre ; les commandants des *Panzerjäger 38(t)* s'en rendent compte et commencent à les arroser eux aussi. Nos obus creusent de sanglants sillons dans leurs rangs avant que les fantassins ne se replient. Deux de leurs chars disparaissent tout aussi vite derrière des granges. Leur progression est arrêtée ! Je jette un coup d'œil derrière moi dans les bois grâce au *Scherenfernrohr* et, effaré, je me rends compte que des Russes se sont frayé un chemin dans les buissons et sont en train de mettre en batterie une mitrailleuse sans que personne ne les aperçoive ! Pis, je n'ai plus aucun obus ! Je crie aux autres de faire attention en leur montrant le danger du doigt avant de me replier. Il est 15h30. Une heure plus tard, les Russes entrent dans Hainau en flammes. Le QG de notre brigade se trouve alors à l'ouest, à

▲ Colonne de T-34/85 à la parade pour le photographe. On distingue la mitrailleuse de caisse placée à côté du pilote. DR

◥◥ Page de droite, en haut : Conçu sur châssis de T-70, le SU-76 dépourvu de tourelle ne fait que 2,10 mètres de haut, ce qui est un avantage pour sa dissimulation. DR

◢◢ Page de droite, en bas : Une colonne de JS-2 recouverts d'un camouflage blanc fait une pause dans un village de Prusse, à l'hiver 1944-1945. Grâce à ses larges chenilles, le blindé dispose d'une mobilité certaine en terrain meuble. DR

Strehlau ; les *Unteroffizier* Frech et Banaskowitz me secondent pour sécuriser la ligne de défense principale, repoussée vers l'ouest de Hainau, alors que l'obscurité est tombée. À côté de nous, la nouvelle tranchée de nos fantassins est totalement à découvert, et ma chenille gauche se prend dedans quand j'arrive sur le terrain. Comme un malheur n'arrive jamais seul, elle se brise quand nous essayons de la sortir ; la chenille ne sera réparée qu'à minuit. Il faut que l'*Unteroffizier* Frech remorque mon véhicule jusqu'à un endroit éclairé par les brasiers d'Hainau, à environ 300 mètres du village. Seuls trois autres véhicules qui ont été réparés entre temps restent près de la ligne de front : les engins numéro 331, 332 et 152. Ce n'est pas la seule surprise que j'ai eu près de la tranchée. En pleine nuit, j'entends clairement quelqu'un s'exprimer avec un accent de Prusse orientale à travers les bruits de terrassement. Je fais directement le lien : c'est l'*Obergefreiter* Schalck ! Il était en 1942 et 1943 observateur avancé du *12/Art. Rgt. 255* près de Zamytskoye/Bereski, le long de l'Ugra/Vorya ! Je crie alors à son intention : « Schalck ! » Une voix me répond : « Ici ! »… et c'est bien lui qui apparaît, mon vieil ami Schalck ! Toujours téléphoniste, mais maintenant à la *349. Volksgrenadier-Division*.

On me relève enfin ! Après 72 heures de combat ininterrompu, je m'assoupis trois fois de suite devant mon bol de potage au poulet. Le médecin de la brigade, le docteur Cordes (originaire de Cologne), doit à chaque fois me réveiller pour me forcer à manger. Je dors ensuite pendant quatorze heures consécutives, et encore, parce qu'un de mes camarades a dû me réveiller.

24 OCTOBRE 1944

Le *Hauptmann* Sewera et l'*Oberleutnant* Stück parviennent à reprendre l'ancienne ligne de front à l'ouest de Hainau ; pendant ce temps, je dois retourner à l'arrière car mon canon d'assaut subit des dégâts. On m'ordonne ensuite de me présenter à l'*Oberst* Kötz, commandant de la *349. Volksgrenadier-Division*, qui m'accueille avec un cognac tandis que son second, l'*Oberleutnant* Reifen, m'offre un « cigare de la paix ». L'*Oberst* me recommande pour l'agrafe de la liste d'honneur (j'ai découvert en 1986 qu'on me l'avait refusée).

25 OCTOBRE 1944

La *Kampfgruppe* de l'*Oberst* Kötz est mentionnée dans le *Wehrmachtsbericht* !

26 OCTOBRE 1944

Lors de mon arrivée au QG de la brigade à 9h, le Dr Cordes et le *Leutnant* Schmitt me préviennent que le *Leutnant* Rudi Sehrt a été tué peu avant l'aube. Je n'arrive même pas à pleurer tellement cette nouvelle me fait mal. Son conducteur me donne plus de précision sur son décès : alors qu'ils s'approchaient de Strehlau, ils ont roulé sur une mine et ont dû évacuer leur blindé. C'est à ce moment que Rudi a été fauché par une rafale de mitrailleuse en pleine poitrine. La boîte de ma croix de fer de première classe, qu'il venait de recevoir, a été percée en plein milieu, tout comme son *Soldbuch* et son portefeuille. Toutes ces choses se trouvaient dans sa poche de poitrine côté cœur. Pauvre Rudi ! Sa prémonition s'est avérée juste : il m'avait dit peu avant que sa fiancée, Käthe Pschak, se trouvait à Deutsch-Eylau et qu'elle attendait un enfant. Rudi m'avait aussi chargé de la prévenir s'il lui arrivait malheur. Dire qu'ils allaient se marier sous peu… Quelle tâche difficile à accomplir ! En plus, il venait de prendre ma place ; je n'arrête pas de me demander pourquoi c'est lui et

▲ Un jeune soldat du *Volkssturm* prêt à s'opposer aux forces soviétiques avec son seul MP-40. Ces troupes à la qualité militaire très variables ne retarderont en rien l'inévitable. NAC

▶ La progression soviétique en Pologne et en Prusse pousse les civils allemands sur place à évacuer, formant de nombreuses colonnes fuyant vers le coeur de l'Allemagne. DR

◀ L'aviation et l'artillerie soviétiques harcèleront sans cesse les colonnes allemandes déjà affaiblies par le repli. L'itinéraire vers Berlin sera constellé de carcasses de véhicules civils et militaires, détruits indistinctement lors des conflits. DR

non moi qui est décédé. Mais la balle n'a pas de nom gravé sur elle. J'aperçois aussi son étui à cigarettes, qu'il a sorti pour fêter mes neuf victoires… Cependant, toute joie m'a maintenant quitté. Mon meilleur ami est décédé ! Tu me manqueras souvent, cher Rudi ! Son père est prêtre dans la paroisse d'Überau, en Hesse. La croix de fer demeurera toujours avec moi, comme un triste mémorial. Nous le mettons en terre à Insterburg.

17 NOVEMBRE 1944

La brigade est rassemblée dans un ancien camp du *RAD* à Gut Burgkampen. Le front est devenu plus calme et s'est presque stabilisé : les Russes n'ont pas réussi à capturer la Prusse Orientale, et nous avons une part de responsabilité dans cet échec ! Pendant les combats, mon *Scherenfernrohr* bricolé (plus besoin de sortir la tête pour l'utiliser) a été si utile que tous les chefs de char ont décidé de l'installer ainsi. De base, un petit bras rotatif permet d'observer avec les jumelles entre 12 et 2 heures ; impossible plus loin sans se cogner la tête. J'ai donc fixé un autre support sur le petit bras rotatif qui me permet d'utiliser le *Scherenfernrohr* sur 360°. Seul un chef de char opérant sans infanterie sait vraiment quel soulagement il y a à ne plus avoir besoin de sortir la tête de la superstructure pour observer l'ennemi ! Le bloc vision panoramique d'habitude installé sur le blindé est toujours plein de poussière et sa précision n'égale pas celle du *Scherenfernrohr*. Et puis regarder avec les simples jumelles en dehors du blindé est souvent très dangereux…

25 NOVEMBRE 1944

Nous devons mener une attaque sur une colline au nord de Schloßberg. Les quatre semaines de tranquillité dans ce secteur leur ont permis de s'installer au sommet, sur une position leur offrant la possibilité de nous observer à loisir. Juste avant l'assaut, je reçois un télégramme de Solingen, où se trouvent mes beaux-parents :

◀ Embuscade ou frappe de l'aviation soviétique ? Ce convoi allemand composé de *Panzer IV* et d'au moins une pièce de *10,5cm leFH18* a été détruit au bord de la route. À noter que le *Frontoviki* de gauche circule sur une moto prise à la *Wehrmacht* (plaque d'immatriculation siglée *WH*). DR

◀ Malgré des contre-attaques locales menées avec plus ou moins de succès, la disproportion des forces est trop en défaveur des Allemands pour l'emporter à la fin de l'année 1944. C'est lors d'une contre-attaque au début de l'année 1945 que Regeniter sera blessé gravement, son *StuG*. mis hors service. DR

[6] La *Deutsches Kreuz im Gold*.

« Dégâts bombardement ». Cependant, je suis obligé d'attendre pour la permission *ad hoc* qui doit arriver après l'attaque ; ce que je ne sais pas, c'est si le *Hauptmann* Sewera ou l'*Oberst* Kötz (*349. VG-D*) vont me l'accorder ou non.

26 NOVEMBRE 1944

Après notre rassemblement à Adlerswalde, je fais partie d'une patrouille de reconnaissance avec le *Hauptmann* ; j'en profite pour lui demander une permission de trois jours… Qu'il m'accorde directement ! Je lui précise quand même que je veux faire partie de l'attaque du lendemain - suis-je trop prévisible ? Le soir même, alors que notre véhicule est stationné dans les bois, l'*Obergefreiter* Tischler, mon conducteur très dévoué (originaire de Haute-Silésie), me confie : « *Herr Leutnant*, j'aimerai parfois être aussi fou que vous ! Aller au combat au lieu de partir en permission… Peut-être que nous tomberons tous demain en plus ! » Voilà le genre de conversations que nous avons entre membres d'équipage de *StuG*.

27 NOVEMBRE 1944

07h00. Toute la batterie - 10 véhicules - roule vers la ligne de départ. Mais nous sommes frappés par un mauvais présage : un canon d'assaut tombe dans un cratère de bombe lors de notre progression. Il faudra des heures pour que nos deux camions de 18t parviennent à le sortir de là. Le commandant de la brigade, à qui appartient le *StuG*, prend donc place dans un autre canon d'assaut. Pendant le dépannage, un des véhicules casse sa boîte de vitesse, et quatre blindés (dont le mien) sautent sur des mines lors de notre chevauchée vers les lignes russes. Un autre s'enflamme suite à un tir adverse ; seuls deux de nos blindés parviennent à atteindre la colline (ceux de l'*Oberleutnant* Stück et de l'*Unteroffizier* Richter) mais ils doivent bientôt se replier sous le feu nourri des ennemis. Personne n'aurait pu imaginer que les Russes avaient placé des mines en bois à quelques dizaines de mètres de leurs tranchées ! Certaines, en forme de boîte à cigares, sont visibles lorsque la pluie torrentielle dégage la couche de terre au-dessus d'elles. Quant à moi, j'écope d'une chenille détruite à 20 mètres devant les barbelés, tandis que le véhicule à ma gauche (qui est parvenu à passer la tranchée) s'enflamme après avoir reçu un tir ennemi. L'équipage parvient quand même à l'évacuer puis à s'enfuir. Mes hommes et moi faisons de même mais nous devons nous abriter sous le blindé suite au barrage d'artillerie que font tomber les Russes sur notre position. Mon *Richtunteroffizier* Strohbach et mon chargeur Nickert sont bientôt blessés, le dernier l'étant à la cuisse. L'*Obergefreiter* Tischler, le conducteur, ne me lâche pas d'une semelle. Heureusement, notre blindé ne reçoit aucun coup direct et n'explose pas ! Ce n'est qu'au crépuscule que le bombardement faiblit ; comme le prévoit le règlement, nos blessés attendent le remorquage de notre blindé pour être évacués. C'est le *Wachtmeister* Pahlke qui, à la nuit tombée, vient nous dépanner… pour qu'ensemble nous tombons ensuite sous le feu d'un orgue de Staline !
Cette attaque sur la position russe avec toutes les forces disponibles (une brigade entière !) démontre que nous ne pouvons plus rien réussir. Je pars ensuite en permission pour trois jours ; après toutes ces péripéties, je m'étonne d'être encore en vie.

13 DÉCEMBRE 1944

Je retrouve mon unité après un périple catastrophique en train. La *3. Batterie* stationne alors à Tannsee, Stück est devenu *Hauptmann* et a reçu l'« oeuf au plat [6] » ; 5 % des équipages ont aussi eu droit à une permission.

20 DÉCEMBRE 1944

Nous nous rendons à Gumbinnen ; j'ai la charge du convoi. La prochaine étape est Chorzele, puis Ortelsburg, au sud de la Pologne.

21 DÉCEMBRE 1944

À Chorzele, nous quittons le train puis nous faisons 50 kilomètres vers Polozk. Nous y fêtons Noël avec un discours du commandant de la batterie, des promotions et des cadeaux. Je reçois une bouteille

de vin, une de Calisay, une de jus de pomme, un crumble, un stollen, un gâteau au fromage, une tablette de chocolat, un Schoka-cola, 50 cigarettes, du tabac, des fruits confits… Je n'ai jamais eu autant de cadeaux ! Le soir même, petite revue des véhicules avec le *Spieß*, le *Hauptwachtmeister* Hufnagel.

28 DÉCEMBRE 1944

Nous faisons route de nuit via Chorzele, Przasnysz et Ciechanow vers Grucin (100 km).

31 DÉCEMBRE 1944

Nouvelle progression de nuit de 40 km vers Ciechanow puis au sud vers Grudusk, où nous célébrons la Saint-Sylvestre jusqu'à 6h du matin, après avoir écouté le discours du *Führer*.

13 JANVIER 1945

Je fête en ce jour mon 23e anniversaire, avec douze autres officiers de la Brigade à Grudusk. Nous buvons énormément, puis nous décidons d'aller faire du patin à glace sur le lac gelé non loin. Je parviens à abattre un lièvre à 100 mètres quasiment sans viser avec mon fusil, et l'animal devient notre repas. Rebelote le soir même, quand nous fêtons l'anniversaire du *Leutnant* Erich Stüwe.

15 JANVIER 1945

L'attaque massive soviétique tant attendue a enfin lieu. Quatre armées de la tête de pont de Narew, représentant dix divisions, s'élancent face à une seule homologue allemande. Personne chez nous n'espère quoique ce soit. Le front s'effondre très vite ; tout le monde se replie vers le nord-ouest et les routes sont encombrées d'avant-trains de canons, de charrettes de bagages, accompagnés de tous ceux qui peuvent marcher ! Cinquante centimètres de neige sont tombés et la température est de -20°C. Dans la soirée, lorsque nous nous approchons de Ciechanow, un terrible spectacle s'offre à nous : la ville n'est plus qu'un tas de ruines fumantes. Les rues sont encombrées de poteaux téléphoniques arrachés et de gravats, rendant notre progression très difficile.

17 JANVIER 1945

Toute la brigade fait route vers Bielsk.

18 JANVIER 1945

Je mène le train de bagages de la batterie vers Gilino en progressant à travers la neige et le verglas. On me prévient que nous n'avons plus aucun canon d'assaut. Qu'allons-nous devenir ?

[7] Fonctionnaire local du *NSDAP* chargé de la surveillance et de la direction politique d'un nombre donné de ménages.

▲ Accablés par des années de conflit, ces civils allemands quittent leurs villages en Pologne et en Prusse devant la progression soviétique. Certains ne reviendront jamais dans cette zone et s'établiront durablement en Allemagne. DR

▼ Protégées par un filet de camouflage, ces obusiers soviétiques de 122 mm bombardent les positions allemandes à l'hiver 1944-1945. Pourtant, la *Luftwaffe* étant absente, les précautions d'usage sont presque superflues... DR

19 JANVIER 1945

Le QG du corps nous prévient que nous allons monter en ligne comme des fantassins. De son côté, le *Hauptmann* Sewera se rend au QG de l'armée pour récupérer de nouveaux véhicules. Va-t-il y parvenir ? Qu'est-ce qui est le mieux, envoyer à l'abattoir les 200 hommes de notre batterie armes à la main ou préparer une unité de canons d'assaut d'ici une à deux semaines ?

20 JANVIER 1945

Pas de carburant ni de cartes ! Le *Leutnant* Stüwe nous contacte par radio depuis le corps d'armée : « Changement de direction nécessaire » (comprendre « Foutez le camp le plus vite possible de là ! »). Nous nous rendons à Leip-Thorn, puis on nous rassemble à Grabowiec dans une ferme, non loin de Skepewjichytsche. La femme du propriétaire, seule avec les paysans polonais, doit rencontrer tôt le lendemain l'*Ortsgruppenleiter* [7] pour un état des lieux. Je lui conseille de charger ses affaires sur une calèche et de faire route vers l'ouest sans attendre ! Son *Ortsgruppenleiter* ne sera de toute façon sûrement pas là le lendemain ! La pauvre femme refuse de faire égorger un cochon pour nous, car la peine en cas de marché noir est la mort ! Je lui donne donc un bon de réquisition pour 10 poulets que les ouvrières polonaises plument pour nous avec une mauvaise volonté prononcée. Je me dis aussitôt que l'air frais du petit jour doit leur faire du bien ! ■

7

L'INCROYABLE KV

KV-I *Ekranami* (ou sur-blindé en Russe). Ce modèle se caractérise donc par des plaques de blindage supplémentaires boulonnées/rivetées sur la tourelle et sur les flancs de la coque. Bien que rendant l'engin quasiment « imperméable » à toutes les pièces antichars allemandes de 1941, cette greffe alourdit considérablement le KV qui n'avait déjà pas besoin de ça ! Les performances sont en chute libre tandis que la fiabilité mécanique devient catastrophique. La compagnie lourde de la 1e Division Blindée soviétique, était majoritairement équipée de KV-1 *Ekranami,* aussi désignés KV-IE dans la nomenclature soviétique. Coll. Anderson

AUX COMMANDES D'UN MONSTRE D'ACIER

Lorsqu'en juin 1941 les *Panzer-Divisionen* déferlent sur l'Union Soviétique, elles bousculent sans difficultés des unités mécanisées russes mal structurées, parfois piètrement commandées et surtout bien surprises. Comme si cela ne suffisait pas au calvaire des tankistes de l'Armée Rouge, la logistique se révèle défaillante au point que, dans certains cas, des compagnies entières partent affronter les *Panzer* avec une poignée de munitions en soute ou les réservoirs quasiment à sec ! Pourtant, une fois l'effet de surprise passé, la résistance des Soviétiques se durcit considérablement. Les équipages de la *Panzerwaffe* se heurtent alors à des blindés qui surclassent techniquement les leurs. À l'instar de Guderian, les T-34/76 et autres KV-I contraignent les généraux allemands à revoir leurs a priori sur la prétendue supériorité des machines alignées par le *Reich*. Toutefois, la souplesse et l'adaptabilité des tactiques de combat allemandes, rendues possibles grâce à l'usage massif de la radio ainsi que l'entraînement poussé des *Panzerschützen*, parviennent toujours à faire plier leurs adversaires. Et la *Wehrmacht* enchaine victoire sur victoire, s'enfonçant vers l'Est inexorablement. Pourtant, cela ne suffit pas toujours pour vaincre le plus puissant des blindés de l'Armée Rouge et les hommes de la *8. Panzer-Division* ne tarderont pas à l'apprendre à leurs dépends !

Par Alexandre Ashuraliev

◀ Des *Panzer 38(t)* doublent une colonne allemande. La présence d'une antenne sur le char de tête illustre bien le principal point fort de *la Panzerwaffe* : les communications radios. Contrairement aux engins soviétiques, la présence systématique de radios permet aux *Panzerschützen* de réagir rapidement aux changements de situations.
Coll. Kadari

▼ En juin 1941, les Allemands alignent encore des *Panzer II* en première ligne. Ce petit blindé armé d'un canon de *2cm* est pourtant obsolète, même pour des unités de reconnaissance ou d'état-major, comme ici (*Stab* de la *I. Panzer-Abteilung* de la *8. Panzer-Division*). Face au KV, son équipage ne peut compter que sur la fuite pour assurer sa survie.
Coll. Kadari

UNE DIVISION EXPÉRIMENTÉE

Commandée jusqu'au 20 février 1941 par le futur *General der Panzertruppen* Adolf Kuntzen, la *8. Panzer-Division* est officiellement formée le 16 octobre 1939 à partir de la *3. leichte Division*. En septembre 1939, cette dernière avait participé avec succès au « Plan Blanc », l'invasion de la Pologne. Après la chute de Varsovie et la capitulation polonaise, la *3. leichte Division* était rentrée en Allemagne pour y être transformée en *Panzer-Division.* Elle participera ensuite à la défaite de la France en mai et juin 1940. Avec son engagement dans les Balkans lors de l'opération « Marita », au printemps 1941, la division d'Erich Brandenberger, qui a remplacé Adolf Kuntzen, ne connaît guère de repos. Cette campagne est néanmoins décrite par certains officiers comme « une promenade de santé ». Avec moins de 600 soldats tués ou blessés, il est vrai que les pertes ont été minimes. Les *Panzer* ont cependant souffert de leur périple à travers les reliefs yougoslaves. Aussi la *8. Panzer-Division* est-elle transférée par train dans le protectorat de Bohème-Moravie où elle est rééquipée pour être fin prête pour l'invasion de l'Union Soviétique. Son *Panzer-Regiment 10* est doté d'engins comme des *Panzer II* et *IV* mais aussi et surtout de 118 *Panzer 38(t)*. D'origine tchécoslovaque, ces véhicules fiables et éprouvés ont fait leurs preuves lors des différentes campagnes menées par la *Panzerwaffe*. La *8. Panzer-Division* semble maintenant parée pour affronter le géant soviétique.

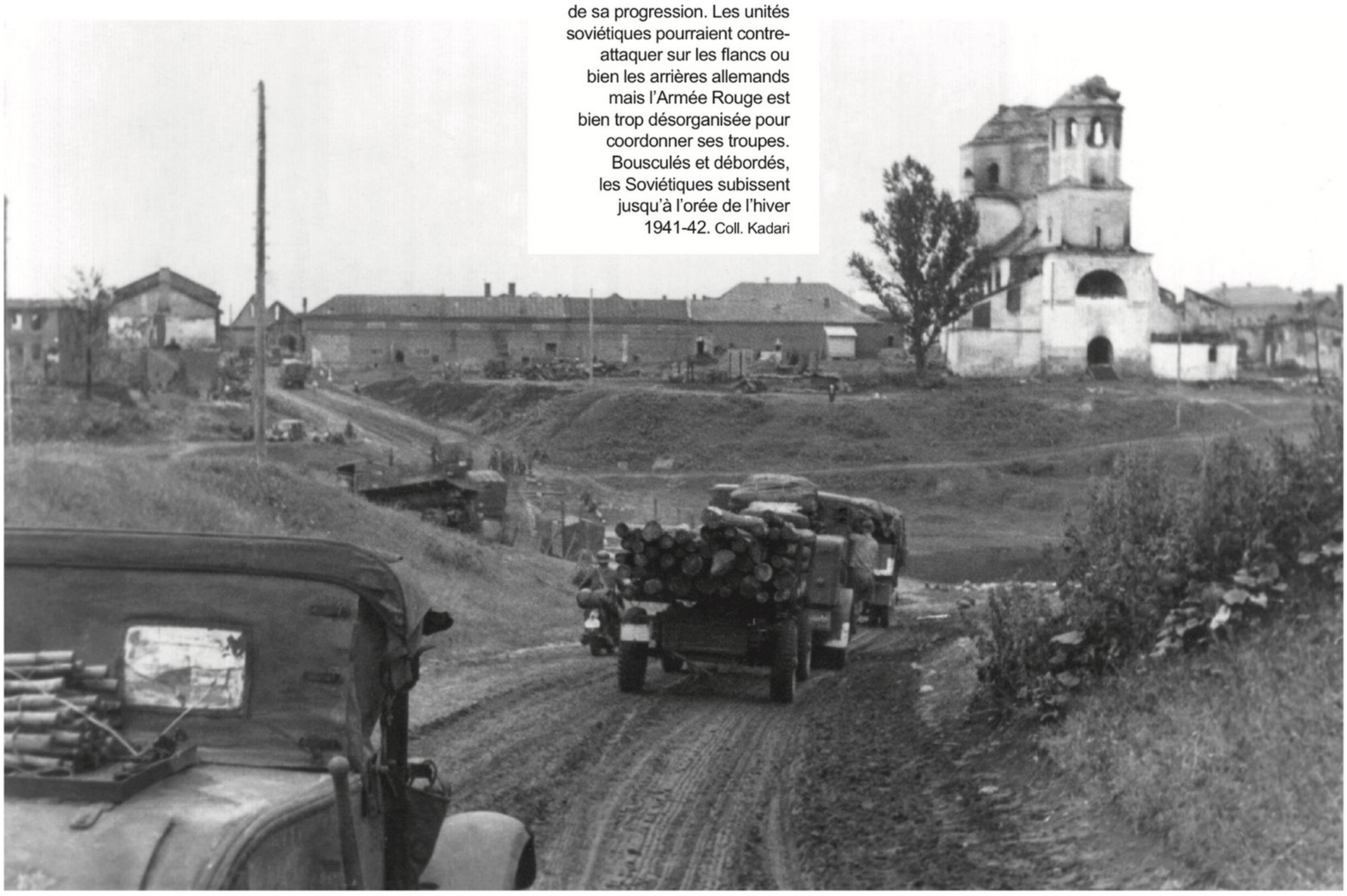
Alors que l'aube du 22 juin 1941 ne s'est pas encore levée, la division s'ébranle pour gagner ses positions avancées en Prusse-Orientale. Fer de lance du *LVI. Armee-Korps (mot.)* alors commandé par Erich von Manstein, elle traverse la frontière soviétique avec comme objectif stratégique la prise de la cité de Dünaburg, la capitale lettone. De là, les *Panzerschützen* auront à ouvrir la route de Leningrad. Le plan allemand mise sur l'effet de surprise et surtout la rapidité d'exécution. Après avoir percé, l'unité de Brandenberger n'aura que quelques jours pour exploiter vers le Nord-Est. L'Armée Rouge ne doit pas avoir le temps de se rétablir et de faire sauter les ponts qui enjambent le fleuve Duna. Epaulés par la *3. Infanterie-Division (mot.)*, les *Panzer* font sauter les uns après les autres les verrous installés par les soldats soviétiques. Aux premières heures de « Barbarossa », même si la résistance opposée à l'envahisseur par les Russes se révèle farouche, le principal adversaire de la *8. Panzer-Division* est plutôt l'état déplorable du réseau routier local, si tant est que l'on puisse parler de routes… Les pistes sablonneuses succèdent à des chemins forestiers à peine suffisamment larges pour y faire rouler un char. En outre, les vastes étendues boisées empêchent les blindés de se déployer de front ; en bref, les chars sont obligés de manœuvrer en file indienne au cœur d'une zone hostile. Il s'agit d'une situation tactique rêvée pour leur tendre des embuscades, ce que les Soviétiques tentent évidemment de faire contre les différentes *Kampfgruppen*. Toutefois, les ordres étant de foncer sans se préoccuper d'autre chose, à la moindre résistance conséquente, les Allemands basculent le poids de leurs attaques d'un axe à un autre. Régulièrement prise à contre-pied, l'Armée Rouge ne peut qu'essayer de ralentir une avance qui semble irrésistible. En seulement une vingtaine d'heures, la *8. Panzer-Division* a parcouru plus de 80 kilomètres en territoire ennemi. La nuit est mise à profit pour ravitailler et réorganiser l'unité dans le secteur d'Ariogala où un important viaduc ferroviaire a été saisi.

Vers 9h30 le lendemain, la division se prépare à repartir quand une nouvelle pour le moins inquiétante tombe sur les postes radios : les « mouchards » de la *Luftwaffe* auraient repéré deux colonnes ennemies regroupant entre 300 et 400 véhicules dont une bonne centaine de chars, autrement dit l'équivalent d'un corps mécanisé ; et pour cause, puisqu'il s'agit du « gros » du 3e Corps mécanisé soviétique ! C'est le branlebas de combat parmi les Allemands. Rapidement, la *8. Panzer-Division* organise un dispositif défensif qu'elle espère suffisant pour résister à l'armada soviétique. Mais cette dernière change de direction pour marcher vers le gros village de Raseiniai et ses kolkhozes investis quelques heures plus tôt par des éléments de la *6. Panzer-Division*. Que faire alors ? Repartir tambour battant vers Dünaburg et ses précieux ouvrages d'art ou bien prêter main forte aux camarades durement accrochés par les Soviétiques ?

▶ Le BT-7 est souvent confondu avec le T-34 par les Allemands. Si les deux blindés ont une silhouette plus ou moins ressemblante, ils ne concourent pas vraiment dans la même catégorie. Le BT-7 est un char léger rapide alors que le T-34 est un char moyen. Dans les deux cas, du fait de tactiques de combat surranées, les pertes seront lourdes dans les premiers mois de « Barbarossa ». Coll. Kadari

▼ Indispensables aux *Panzer*, les colonnes de ravitaillement de la *Wehrmacht* et ses unités de maintenance, de soutien ou de services permettent à la *8. Panzer-Division* de maintenir le rythme effréné de sa progression. Les unités soviétiques pourraient contre-attaquer sur les flancs ou bien les arrières allemands mais l'Armée Rouge est bien trop désorganisée pour coordonner ses troupes. Bousculés et débordés, les Soviétiques subissent jusqu'à l'orée de l'hiver 1941-42. Coll. Kadari

Finalement, avec l'accord de Manstein, Brandenberger ordonne à la *8. Panzer-Division* de s'élancer vers son objectif principal. Mais que de temps perdu ! Et pour rattraper le retard, les *Panzerschützen* se préparent à rouler et à combattre de nuit. L'idée est aussi bonne qu'elle n'est dangereuse mais les Allemands se consolent en sachant que leurs ennemis seront tout autant handicapés qu'eux par l'obscurité. Malgré quelques combats de rencontre violents entre les *Panzer* montant plein Nord et des renforts de blindés russes descendant plein Sud, rien ne semble arrêter la progression de la division. Les localités de Kedainiai, Seta et Bukonys tombent dans la foulée. Les furieuses contre-attaques soviétiques n'y font rien. Impossible d'arrêter l'élan de la *8. Panzer-Division*. La vitesse est l'atout maître des Allemands. Profondément enfoncés dans le dispositif défensif ennemi, sans flancs-gardes ni arrière-gardes, les *Panzerschützen* ne doivent leur salut que dans le tempo qu'ils impriment à leur progression. Ralentir, c'est prendre le risque de se faire accrocher et donc de perdre du temps. Incapable d'avoir une idée précise des positions des troupes allemandes, de son côté, le commandement soviétique peine à organiser ses opérations avec cohérence. Une courte pause au soir du 24 juin permet aux *Panzer* de se ravitailler et à leurs équipages de prendre du repos. Le lendemain, les efforts redoublés des Russes, les routes étroites et les immenses forêts de conifères de la région se conjuguent pour freiner le rythme des chars. Mais même les marécages et les coupures d'eau ne parviennent pas à les stopper. La cité d'Utena et ses ponts tombent dans l'escarcelle de Brandenberger. Laissant derrière eux des carcasses en flammes de T-26 et autres BT, les Allemands enlèvent Deguciai. Désormais, Dünaburg n'est plus très loin ! Cependant, l'honneur de conduire l'assaut sur cette



◀ Cimetière de chars légers soviétiques. À gauche, un BT-5 côtoie deux versions du T-26. L'engin au premier-plan est un T-26 modèle 1931 armé de deux mitrailleuses de 7,62mm tandis que le char au fond est un T-26 modèle 1933 équipé d'un canon de 45mm. Bien que correctement armés, ces blindés ne constituent pas des adversaires à la hauteur des *Panzer*. Il ne s'agit pas temps d'un important différenciel technique mais surtout doctrinal et tactique ! Coll. Kadari

▼ Des unités du génie de la *Wehrmacht* viennent d'achever un pont sur un imposant fleuve russe. Les nombreuses coupures d'eau ralentissent la progression de la *8. Panzer-Division* alors même que son objectif stratégique dans le cadre de « barbarossa » est justement la prise rapide des ponts soviétiques de Dünaburg. Une fois ceux-ci tombés entre les mains des Allemands, la route de Leningrad leur sera théoriquement ouverte ! Coll. Kadari

ville de plus de 100 000 habitants et surtout ses ponts ne revient pas à la *8. Panzer-Division*. En fait, ce sont des commandos issus de la *8. Kompanie* du *Bau-Lehr-Regiment zbV 800*, des « *Brandenburger* », qui lancent une série d'audacieux coups de main pour s'emparer des ouvrages d'art. L'opération est un succès. De concert avec leur infanterie motorisée et des éléments avancés de la *290. Infanterie-Division*, les *Panzer* n'ont plus qu'à méthodiquement nettoyer la localité, quartier par quartier. En seulement quatre jours, se frayant un passage entre deux armées ennemies, la *8. Panzer-Division* est non seulement parvenue à traverser la Lituanie mais aussi à prendre sans coup férir la capitale lettone, se projetant ainsi à plus de 350 kilomètres de ses bases de départ. Compte tenu des moyens logistiques et des limitations mécaniques de l'époque, c'est un véritable exploit !

NACH LENINGRAD !

La route de Leningrad est ouverte et rien ne semble plus pouvoir arrêter l'avance fulgurante des *Panzer*. Ironiquement, c'est le commandement allemand qui se charge lui-même de stopper tout mouvement offensif, Manstein préférant temporiser pour laisser souffler des blindés et des hommes épuisés par quatre jours de combats harassants ; sans compter avec la nécessité d'établir des lignes de communication sûres pour organiser les flux de ravitaillement.

Finalement, la progression ne reprend que le 2 juillet 1941. Les Soviétiques ont profité de cette pause inespérée pour remettre un peu d'ordre dans leur dispositif. S'ils ne parviennent toujours pas à stopper les Allemands, ils sont néanmoins capables de les ralentir, bien aidés en-cela par une géographie impropre aux déplacements de troupes motorisées. Les pistes, toujours aussi étroites et coupées par d'innombrables cours d'eau, sont fréquemment encombrées par des abattis laissés en arrière par le Génie de l'Armée Rouge en plein repli. Et pas question de passer à côté car les lacs, les étangs et surtout les marais bloquent toute manœuvre de contournement. Le terrain ne permet aucune initiative. Transformés en bûcherons, les hommes de la *8. Panzer-Division* poursuivent leur progression au ralenti, se faufilant au milieu de cloaques impraticables aux blindés.

Malgré les obstacles naturels et la vive résistance soviétique, les Allemands s'emparent de plusieurs villes. Enfin, le 10 juillet, les *Panzer* atteignent un secteur plus « roulant ». Les *Panzerschützen* sont pourtant inquiets. Si les BT-7 et T-26 ont été facilement balayés, les rencontres avec les chars lourds KV-I ont été de très désagréables surprises. En témoignent d'ailleurs les difficultés des équipages des *1.* et *6. Panzer-Divisionen* qui ont déjà eu affaire à eux, notamment à Raseiniai. Trapu et lourdement cuirassé, le blindé soviétique semble résister à tous les canons antichars de la *Wehrmacht*. Et les équipages allemands ne peuvent pas en dire autant de leurs propres montures tout bonnement incapables d'encaisser les perforants de 76,2mm. Heureusement, la plupart des « lourds » soviétiques ont péri sous les coups des *8,8cm* de la *Flak* quand ce n'est pas tout simplement du fait de pannes mécaniques. Les KV-I sont certes des adversaires dangereux mais, pour l'instant, les combats contre eux ont presque toujours tourné à l'avantage des assaillants. Et d'ailleurs, pour les hommes de Brandenberger, la présence des pièces antiaériennes lourdes du *II./Flak-Regiment 23* ventilées au sein des *Kampfgruppen* n'est-elle pas suffisamment rassurante pour repartir à l'assaut de Leningrad ?

La *8. Panzer-Division* file désormais plein Nord. Balayant les défenses soviétiques, l'unité couvre 230 kilomètres en seulement cinq jours. La progression est toutefois loin d'être si aisée que la propagande du *Doktor* Goebbels ne l'affirme.

▲ Lorsque la *8. Panzer-Division* s'élance en territoire russe, son *Panzer-Regiment 10* est théoriquement doté de 118 *Panzer 38(t)* identiques à celui-ci. Le char d'origine tchécoslovaque est particulièrement apprécié par ses équipages pour sa mobilité et sa fiabilité. Des points forts qui compensent dans un premier temps la faible puissance de feu de sa pièce de *3,7cm.* Relativement performant face aux T-26 et autres BT-7, le *Panzer 38(t)* marque le pas lorsqu'il doit affronter des adversaires plus lourdement blindés comme les redoutables KV. Coll. Kadari

▼ La carcasse calcinée de ce *Panzer 38(t)* illustre la faiblesse de son blindage face aux perforants de 76,2mm du KV-I. Face à des adversaires aussi vulnérables, le lieutenant Kolobanov revendique la destruction de 22 *Panzer* et de deux pièces d'artillerie. Coll. Anderson

L'Armée Rouge oppose une vive résistance et le réseau routier peu développé et en piteux état occasionne de gigantesques embouteillages avec la *3. Infanterie-Division (mot.)* obligée d'emprunter les mêmes axes de progression que la division de Brandenberger. Épuisés, les Allemands atteignent le secteur de la ville de Mshaga, approchant dangereusement de Novgorod. La zone change de mains à plusieurs reprises jusqu'à ce qu'une furieuse contre-attaque soviétique n'oblige les Allemands à une prudente retraite. Le 18 juillet, la *8. Panzer-Division* est mise en réserve pour être rééquipée et renforcée. Un peu moins d'un mois plus tard, le 12 août, la division s'ébranle de nouveau en direction de Leningrad.

ARRÊTER LES ALLEMANDS, MISSION IMPOSSIBLE ?

Du côté soviétique, une anxiété grandissante commence à se répandre au sein des états-majors. Alors commandant du front de la Lunga, du nom d'une rivière serpentant dans la région, le général Popov se demande comment freiner les divisions ennemies, à défaut de pouvoir les bloquer, alors que celles-ci semblent pouvoir percer là où bon leur semble. Étrillée par les combats précédents, l'Armée Rouge manque de tout pour renforcer le glacis défensif de Leningrad. Les milices prolétariennes levées à la hâte n'ont qu'une faible valeur combative et les unités régulières sont trop peu nombreuses pour être partout à la fois ; seule l'arrivée de troupes fraiches en provenance de Sibérie et d'autres secteurs du front permettra d'éviter la catastrophe que serait la capture de Leningrad. Or, pour cela, il faut gagner du temps. Paradoxalement, pour les Allemands non plus la partie n'est pas facile. La ligne de fortifications de campagne de la Lunga se révèle être une noix bien difficile à casser. La *6. Panzer-Division* et la *36. Infanterie-Division (mot.)* sont bloquées et seule l'intervention de la *1. Panzer-Division*, prenant les unités soviétiques de flanc avant d'entamer un mouvement tournant la faisant déboucher sur leurs arrières, permet de débloquer la situation. Après deux jours de combats intenses, les *Panzer* prennent le dessus et réussissent à opérer une percée en direction de Kingisepp. Malgré la détermination soviétique, l'ennemi continue d'avancer au cœur de l'*Oblast* de Leningrad, droit vers l'ex-capitale des tsars. L'Armée Rouge ne s'avoue toutefois pas vaincue et se bat avec l'énergie du désespoir. Chaque tranchée, chaque trou d'homme, chaque bunker parfois camouflé en une innocente isba enlevé par les *Landser* est synonyme de lourdes pertes pour eux. Les soldats russes refusent de se rendre et se font bien souvent hacher sur place. Si cette résistance n'arrête pas la marche des unités de la *Heeresgruppe* « Nord », elle la ralentit, laissant le temps à d'autres troupes de se préparer au combat.

Un gain de temps qui profite, entre autre, à la compagnie de chars lourds de la 1e Division Blindée soviétique qui prend position le 18 août 1941 dans le secteur de Krasnogvardeyski, à seulement une grosse trentaine de kilomètres des banlieues et des faubourgs de Leningrad [certaines sources précisent que la bataille de Krasnogvardeyski aurait débuté dès le 14 août 1941 ce qui, du fait de l'analyse des archives allemandes et des journaux de marche, semble tout bonnement impossible – NdlA]. La compagnie n'est pas à effectifs pleins et, en mettant de côté une poignée de T-26, seuls cinq KV-IE sont disponibles ; E pour *Ekranami*, terme désignant un engin sur-blindé grâce à des plaques d'acier supplémentaires boulonnées autour de la tourelle et sur les flancs de la caisse. Où sont les autres ? En panne, quelque part en arrière… La fiabilité du char soviétique est loin d'être satisfaisante, notamment en ce qui concerne sa boîte de vitesses parfois si capricieuse que l'usage d'un marteau par le pilote est nécessaire pour la ramener « à la raison ». En prime, si les tankistes russes sont confiants dans la résistance de leur engin bien caparaçonné, ils émettent quelques doutes sur leurs réelles capacités à vaincre leurs adversaires. Jusqu'à présent, les engagements contre les *Panzer* ont trop souvent tourné à l'avantage des Allemands. Et, de fait,

◀ Bien que présentant un profil « moderne », le KV-I souffre d'une « architecture » archaïque. La mitrailleuse de 7,62mm placée dans la nuque de la tourelle ne se justifie plus en 1941. Son servant est si mal installé qu'il ne peut pas aider le reste de l'équipage, notamment le chef de char qui est alors obligé de désigner les cibles à son tireur et de charger le tube de 76,2m ! Un détail technique lourd de répercussions une fois au combat ; un détail que les Allemands comprendront rapidement et qu'ils sauront mettre à profit ! ici un KV-IE identique à ceux de Kolobanov, semble-t-il capturé en bon état par les « fascistes hitlériens ». Coll. Anderson

la démoralisation guette malgré les pamphlets propagandistes venus du Kremlin et la présence étouffante des commissaires politiques. Tout ceci, le chef de compagnie, le lieutenant Zinoviev Kolobanov, ne le sait que trop bien. La maîtrise du combat blindé appartient pour le moment aux « fascistes hitlériens », certainement parce que les équipages soviétiques manquent d'entraînement et que l'absence de radios fiables à bord entrave le développement de tactiques efficaces. Les choses changeront un jour mais, pour le moment, il convient de faire avec…

Partant de ce constat, il n'est guère dans les intentions de Kolobanov d'affronter ses adversaires en rase-campagne, dans un combat singulier, où les *Panzer* auraient tôt fait de le tourner, sans parler des *8,8cm* qui troueraient ses machines comme des passoires. D'ailleurs, le terrain ne s'y prête pas et les ordres sont clairs : « engager et arrêter les troupes fascistes par n'importe quel moyen en préservant vos machines et vos équipages ». Penché sur sa carte d'état-major, une cigarette coincée entre les lèvres, le jeune officier russe « s'imprègne » de la géographie du secteur dont il a la charge. Essentiellement constitués de marécages, les environs de la localité de Krasnogvardeyski et de son kolkhoze sont impropres aux déplacements de ses KV-IE. Malgré ses chenilles larges, le char soviétique aurait tôt fait de s'enliser dans la boue s'il venait à sortir des rares chemins carrossables qui sillonnent la région. Toutefois, ce handicap vaut aussi pour les chars allemands dont les mouvements offensifs seront *de facto* canalisés par le terrain. Ceux-ci ont beau afficher une mobilité supérieure au blindé russe, eux aussi sont très mal à l'aise en terrain gras. Il apparaît évident à Zinoviev Kolobanov que son unité n'a pas trente-six solutions pour venir à bout des *Panzer* qui approchent et que monter une embuscade semble être la tactique la plus appropriée. Rapidement, les équipages partent repérer à pieds les routes qui mènent vers la localité. Heureusement pour eux, les axes de progression susceptibles d'être empruntés par des blindés ne sont guère nombreux. La géographie semble favorable à la défense et le lieutenant russe entend bien en profiter. Reste une question à régler : comment faire avec seulement cinq chars, sachant que les T-26 ne lui seront d'aucune utilité et qu'il sera plus sage de les faire se replier vers Krasnogvardeyski pour en garder les entrées ? Même si les pénétrantes ne sont pas nombreuses, leur couverture nécessite des effectifs autrement plus importants. Mais l'heure n'est pas aux tergiversations et Kolobanov va positionner sa petite unité de façon à ce que chaque KV-IE puisse prendre en enfilade l'une des routes avec son canon de 76,2mm. Pour accroître ses chances de surprendre l'ennemi et protéger au mieux ses engins si précieux, le Soviétique fait creuser des fosses où ses machines pourront se camoufler et se mettre à défilement de tourelle. Du fait du volume de la machine, les travaux de terrassement représentent une tache difficile nécessitant d'ailleurs l'aide des habitants du coin. Kolobanov choisit la position de son propre blindé dans un petit bois, près du hameau de Noviy Uchkhoz. Les autres équipages l'imitent. Tandis que le pilote, un nommé Bychkov, manœuvre le KV-IE numéro « 864 » de Kolobanov dans la fosse, ce dernier ordonne de doubler la dotation en munitions des engins.

KV-1 Ekranami
Char du lieutenant Kolobanov
Compagnie de chars lourds
1e Division Blindée soviétique
URSS, secteur de Krasnogvardeyski, août 1941

Ce profil a été réalisé à partir d'un témoignage russe

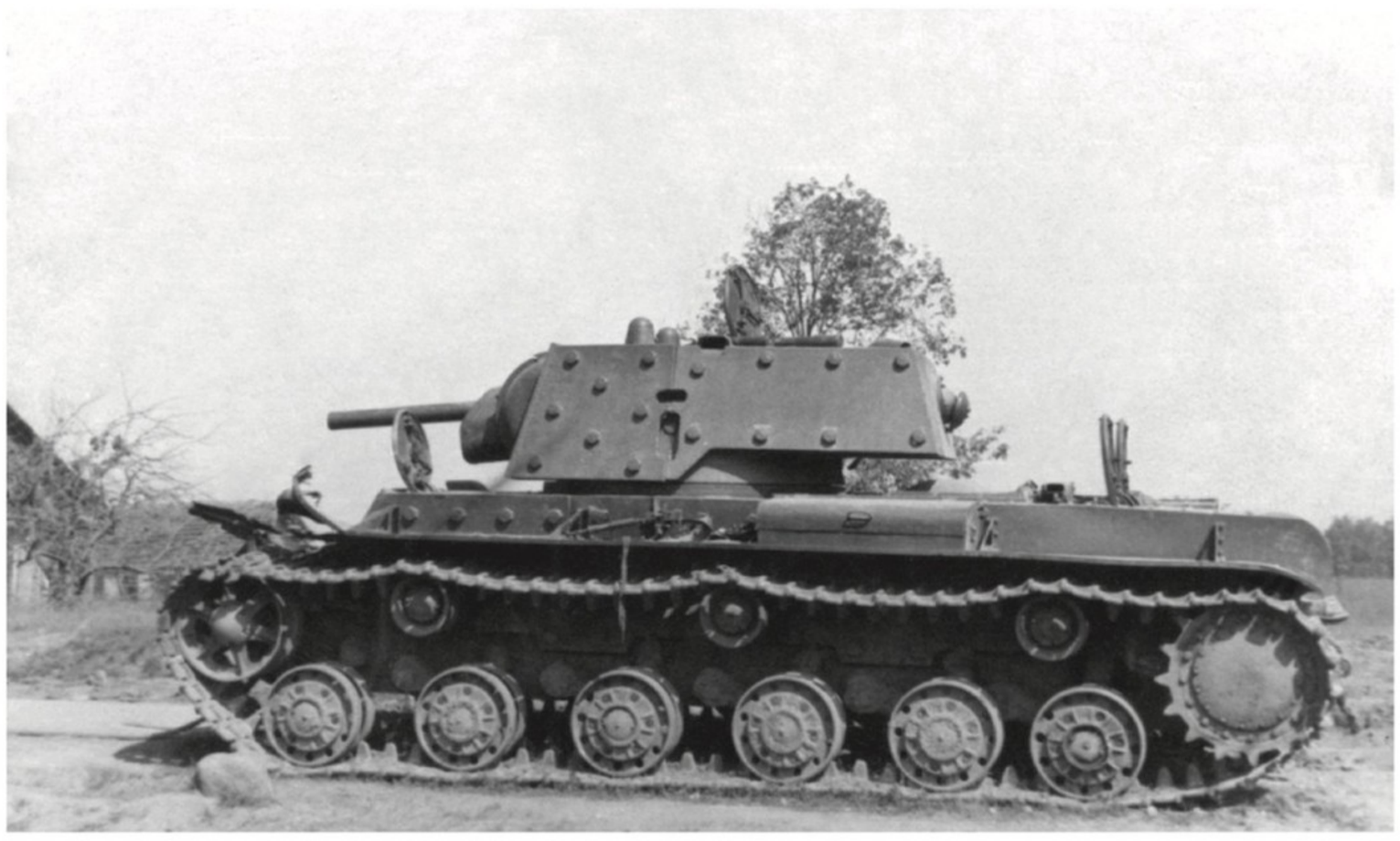
◀ Une colonne de KV-IE se dirige vers le secteur de Leningrad. Si le char lourd soviétique est évidemment moins maniable qu'un *Panzer 38 (t)*, ses suspensions associées à ses larges chenilles lui permettent d'afficher des performances supérieures au char allemand dès que le terrain se fait peu « porteur », comme ici.
Sovfoto

▼ KV-IE capturé par les Allemands. L'augmentation du blindage fait passer le poids du char à 47,5 tonnes. Ce modèle se caractérise par l'adoption d'un canon F-32 de 76,2mm doté de munitions perforantes plus efficaces que l'ancien L-11. De toute façon, la cuirasse de tous les *Panzer* en 1941 est bien incapable d'encaisser le moindre projectile tiré par un KV !
Coll. Anderson

L'accent est mis sur la lutte antichar et les deux tiers des obus embarqués sont des perforants. Les équipages prennent soin de camoufler avec des branchages les tourelles qui affleurent au niveau du sol, le succès d'une embuscade reposant sur l'effet de surprise. Le moindre reflet du soleil sur un blindage peut faire pencher la balance dans le camp adverse. Ces préparatifs viennent à peine de s'achever que la nuit tombe déjà. La journée du lendemain promet d'être mouvementée !

RENCONTRE FATALE

Après avoir durement bataillé contre les fantassins russes et leurs fusils antichars, la *8. Panzer-Division* s'engage sur ce qui semble être la dernière « ligne droite » avant Leningrad. Pour les équipages, il ne reste plus qu'à traverser un infâme marécage en progressant le long de quelques axes puis à capturer la ville de Krasnogvardeyski avant d'exploiter vers Leningrad. À l'aube du mardi 19 août 1941, les *Panzer* de tête s'engagent en file indienne sur un étroit chemin dont les bas-côtés baignent dans une vase malodorante. Les pilotes manœuvrent leurs véhicules avec mille précautions. À travers les arbres, les chefs de char commencent à entr'apercevoir les toits des premières bâtisses de Krasnogvardeyski. Enfin, ces marais ont une fin ! Brusquement, un craquement retentit tandis que le « char-pigeon », autrement dit la machine ouvrant la marche, s'immobilise dans un panache de fumée noirâtre. Les *Panzerschützen* se précipitent à leurs postes de combat. Pas de véhicules ou de canons ennemis à l'horizon. Sans doute une mine. Pas question cependant de contourner le blindé endommagé sous peine d'être soi-même pris dans une gangue de boue. Il ne reste plus qu'à faire demi-tour ou à reculer. Soudain, le char de queue s'embrase comme une torche. L'évidence s'impose au chef de la *Kampfgruppe*, il ne s'agit pas de mines mais bel et bien d'une embuscade ! À bord du « 864 » règne une certaine fébrilité. Zinoviev Kolobanov a repéré la colonne ennemie à la jumelle. Comme prévu, les « hitlériens » sont obligés d'avancer les uns derrière les autres. L'officier soviétique attend le dernier moment et ordonne à son tireur, le sergent-chef Oussov, d'ouvrir le feu sur le véhicule de tête [selon certaines sources, Oussov est parfois donné comme le pilote du KV de Kolobanov en lieu et place du soldat Bychkov – NdlA]. Le perforant file vers sa cible. Touché de plein fouet, le *Panzer* s'immobilise en vomissant des volutes de fumée puis de longues flammes. Sans attendre, la tourelle russe pivote lentement vers le blindé de queue. Les Allemands ne répliquent toujours pas. Bien que surpris par le manque de réaction de l'ennemi, les Soviétiques profitent de l'occasion pour doubler leur tir sur le dernier *Panzer* de la colonne ; lui aussi est définitivement stoppé au milieu du chemin, bloquant par là-même toute la colonne. Cette fois, l'adversaire réagit en ouvrant le feu au hasard. Chaque buisson susceptible de cacher un canon est soigneusement traité mais les *Panzergranaten* se perdent dans la nature. Dans le « 864 », Kolobanov considère que la situation se présente sous un jour favorable. La colonne est immobilisée et ne peut plus manœuvrer du fait des marécages. Consciencieusement, Oussov continue de démolir les chars ennemis les uns après les autres, comme à l'exercice. Des cibles faciles pour le canon de 76,2mm du KV. Mais les flammes des coups de départ finissent par trahir la position du « lourd » soviétique. Malgré le chaos qui règne parmi les équipages allemands, quelques *Bordführer* parviennent à désigner l'ennemi à abattre à leurs tireurs



tandis que d'autres rendent compte par radio et demandent un appui aérien. Les obus de *2cm* des *Panzer II* et de *3,7cm* des *Panzer 38(t)* commencent à encadrer le char de Kolobanov. Trop long, trop court, les canonniers affinent leur visée. Bien camouflé, à défilement de tourelle, le blindé soviétique est une cible certes difficile à atteindre mais, au moins, c'est une cible immobile ! Après quelques coups au jugé, les perforants commencent à s'écraser sur le blindage du KV-IE avec la régularité d'un métronome. Le bruit devient épouvantable mais, passés les premiers instants d'inquiétude, les tankistes russes s'aperçoivent que les 120mm d'acier de leur tourelle les protègent parfaitement des obus adverses. En outre, pour le plus grand malheur des *Panzerschützen*, la colonne ne compte aucune pièce de *8,8cm*. Pendant que Kolobanov alimente la pièce de 76,2mm en perforants, Oussov continue d'aligner les *Panzer*. Bientôt une quinzaine de machines adverses sont en flammes. La fumée gène la visée, mais les véhicules allemands sont si proches les uns des autres que si un projectile rate sa cible, il a de fortes chances d'en trouver une autre ! Malgré sa relative impunité, l'équipage soviétique est sévèrement malmené par les coups au but. Aux bruits des projectiles qui s'écrasent sur l'acier s'ajoute les ondes de choc qui finissent par les désorienter. Dans les rangs allemands, la panique gagne. Depuis maintenant une bonne vingtaine de minutes, les tireurs s'escriment à cadrer le char soviétique dans leurs mires… pour un résultat nul ! Quelques pilotes tentent de manœuvrer pour s'échapper mais à peine leurs chenilles sont-elles en contact avec la boue gluante des marécages que déjà les engins s'immobilisent dans de vains rugissements de moteur.

Soudain, un obus de *3,7cm* chanceux heurte de plein fouet l'anneau de tourelle du KV. Oussov s'aperçoit que celle-ci est bloquée ! Impossible de la faire pivoter pour engager de nouvelles cibles. Malgré le vacarme qui lui brouille les idées, Kolobanov ordonne à son pilote de faire marche-arrière pour dégager le char de son abri afin de le positionner dans l'axe des blindés allemands. Poussé à son maximum, non sans mal, le gros V12 diesel extirpe de la fosse les presque 48 tonnes de l'engin soviétique. Ce faisant, il offre une cible plus importante aux tireurs ennemis qui redoublent d'effort pour enfin parvenir à faire taire le monstre. Faisant riper ses chenilles, le pilote positionne le canon dans l'axe des *Panzer* survivants. Kolobanov aperçoit brusquement deux blindés qui tentent de le prendre à revers. Le KV-IE tourne sur lui-même et Oussov parvient à mettre un coup au but sur le premier engin. Le deuxième ouvre le feu. Son projectile pulvérise le périscope de Kolobanov avant qu'un obus de 76,2mm ne lui règle son compte. Plus de peur que de mal mais la situation commence à devenir périlleuse pour les tankistes soviétiques. Leur blindé est endommagé et le stock de munitions descend dangereusement. Vingt-deux *Panzer* et deux pièces d'artillerie brûlent devant le KV-IE. Heureusement, les autres chars de la compagnie de Kolobanov arrivent à la rescousse pour participer à la curée. Par radio, l'officier soviétique reçoit les félicitations de ses chefs et surtout l'ordre de se replier. Bientôt, faute de combattants, les combats finissent par cesser. La colonne allemande vient de succomber dans son intégralité et les Allemands fuient à pieds.

Bien que sonnés et surtout nerveusement épuisés, les Soviétiques sortent de leurs engins pour se rendre compte des dégâts infligés par les projectiles ennemis. Le « 864 » compte pas moins de 135 coups au but ! La tourelle est constellée d'impacts, mais aucun obus n'a traversé les 120mm de blindage. Ou comment stopper la marche victorieuse de la *8. Panzer-Division* et ainsi donner un répit supplémentaire à la garnison de Leningrad ! Au total, ce jour-là, les équipages de la compagnie de Kolobanov revendiqueront la destruction de 43 *Panzer*. Pour ce fait d'armes, le lieutenant Zinoviev Kolobanov sera décoré de l'Ordre de Lénine, tandis que le sergent-chef Oussov recevra l'Ordre du Drapeau Rouge.

ENTRE HISTOIRE ET PROPAGANDE

Mis en exergue dans un ouvrage publié après-guerre par les historiens militaires soviétiques Joubakov et Kislitsine, le récit des combats de Zinoviev Kolobanov doit être pris avec les précautions qui s'imposent. Il ne fait aucun doute que le déroulement de l'action a été enjolivé pour lui conférer une intensité dramatique et ainsi souligner la détermination des soldats russes à défendre leur nation, quitte à y laisser leur vie. Même si la *8. Panzer-Division* a effectivement beaucoup souffert lors de sa progression vers Leningrad et que les tankistes allemands n'appliquent pas aux chars KV les qualificatifs de « monstrueux » ou « d'incroyables » sans avoir de bonnes raisons, il semble évident que les pertes allemandes sont surévaluées ; une analyse des archives et des journaux de marche de la *8. Panzer-Division* le démontre aisément.

Si le courage et la bravoure du lieutenant Zinoviev Kolobanov, qui poursuivra la guerre et deviendra l'un des meilleurs tankistes de l'Armée Rouge, ne peuvent être remis en cause, de fait, pour illustrer la « Grande guerre Patriotique » et le sens du sacrifice des citoyens soviétiques, il convient de garder présent à l'esprit que l'URSS de Staline avait besoin de héros capables de faire échec aux « hordes fascistes ». Le combat mené par Kolobanov est l'exemple type d'un événement militaire monté en épingle par la propagande du Kremlin, ce durant la guerre et même après. À noter qu'à la demande des villageois, un monument commémoratif dédié à cette bataille a été érigé en 1980 dans le petit village de Noviy Uchkhoz, à l'endroit même où le char de Kolobanov s'était enterré. Les autorités militaires soviétiques n'ayant pas réussi à retrouver un KV-I, c'est un JS-2m qui a pris sa place. ■

◀ Autre belle vue d'un KV-IE. La désignation de ce blindé vient des initiales du ministre soviétique de la guerre de l'époque, Kliment Vorochilov. Quasiment invulnérable aux canons équipant les *Panzer*, le KV ne peut être détruit que par les projectiles de *8,8cm* des batteries lourdes de la *Flak* ou par des obusiers de *10,5cm* ouvrant le feu en tir tendu. Heureusement pour les Allemands, le KV souffre de gros problèmes de fiabilité, notamment du point de vue de sa boîte de vitesses ; sans parler de la logistique soviétique qui se montre hasardeuse... Bien des chars lourds russes seront ainsi abandonnés sur casses mécaniques ou tout simplement pour cause de panne d'essence.
Sovfoto

8

L'AUTRE TIGRE DE VITEBSK

Ludwig **Neigl** (Panzerjäger-Abteilung 519)

L'équipage de ce chasseur de chars *8,8cm Pak 43/1 (L/71) auf Fahrgestell Panzerkampfwagen III/IV (Sf)* Nashorn a tenté de transformer sa monture en une botte de paille. Une tâche ardue compte tenu de la hauteur conséquente de l'engin : 2,65 mètres.

UN CHASSEUR À L'AFFÛT

Michael Wittmann, Otto Carius, Kurt Knispel, autant d'*As de la Panzerwaffe* aux faits d'armes retentissants qui masquent souvent les exploits militaires d'autres soldats ne servant pas dans les prestigieuses unités de chars lourds Tiger. D'autres hommes ont fait valoir leur « talent » sans pour autant être aux commandes de machines surprotégées capables de remporter la plupart des duels avec les tanks alliés. Le *Feldwebel* Ludwig Neigl est l'un d'eux. Commandant un chasseur de chars *8,8cm Pak 43/1 (L/71) auf Geschützwagen III und IV (Sf.)* Nashorn (rhinocéros), il affronte durement l'Armée rouge durant l'été 1944 et il se distingue notamment lors de la bataille de Vitebsk, au point de pouvoir être considéré comme l'autre « tigre de Vitebsk », aux côtés du Lieutenant Albert Ernst, lui aussi sur Nashorn.

Par Laurent Tirone

Sauf mention contraire, toutes photos archives Caraktère

JEUNESSE

Dernier d'une fratrie de quinze enfants, Ludwig Neigl est né le 5 août 1921 dans la ville d'Augsbourg, en Bavière. Très tôt, le jeune garçon met en avant son physique exceptionnel lors de compétitions sportives. Ainsi, il excelle dans les disciplines du sprint, de la gymnastique et du handball. Ludwig n'est pas qu'un athlète accompli, et sa vivacité d'esprit lui vaut d'intégrer, après l'école primaire, un établissement spécialisé dans le commerce. Son diplôme en poche, il exerce le métier de vendeur de voitures dans sa ville natale. Il n'abandonne toutefois pas sa carrière dans le milieu du handball puisqu'il devient joueur semi-professionnel dans le club d'Augsbourg. Pour son palmarès, il reçoit d'ailleurs la *Deutsches Reichsabzeichen für Leibesübungen in Bronze*.

Le 1er août 1940, à l'âge de 19 ans, il intègre le *Reichsarbeitsdienst* (RAD ou le Service du travail du *Reich*), où, comme les jeunes garçons et femmes allemands, il doit effectuer six mois de travail avant de faire son service militaire. Il rejoint alors Penzberg, en Bavière, pour y subir une formation militaire rapide, puis il est transféré sur l'aérodrome de Kerkeville, près de Cherbourg. Là, avec les rampants de la *Luftwaffe*, il s'occupe du ravitaillement en carburant et en munitions des avions de chasse Messerschmitt Bf 109.

Le 28 janvier 1941, son service au sein du RAD prend fin, mais à peine est-il rentré chez lui, qu'il est appelé sous les drapeaux avec ordre de rejoindre le centre de formation de l'*Infanterie-Regiment 40*, où il reçoit un entraînement de « casseur de chars ». En outre, il apprend à servir un canon antichar *Panzerabwehrkanone 36* de *3,7cm*. En septembre 1941, il est transféré à la *256. Infanterie-Division*, qui est déjà déployée sur le front soviétique, afin de remplacer les dures pertes encaissées. Rapidement, Neigl se distingue par sa témérité, notamment lors de son baptême du feu dans le secteur de Stariza. Il combat ensuite à Mologino et à Rshew. À l'issue de ces affrontements, il reçoit l'*Eisernes Kreuz II. Klasse* (Croix de fer de deuxième classe) après avoir détruit son cinquième char soviétique. Le terrible hiver russe lui occasionnant quelques blessures dues au froid, il est également décoré du *Verwundetenabzeichen in Schwarz* (l'insigne des blessés en noir).

▲ Les deux photos : Des membres du *Reichsarbeitsdienst* (RAD ou le Service du travail du *Reich*). Instauré en 1933 par Hitler, ce service de six mois concerne à la fois les garçons et les filles. Avant la guerre, les travaux demandés ont un caractère plutôt civil (avec de la déforestation, de la construction de route…), puis, sous la pression des événements, le RAD bascule progressivement vers des tâches plus militaires (ponts, voies de ravitaillement…), et enfin des activités au sein des batteries de canons antiaériens défendant le ciel du *III. Reich*. Ludwig Neigl effectue une partie de son service en France, sur un aérodrome près de Cherbourg.

◀ Une batterie antichar dotée d'un canon *3,7cm Pak 35/36* lors d'un entraînement. Un *Panzer II* sert de « cible » factice. Encore efficace face aux chars légers soviétiques comme le T-26, cette pièce est totalement obsolète contre les blindages du tank moyen T-34. Neigl réussit quelques faits d'armes au moment d'affronter les premiers jusqu'à l'hiver 1941-42, mais le deuxième nécessite des pièces bien plus puissantes pour être mis hors de combat.

▲ Une voiture Steyr 1500 A stationne près d'une habitation russe. L'hiver 1941-42 est particulièrement rude. Dans un de ses témoignages, Neigl rapporte des températures de -39° ! Combattre dans de telles conditions est un exploit en soi.

Par ailleurs, preuve de son intrépidité au moment de monter à l'assaut de l'ennemi, il est récipiendaire de l'(*Allgemeines*) *Sturmabzeichen* (*Ohne Zahlen*), *I.Stufe*. L'homme marque ses camarades par son courage et son sang-froid, comme lors de cette violente attaque russe au début de l'année 1942.

PREMIERS EXPLOITS

Harassé, le jeune Ludwig Neigl rejoint enfin son cantonnement, bien qu'il soit difficile d'appeler ainsi la vulgaire grange délabrée située dans le secteur de Nasserowo, où les soldats de la *14. Kompanie* de l'*Infanterie-Regiment 481* de la *256. Infanterie-Division* doivent endurer cette nuit glaciale du 19 au 20 janvier 1942. Avec ses camarades, Ludwig a passé de longues heures à préparer des positions soigneusement camouflées pour les quelques canons de *3,7cm* dont dispose toujours l'unité. Et encore, il a de la chance, car il n'a pas été désigné pour jouer le rôle de sentinelles par une température qui descend allègrement à -39° ! Les conditions climatiques sont si extrêmes que les gardes sont remplacés toutes les heures. À peine dans la grange, tous se frottent les extrémités pour activer la circulation du sang, seule solution pour éviter autant que faire se peut les redoutables engelures qui peuvent vous amener à être amputé d'une oreille ou d'un doigt.

Pendant que les Allemands s'emmitouflent comme ils le peuvent dans d'épaisses couvertures pour se réchauffer avant de s'endormir, l'*Oberleutnant* Rumpel, leur commandant par intérim, scrute par une fenêtre le terrain aux alentours. Les mains crispées sur une paire de jumelles, il tente de percer l'obscurité. *Ivan* est devenu un spécialiste des attaques nocturnes, et il n'est pas question de relâcher son attention. Brusquement, l'officier se fige, règle fiévreusement ses jumelles, et, quelques secondes plus tard, un ordre hurlé secoue la torpeur de la grange.

- Alerte !

Encore ivre de sommeil, Neigl se précipite à l'extérieur, sa main filant sur une corde reliée à sa position de combat, une astuce pour ne pas se perdre bêtement dans l'obscurité. Il charge fébrilement un obus explosif dans la culasse de son canon et jette enfin un œil afin de se rendre compte de la situation. À moins de 100 mètres de lui, des soldats soviétiques avancent, leur tenue blanche de camouflage leur a permis de s'approcher sans être remarqués par les sentinelles !

Le chef de pièce ordonne immédiatement l'ouverture du feu, et les projectiles s'abattent sans discontinuer sur les assaillants. Les Allemands maintiennent une

◥ Un T-26 soviétique, accompagné de skieurs et d'infanterie portée à même la caisse, monte à l'assaut des positions allemandes. Plus habituée à combattre en conditions hivernales, l'Armée rouge n'hésite pas à attaquer lorsque les soldats allemands sont abrités, transis de froid, dans les quelques habitations ayant été épargnées par la politique de la terre brûlée menée par Moscou.

▼ Le *Feldwebel* Ludwig Neigl arbore ses décorations, dont la prestigieuse *Ritterkreuz Des Eisernen Kreuzes* (Croix de chevalier de la Croix de fer) pour ses faits d'armes décisifs qu'il réalise en juin 1944 sur l'*Ostfront* aux commandes d'un *Panzerjäger* Nashorn. L'homme n'hésite pas à combattre à des distances inférieures à 100 mètres les T-34 soviétiques avec un chasseur de chars totalement inadapté à de tels engagements.
Droits réservés

▲ Ce char léger T-26 a été neutralisé dans le secteur Nord du front en 1941-42. Il n'existe pas de clichés propres aux combats menés par Ludwig Neigl, mais le jeune homme est confronté à des engins similaires. Subissant de lourdes pertes au début de la guerre, les T-26 sont progressivement relégués à des fonctions secondaires ou déployés sur des fronts plus calmes.
Sa-kuva

cadence de tir infernale pour empêcher les fusiliers soviétiques de prendre d'assaut leurs positions. Pendant dix minutes, *Ivan* encaisse un véritable déluge de feu. Voyant que l'effet de surprise n'est plus de mise, et constatant que leur infanterie piétine, les officiers russes font intervenir leurs blindés. Alors que l'aube blafarde se lève avec peine, un char léger T-26 s'approche lentement de la pièce servie par Neigl.

- Panzergranate!

L'ordre tire les hommes de leur abattement. Même s'ils se doutaient de leur présence, l'apparition des engins ennemis reste un choc. Dans un grincement de chenilles, le T-26 progresse, écrasant la neige devant lui, projetant des paquets de boue. Brusquement, sa mitrailleuse coaxiale de 7,62 mm entre en action, balayant les retranchements allemands. Profitant de la stupeur causée par ses blindés, l'infanterie russe se remet à avancer, se protégeant comme elle le peut derrière les masses d'acier.

Houspillés par les sous-officiers, les défenseurs répliquent, une MG-34 aboie furieusement et couche au sol les assaillants. Les balles frappent le char, sans autre effet que de révéler à son équipage la présence d'un nid de mitrailleuses. Alors que la tourelle pivote vers sa cible, d'autres T-26 font leur apparition. Soudain, un *Pak* ouvre le feu. Touché de plein fouet, le premier blindé s'immobilise dans un craquement de métal. Les artilleurs allemands choisissent soigneusement leurs objectifs et font mouche presque à chaque fois sur les T-26 qui ne sont plus qu'à une centaine de mètres. Finalement, voyant les chars de leurs camarades se transformer en torches, les survivants préfèrent rebrousser chemin. L'offensive soviétique sur Nasserowo est un échec sanglant.

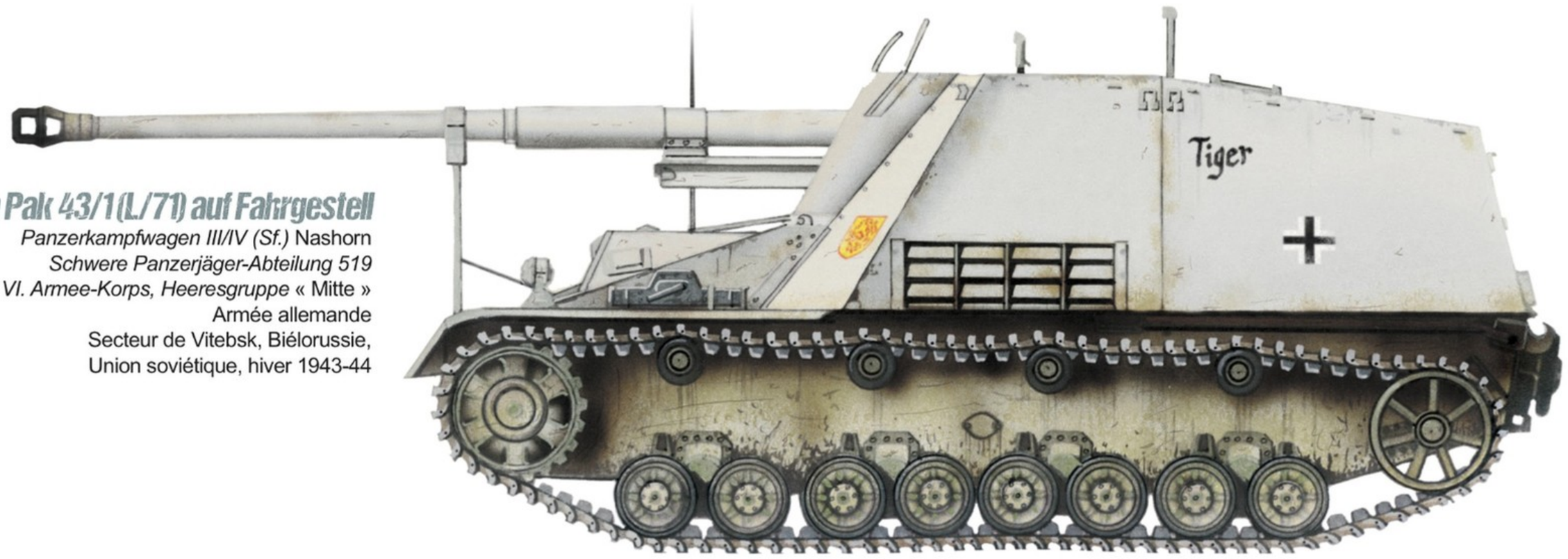
Profitant de la débandade ennemie, l'*Oberleutnant* Rumpel décide de lancer une contre-attaque limitée afin de faire quelques prisonniers. Accompagné d'un peloton, il s'élance sur le terrain découvert pendant que Neigl réclame à cor et à cri des munitions pour son canon.

Soudain, un hurlement terrible déchire les premières lueurs de l'aube. Les Allemands ont à peine le temps de se jeter à terre que des roquettes viennent frapper leurs positions. *Ivan* vient de faire entrer en action ses maudits Orgues de Staline ! Neigl tente alors de s'enterrer dans le sol gelé. La peur au ventre, il laisse passer l'orage de feu et d'acier. Les projectiles s'écrasent un peu partout, mais le terrain, dur comme de la pierre, empêche de pénétrer la terre, et d'immenses gerbes de neige tombent sur les Allemands pétrifiés. Pour faire bonne figure, l'artillerie soviétique entre elle aussi dans la danse, et, rapidement, les bois aux alentours se transforment en mer de flammes. Finalement, le barrage des pièces soviétiques se calme un peu, et le peloton parvient à rejoindre ses lignes. Si des prisonniers hébétés les accompagnent, l'*Oberleutnant* Rumpel manque à l'appel. Un des soldats se souvient l'avoir aperçu 250 mètres en avant, près d'un bosquet de bouleaux. Mais personne ne tient à retourner le chercher tellement le danger est présent. Brusquement, Ludwig Neigl s'élance en criant :

- J'y vais !

Sprintant entre les trous d'obus, évitant par quelque miracle d'être touché par des éclats, l'athlétique jeune homme s'enfonce dans la fumée des explosions, disparaissant aux yeux de ses camarades. Sans s'arrêter, il parcourt les 250 mètres qui le séparent de la dernière position connue de Rumpel. Soudain, il s'aperçoit qu'il est pris pour cible par des snipers ennemis ! Il doit alors zigzaguer pour ne pas se transformer en pigeon d'argile. Se figeant d'un coup, Neigl entend un appel à l'aide et saute vivement dans un fossé. Là, il découvre son supérieur, le pantalon rouge de sang. Il s'est lui-même posé un garrot, mais ne peut plus marcher. Sans perdre de temps, Neigl sort ses propres pansements et stoppe comme il peut la grave blessure qui continue à saigner. Puis, après avoir rapidement observé les alentours, il aide Rumpel à s'extraire du trou dans lequel il s'est réfugié, et les deux Allemands prennent la direction de leurs lignes. Pour cet exploit, Ludwig Neigl recevra l'*Eisernes Kreuz I. Klasse*.

Les Soviétiques ne comptent toutefois pas en rester là, et après avoir réorganisé leur dispositif, ils repartent à l'attaque. Cette fois, plus question d'effet de surprise, leur artillerie se déchaîne et prend pour cible la grange où s'abrite Neigl.



8,8cm Pak 43/1 (L/71) auf Fahrgestell
Panzerkampfwagen III/IV (Sf.) Nashorn
Schwere Panzerjäger-Abteilung 519
VI. Armee-Korps, Heeresgruppe « Mitte »
Armée allemande
Secteur de Vitebsk, Biélorussie,
Union soviétique, hiver 1943-44

Le 24 janvier, des pièces de gros calibre pilonnent la construction en bois qui, frappée de plein fouet, s'écroule sur le jeune homme. Celui-ci est blessé à la tête, et ses camarades n'ont pas le temps de l'évacuer que les fusiliers montent à l'assaut des positions ennemies. Neigl rejoint alors comme il le peut son poste et fait le coup de feu, recevant deux nouvelles blessures, aux jambes cette fois. Faute de résultats, l'Armée rouge finit par stopper ses attaques, et les Allemands peuvent panser leurs plaies.
Neigl est alors envoyé se faire soigner au poste de secours principal de Rshew, où les médecins diagnostiquent une sévère commotion cérébrale. Il part ensuite pour un hôpital militaire de Cracovie, car son état est jugé inquiétant. Après quelques semaines de repos, il peut être transporté par train dans un hôpital à Reutlingen, sa commotion mettant du temps à se résorber.

À sa sortie, Neigl est bien amoindri, il ne pèse plus que 36 kg et il est dirigé vers l'hôpital de réserve d'Urach, à Wurtemberg, pour se refaire une santé. Après huit mois d'une longue et incomplète convalescence, il reçoit la médaille *Winterschlacht Im Osten* 1941-42 (*Ostmedaille*) et rejoint une caserne à Borna, près de Leipzig. Une fois une rapide formation effectuée, il part, à la fin du mois, une nouvelle fois pour le front de l'Est en vue d'y intégrer la *schwere Panzerjäger-Abteilung 519*. Il est alors muté à la *Stabskompanie* avec le grade d'*Obergefreiter.* Là, il démontre des qualités de meneur d'hommes, si bien qu'en février 1943, il est promu *Unteroffizier*. Peu de temps après, il est convoqué par le *Hauptmann* Strehler qui lui propose de prendre le commandement du tout nouveau chasseur de chars devant équiper l'unité : le *8,8cm Pak 43/1 (L/71) auf Geschützwagen III und IV (Sf.)* Hornisse (frelon).

A BORD D'UN HORNISSE

Son chef de *Zug* (peloton), le *Leutnant* Kombiki, observe avec prudence ce nouveau venu qui n'a jamais servi un engin de combat, mais, rapidement, Neigl prouve qu'il n'a besoin d'aucun superviseur. Il fait d'ailleurs ses preuves lors de combats dans le nord-est de l'Ukraine, près des villes d'Ossiniki et Sumy, durant lesquels il revendique son premier T-34. Le *Panzerjäger* Hornisse est bien incapable d'engager un duel avec un blindé ennemi, mais l'allonge de son puissant canon de *8,8cm* permet à son équipage d'ouvrir le feu sur des cibles à des distances de 2 000 mètres, soit bien avant que les tanks russes ne soient en mesure de répliquer. Une puissance de feu qui change agréablement Neigl de sa pièce de *3,7cm*, surnommée « sonnette pour T-34 », car juste bonne à prévenir les équipages adverses de la présence d'une batterie à

◀ Le tube de *8,8cm* d'une longueur de 71 calibres de ce Nashorn, un modèle de fin de production, semble être positionné à l'élévation maximale (+20°). Destiné à engager des cibles à longue portée, ce chasseur de chars peut occasionnellement jouer le rôle d'automoteur d'artillerie et expédier un obus explosif de 9,4 kg à une distance de 15 150 mètres. Contrairement aux tactiques envisagées, Ludwig Neigl va presque l'utiliser comme un canon d'assaut ! Nécessité faisant loi…

réduire au silence… Près du lac Slobotka, il détruit d'ailleurs quatre autres tanks, mais un de ses propres obus explose dans l'habitacle, le blessant à la tête. Il est alors évacué vers le poste de secours, où il reçoit des soins. Une fois remis sur pied, il rejoint son peloton pour apprendre que le *Leutnant* Kombiki vient de succomber. Le *Hauptmann* Strehler le nomme immédiatement à sa place, et Neigl se retrouve à la tête d'un *Zug* de trois automoteurs qui doivent prendre en urgence la direction de Vitebsk pour tenter de bloquer la progression soviétique. Là, les engins allemands détruisent char sur char, si bien que le jeune homme reçoit le *Panzerkampfabzeichen* pour ses faits d'armes. Son tableau de chasse est alors crédité de dix blindés.

TRISTES NOUVELLES

Le 10 juin 1944, Ludwig Neigl est convoqué par son *Kommandeur*, le *Major* Hoppe, qui lui apprend que ses frères jumeaux ont trouvé la mort sur le Dniepr. Alors que la nouvelle est dure à encaisser, l'officier lui annonce dans la foulée qu'un autre est porté disparu à Stalingrad. Puis il est mis au courant du décès d'un autre de ses frères, avec ses deux enfants, lors d'un attentat à Röthenbach. Sa mère a alors fait une demande pour que son jeune fils soit retiré du service actif conformément à une directive d'Hitler. Cet appel ayant été entendu, Neigl est autorisé à rejoindre son domicile après avoir été rayé des effectifs de la *Wehrmacht*.

L'ordre doit être exécuté immédiatement, mais la pression de l'Armée rouge dans le secteur est telle que ce n'est que le 23 juin qu'il peut quitter la ligne de front. Il doit toutefois attendre dans le village de Kokuwiatschino, situé près de Vitebsk, une estafette qui le mènera à la gare d'Oserki, où se trouve le train qui le ramènera chez lui. Ses camarades, faisant partie du seul peloton à ne pas combattre à cette heure, lui souhaitent bon voyage quand, soudain, l'enfer se déchaîne ! L'artillerie soviétique pilonne violemment le bourg. Quelques minutes plus tard, ayant reçu des consignes précises, le peloton de Nashorn doit faire mouvement vers Vitebsk, où l'ennemi a percé en deux endroits, et les T-34 mènent de furieux combats au sein même de la ville. Ses camarades l'implorent de venir les aider, mais l'adjudant de la compagnie reste inflexible : les ordres sont les ordres, et Neigl est dirigé vers Oserki. La mort dans l'âme, le jeune homme obéit. Vers minuit, il atteint sa destination et tente de trouver le sommeil quand une moto surgit en pétaradant, son pilote est justement à sa recherche ! Le *Hauptmann* Strehler le demande immédiatement. Les nouvelles sont mauvaises d'où qu'elles viennent. L'officier lui apprend ainsi que les Soviétiques ont réussi à encercler nombre d'unités amies dans Vitebsk, dont son ancien peloton, et s'apprêtent à pousser vers Bechenkovitchi. Une percée qui leur permettrait de former une poche et leur ouvrirait les portes de la totalité de la région. Seule une retraite rapide peut sauver les troupes allemandes encore mobiles. Il ne faut que quelques secondes à Neigl pour voir le danger : l'unique pont encore en état, situé à Bechenkovitchi, est menacé par les pointes ennemies. Sa capture condamnerait des milliers de soldats allemands…

Catastrophé, Neigl demande ce qu'il peut faire. Strehler lui répond que trois Nashorn tout neufs sont sur le point d'arriver sur zone, mais que leurs équipages sont encore des novices. Le jeune homme comprend vite où son supérieur veut en venir ! Ce dernier l'informe de la situation, mais il n'a pas le droit de lui demander de reprendre du service car il est sur le point d'être démobilisé sur directives du *Führer*. Sans hésiter, Neigl prend la tête du *Zug* qui doit rejoindre une zone en forme de fer à cheval, située sur un des méandres de la Dvina, de manière à prendre sous son feu l'ouvrage d'art.

Quelques heures plus tard, les trois engins arrivent, et Neigl se rend compte que les équipages qu'il a sous ses ordres sont de vrais « bleus » sortant à peine des classes, et seuls les conducteurs sont compétents…

L'AUTRE TIGRE

Lors du trajet les menant vers la position à défendre, Neigl demande à ses hommes de se familiariser, autant que possible, avec leur monture. Un entraînement express qui n'est pas sans inquiéter le chef du peloton.

◤ L'équipage de ce Nashorn prépare un repas qui s'annonce copieux au vu des volatiles en train d'être plumés. Lors d'une contre-attaque, Ludwig Neigl prend le commandement d'un peloton de trois chasseurs de chars servis par des « bleus » à peine sortis des classes. Au plus fort des combats, ces hommes manquant d'expérience vont multiplier les ratages, les blessures lors de manœuvres mal réalisées voire fuir sous le coup de la panique !

◀ Lors d'une photo souvenir, ces équipages de Nashorn testent la solidité des attaches du canon de *8,8cm* ! Ce dernier affiche une balistique exceptionnelle en perçant 184 mm de blindage à 2 000 mètres sous une incidence nulle. Peu de blindés soviétiques sont en mesure de lui résister, même le lourd IS-2 est mis en danger. Dans ses témoignages, Ludwig Neigl ne mentionne pas de rencontre avec ce dernier.

◀ L'équipage de ce *8,8cm Pak 43/1 (L/71) auf Fahrgestell Panzerkampfwagen III/IV (Sf.)* Nashorn fait une démonstration des moyens d'observation disponibles : jumelles, une lunette de tir *ZF 37*(*Zieleinrichtung*) et un périscope *Sfl. ZF 1a* (*Selbstfahrlafetten-Zielfernrohr*). L'absence de toit pour la casemate est un handicap réel, surtout lors des combats contre l'infanterie ou encore des intempéries. L'habitacle ouvert n'a toutefois pas que des inconvénients. D'une part, le volume ainsi dégagé permet à l'équipage de se mouvoir plus facilement. D'autre part, rien ne vient gêner le champ d'observation du chef d'engin.

Le *Feldwebel* Müller commande le n° 033, l'*Unteroffizier* Stemm le n° 034 et Neigl le n° 035. Une fois arrivé, un officier lui apprend qu'il n'est pas question de détruire le pont car cela bloquerait toutes les unités amies présentes sur cette rive et que sa capture par les Russes est tout aussi inenvisageable. Neigl fait alors obliquer son peloton vers le petit village de Bondarewo, véritable verrou avant Bechenkovitchi. À 6 heures, les Allemands sont sur zone, et le jeune *Kommandeur* fait placer deux de ses automoteurs en avant du bourg, tandis que le troisième s'installe à la lisière des premières habitations.

Vers midi, trois T-34 sont repérés en approche rapide, mais ils n'échappent pas aux tirs des *8,8cm.* Alors que la fumée des carcasses monte vers le ciel, des avions ennemis passent en rase-mottes, mais les pilotes ne parviennent pas à repérer les *Panzerjäger* soigneusement camouflés.

Vers les 18 heures, une estafette vient les prévenir que l'ennemi a percé les lignes de défense allemandes près d'Osetki. Neigl ordonne alors de faire route vers ce secteur. Là, il découvre plusieurs T-34 fonçant plein Est. Le jeune homme hurle alors de faire feu à volonté. Le Nashorn du *Feldwebel* Müller est le premier à mettre au but. Frappé de plein fouet, le char ennemi s'arrête brusquement en vomissant de grandes flammes orange. S'apercevant de la menace, les commandants russes font pivoter leurs tourelles.

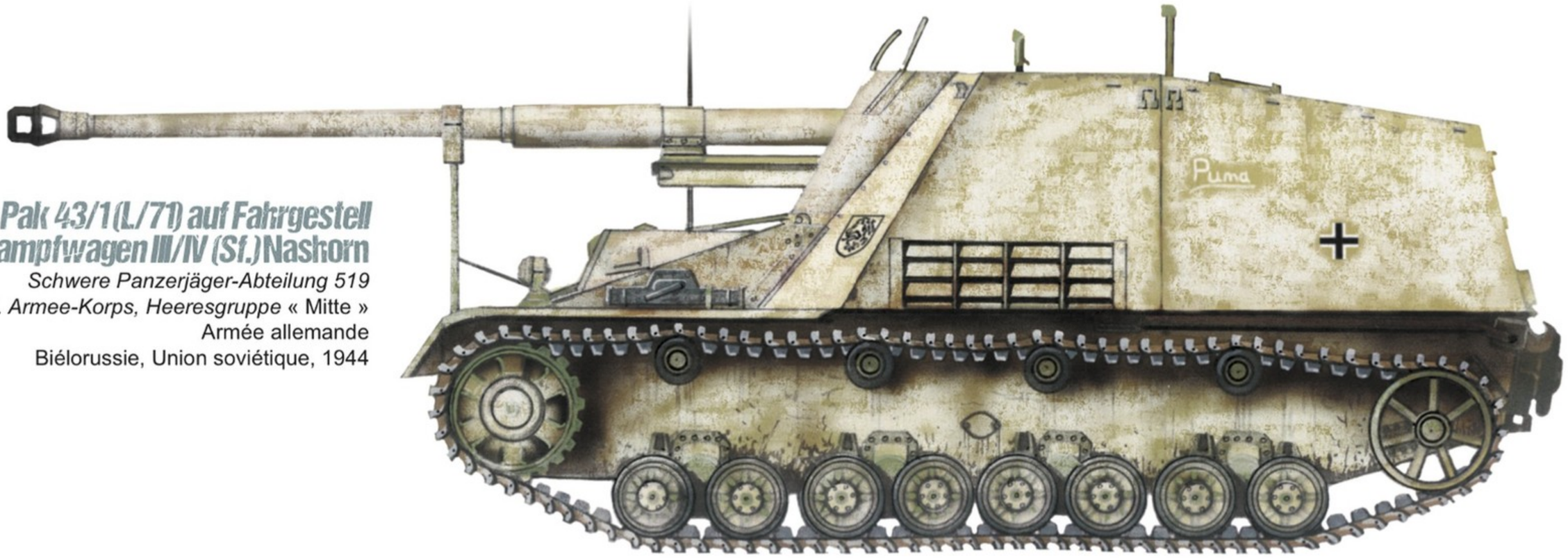
- À 12 heures ! Distance 400 mètres ! Feu !

La culasse du *8,8cm* claque, une douille est éjectée, et un projectile part à 1 000 m/s vers une cible. Presque aucun blindé ne peut encaisser une telle puissance, et un des T-34 explose dans un geyser de flammes.

- Pivotez à droite !

Le pilote du Nashorn de Neigl réagit en quelques secondes. Un T-34 fonce vers eux, et il n'est pas dans l'axe du canon de *8,8cm*, qui ne peut débattre que sur quelques degrés. Une *Panzergranate* stoppe brusquement l'élan du tank ennemi. Ayant suffisamment réduit la distance les séparant des chasseurs de chars allemands, les autres s'arrêtent afin de pouvoir viser correctement. Leurs canons crachent de longues flammes, mais les automoteurs se sont plus ou moins dissimulés dans une dépression afin de masquer autant que possible leur haute silhouette.

Un nouveau tir allemand fait mouche. Frappée de plein fouet, la tourelle d'un T-34 est soulevée dans les airs, glisse le long du compartiment moteur avant de s'écraser lourdement sur le sol. Quelques secondes plus tard, un autre tank est détruit. Impuissants à réduire au silence les Nashorn, les deux survivants font demi-tour, mais l'un est vite touché. Le dernier commence à prendre de la vitesse quand un obus de *8,8cm* le frappe en plein dans son train de roulement droit. Il s'immobilise en projetant des mottes de terre aux alentours. Son équipage reprend rapidement ses esprits, et la tourelle commence à pivoter vers l'arrière pour répliquer. Un dernier projectile tiré à 250 mètres en vient à bout.



8,8cm Pak 43/1 (L/71) auf Fahrgestell Panzerkampfwagen III/IV (Sf.) Nashorn

Schwere Panzerjäger-Abteilung 519
VI. Armee-Korps, Heeresgruppe « Mitte »
Armée allemande
Biélorussie, Union soviétique, 1944

Les deux photos : Ce T-34/76 en flammes a été touché à longue distance, mais il est difficile de dire si le *8,8cm* d'un Nashorn est à l'origine de sa destruction. Surpuissant en 1941-42, le blindé soviétique commence à marquer le pas dès 1943. Les angles morts sont trop nombreux pour le chef de char, qui peine à déceler les objectifs. Enfin, la tourelle n'a toujours que deux places. Le commandant est alors débordé par la multitude de tâches et ne peut gérer longtemps et efficacement le déroulement de la bataille. Un handicap insurmontable au moment d'affronter en rase campagne des Nashorn qui entrent en action à très longue distance et sont donc difficiles à repérer.

En quelques minutes, le peloton de « débutants » de Neigl vient de détruire sept T-34, six étant à mettre au crédit de ce dernier. Les Soviétiques ne tardent pas à prendre conscience de ce point dur et débutent un violent barrage d'artillerie. Prudemment, les trois automoteurs reculent pour se positionner sur une pente au sud du village de Juzuki.

Une fois sur place, Neigl observe le terrain dans ses binoculaires et aperçoit des soldats russes, au nord de l'agglomération, qui tentent de traverser en bateau la Dvina.

- Sprenggranaten!

Les obus explosifs fusent vers les embarcations qui viennent à peine d'être mises à l'eau. Les arbres aux alentours sont pulvérisés par le souffle, des monceaux de terre s'élèvent dans les airs, des hommes sont jetés au sol... et les deux barges coulent à pic. Stoppés dans leur tentative de prendre à revers le pont, les Soviétiques refluent en désordre.

Les Allemands n'ont pas le temps de profiter du moindre repos qu'une estafette arrive avec de nouveaux ordres. Deux des *Panzerjäger* doivent faire mouvement vers la périphérie Nord de Mamoiki, tandis que le dernier doit se diriger vers Bondarewo pour appuyer de ses feux la *56. Infanterie-Division*. La nuit, qui passe relativement tranquillement, est un soulagement pour les équipages allemands totalement épuisés. Le 25 juin, à 2 heures du matin, les engins stationnés à Mamoiki sont relevés, et le *Feldwebel* Müller s'aperçoit que son canon de *8,8cm* présente un problème. Il est donc obligé de se replier alors que Neigl reçoit une information alarmante : les chars ennemis viennent de percer les lignes près de Juzuki !

HYSTÉRIE

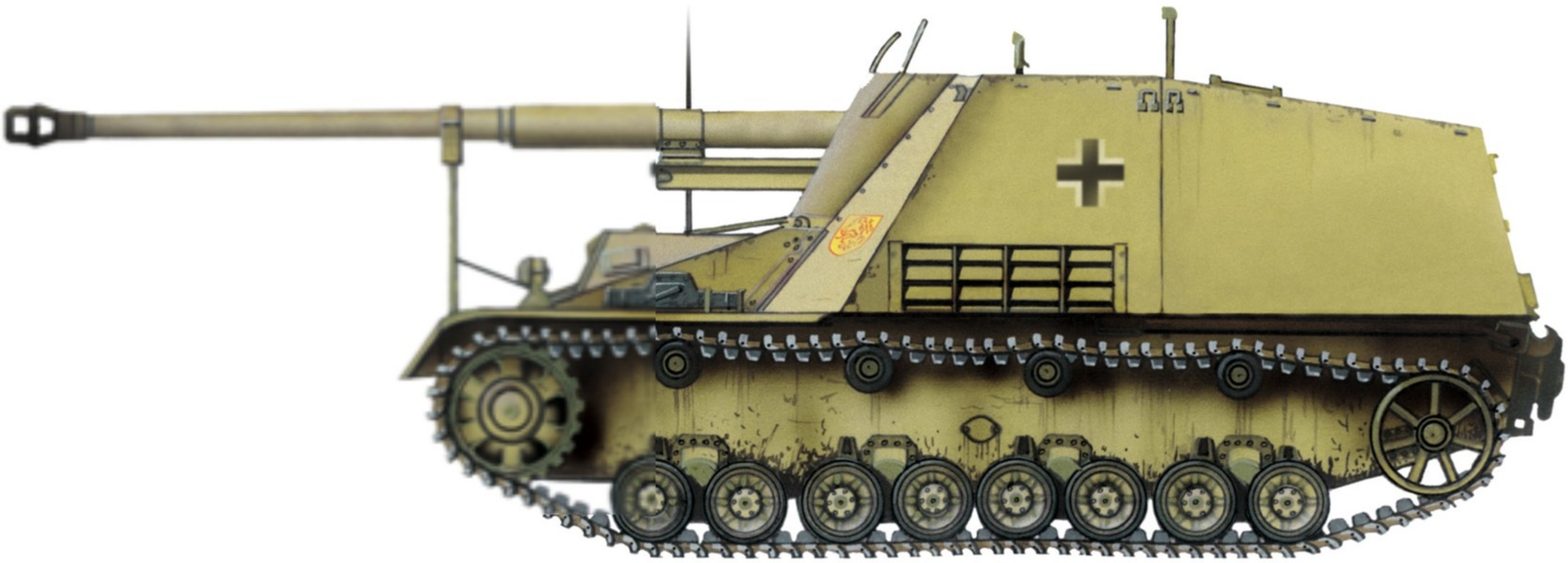
Ludwig Neigl et Stemm dirigent alors leurs machines vers l'Ouest, à la périphérie de Mamoiki. Là, le deuxième aperçoit deux blindés russes qu'il identifie comme un T-34 et un KV-2, alors que la plupart de ces chars lourds d'appui ont disparu dans la tourmente de l'opération « Barbarossa » en 1941 ! Mais à la décharge de Stemm, il n'a que peu d'expérience en tant que commandant. Fébrile, il donne l'ordre d'ouvrir le feu. La culasse claque lorsqu'un projectile est enfourné ; le tireur, tout autant nerveux, fait tonner son *8,8cm* sans attendre. Le bruit assourdissant sonne légèrement l'équipage, le Nashorn danse sur ses suspensions, et le chargeur est violemment percuté par la culasse qui coulisse sur l'arrière !

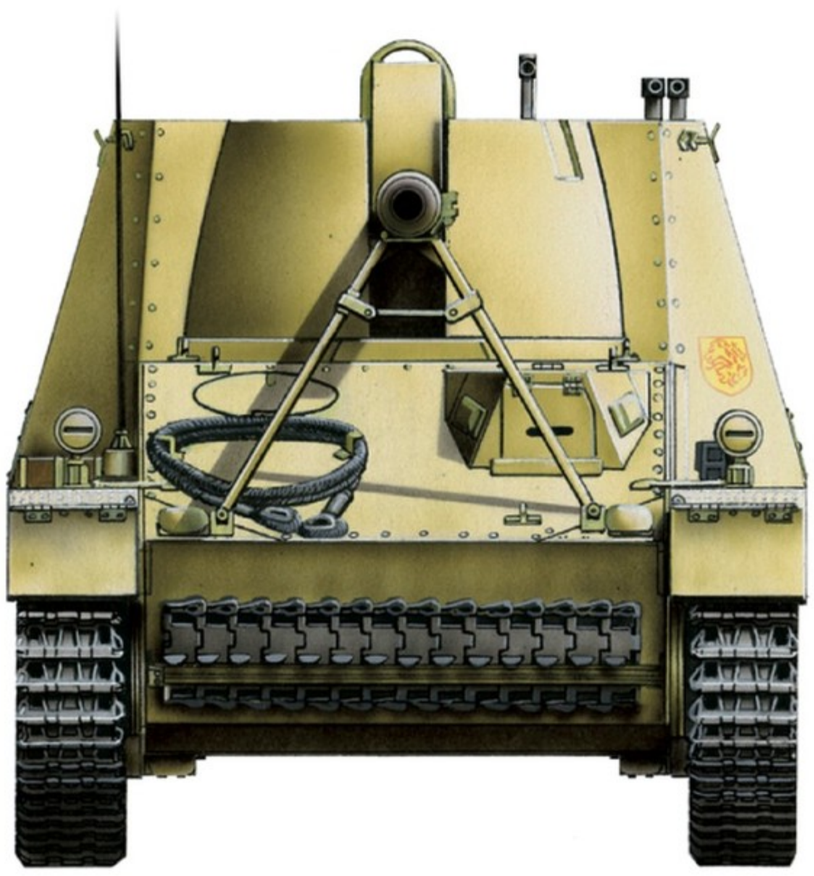
Manquant lui aussi de pratique, il ne s'est pas reculé assez vite et il est projeté sur le plancher. Étourdi, il est incapable de reprendre rapidement ses esprits. Et si le tank lourd ennemi commence à brûler, ce n'est pas le cas du moyen qui pivote vers la menace. Stemm réagit alors à la vitesse de l'éclair, il s'empare d'un obus, l'enfourne prestement et referme rapidement la culasse qui, en claquant, lui happe le pouce ! La détonation couvre son hurlement de douleur.
Touché de plein fouet, le T-34 s'immobilise en crachant de la fumée. La douille de *8,8cm* est alors éjectée… en même temps que le pouce tranché net. Le tireur, apercevant sur le plancher le doigt sanguinolent, pique une crise d'hystérie que le radio ne parvient pas à calmer. Tandis que le chargeur reprend difficilement son souffle, que le commandant tente de bander sa main blessée et que le tireur est recroquevillé, sanglotant comme un enfant, dans un coin du compartiment, le radio envoie un message à Neigl lui signalant qu'en dehors de lui-même, seul le pilote est opérationnel.
Bien plus expérimenté que le reste de ses hommes, Neigl reste calme et ordonne au Nashorn désormais hors de combat de se retirer derrière une petite colline. Lui-même fait reculer sa machine de 800 mètres afin d'occuper une meilleure position. Il pousse un soupir lorsque ses camarades blessés se mettent enfin à l'abri, mais le soulagement est de courte durée, une patrouille lui apprend que de nombreux chars ennemis sont en train de se rassembler dans un bois au nord de Mamoiki. Neigl a bien conscience que son *Panzerjäger* est le seul obstacle à la progression ennemie et il ordonne à son pilote de prendre la direction de la petite forêt. Toutefois, il fait stopper son engin à bonne distance, derrière une petite hauteur, et, après être prestement descendu, il grimpe à un arbre de manière à mieux appréhender la situation. Dans ses jumelles, il observe huit T-34 qui, visiblement, se préparent à passer à l'action. Même d'aussi loin, il entend les gros moteurs Diesel vrombir et voit des panaches de fumée noire et grasse s'échappant des compartiments arrière.
Plus de temps à perdre ! Le jeune Allemand saute de son perchoir improvisé et court vers son Nashorn en hurlant :
- Préparez-vous !

▲ Les deux photos : Gros plan sur la culasse du *Pak 43/1* et sur des munitions de *8,8cm*. L'énorme pièce empiète sur l'espace de combat et nécessite de faire attention lors du recul. Manquant cruellement d'expérience, les équipages dont Ludwig Neigl à la charge en juin 1944 multiplient les bévues et fausses manœuvres, au point d'être mis hors de combat par leurs propres engins ! Le jeune homme doit alors assumer simultanément les rôles de commandant, tireur et chargeur ! Lorsque les combats prendront fin, Neigl, pourtant sportif accompli, s'écroulera de fatigue.

EMBUSCADE

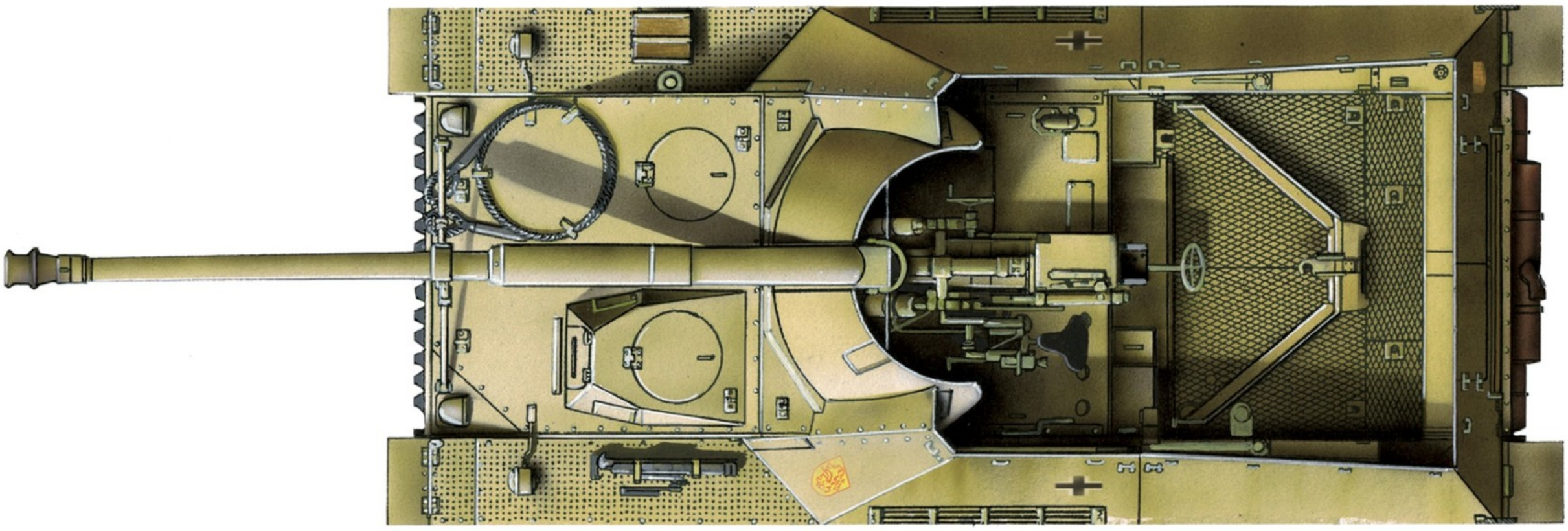
Blancs comme des linges, ses camarades écoutent attentivement les consignes. Lourdement, le chasseur de chars recule et quitte la route pour se positionner 80 mètres en arrière. Le plan de Neigl est simple : les T-34 doivent escalader une hauteur avant de foncer vers le centre de Mamoiki, et au moment où ils déboucheront, ils seront des cibles parfaites pour le canon de *8,8cm*. Des objectifs impossibles à rater à une si courte distance…
- Mais ils seront à seulement 80 mètres !, remarque l'*Obergefreiter* Schwarz, le tireur, qui ne peut s'empêcher de trembler. Avec son blindage épais au maximum de 30 mm, l'engin allemand est des plus vulnérables, et son atout majeur est son canon à l'allonge impressionnante… ce qui n'est pas vraiment le cas ici !
- Allons, Schwarz ! Même vous, à cette distance, êtes capable de toucher une cible !
La blague de Neigl, qui n'avait d'autre but que de détendre l'atmosphère, tombe à plat. Il est vrai que lui aussi est assez inquiet d'attaquer sans aucune marge de sécurité. La hauteur que les T-34 doivent passer étant bordée de constructions qui canaliseront l'avance ennemie, les Allemands n'ont donc que peu de chance d'être pris à revers et, anxieusement, ils se préparent à recevoir l'assaut.
Vingt minutes plus tard, le grondement des moteurs russes devient plus fort. Ils approchent ! Le premier tank russe vient à peine de passer la crête que le *8,8cm*, déjà pointé dans la bonne direction, aboie sèchement. Frappée de plein fouet à moins de 100 mètres, la tourelle s'arrache et va s'écraser un peu plus loin.
À peine le temps de reprendre ses esprits, qu'un deuxième T-34 débouche et que le tireur allemand, totalement paniqué, s'enfuit ! Le chargeur ne demande pas son reste, saute de son engin et disparaît dans les maisons situées aux alentours. Sans perdre de temps, Neigl prend la place du tireur, tandis que l'opérateur radio assume le poste de chargeur. Le tank soviétique est lui aussi détruit à bout presque portant, mais un troisième est déjà là avant qu'une nouvelle munition ne soit engagée. Heureusement pour les Allemands, le pilote russe ne voit pas ce qui se passe devant, sa vision étant considérablement gênée par les volutes de fumée s'échappant des carcasses qui brûlent face à lui. Visiblement, l'équipage ennemi ne les a pas repérés ! Neigl fait feu, et, à nouveau, un T-34 s'embrase.





8,8cm Pak 43/1 (L/71) auf Fahrgestell Panzerkampfwagen III/IV (Sf.) Nashorn

1. Kompanie
Schwere Panzerjäger-Abteilung 519
VI. Armee-Korps, Heeresgruppe « Mitte »
Armée allemande
Biélorussie, Union soviétique, été 1944



▲ Les deux photos : L'explosion des munitions a provoqué la désolidarisation de la tourelle de ce T-34. Ludwig Neigl signale régulièrement ce cas de figure. Si le blindé russe a la capacité de détruire un Nashorn, l'allonge du *8,8cm* permet à l'équipage allemand d'ouvrir le feu avant que le T-34 ne soit en mesure de répliquer efficacement. Les pertes en *Sd.Kfz 164* sont plus causées par des erreurs dans les tactiques d'engagement de la part des officiers auxquels les formations sont subordonnées. Déployés au contact de l'ennemi, les Nashorn vont subir des pertes sévères, au point que, à partir du mois de mars 1944, les ordres doivent être validés par les *Kommandeure* des *schwere Heeres-Panzerjäger-Abteilungen.* Un vœu pieux lorsque les équipages sont confrontés aux offensives soviétiques se déroulant à un rythme infernal.

- La route est bloquée ! Ils ne peuvent plus passer !, s'exclame le commandant

Le radio, qui s'est improvisé chargeur, pousse un soupir de soulagement, mais Neigl reste inquiet. Il a compté huit véhicules ennemis quelques minutes auparavant. Où sont les autres ? Vont-ils rester bloqués ou bien vont-ils tenter de contourner l'obstacle ? Son cerveau tournant à plein régime, Neigl ordonne au pilote de reculer afin d'avoir une meilleure vue et, à ce moment, il aperçoit deux blindés qui surgissent de derrière des bâtiments afin de prendre à revers leur adversaire. Neigl est le plus rapide à entrer en action. Un des T-34 explose tandis que l'autre reste sans réagir ! Clairement, les Soviétiques sont dépassés par la situation et ils ne parviennent pas à prendre la mesure du danger. Un autre tir, et le deuxième T-34 est détruit.

La fumée des incendies est de plus en plus épaisse, mais Neigl peut voir deux autres véhicules ennemis s'approcher. Ceux-ci ouvrent le feu au jugé, mais les chefs d'engin russes, qui refusent obstinément de sortir de leurs tourelles, n'ont qu'une vision parcellaire de la situation. Les détonations remplissent la rue, les lueurs des coups de départ sont visibles malgré les épais nuages de suie, et le chargeur du Nashorm commence à paniquer. Il se reprend sous les encouragements de Neigl qui peut expédier un autre projectile sur l'ennemi qui se trouve à seulement 35 mètres d'eux ! Dans leur habitacle ouvert, les Allemands entendent distinctement l'obus de *8,8cm* frapper le métal et exploser à l'intérieur du tank ennemi. Un de moins ! Mais l'autre T-34 risque le tout pour le tout et charge au travers de la fumée. Cette fois, l'opérateur radio panique complètement et, tétanisé, il fixe sans bouger la masse d'acier qui est à moins de 10 mètres de lui. Neigl, qui a vu que son camarade n'est plus apte au combat, est déjà en train d'enfourner une munition dans la culasse. Sans perdre une seconde, il se précipite à son poste quand le canon adverse tonne, mais le projectile de 76,2 mm rate sa cible et vient frapper une maison derrière ! L'Allemand ne lui laisse pas le temps de doubler son coup.

Avec un soulagement certain, Neigl regarde le T-34 dévoré par les flammes. Sept détruits en quelques minutes ! Soudain, une détonation violente se fait entendre, le huitième vient d'entrer en action. Contournant habilement les carcasses en train de brûler sur la petite hauteur, le pilote russe a amené son engin pile en face du *Panzerjäger*, et, cette fois, l'ennemi n'a pas raté son tir. L'obus de 76,2 mm frappe la caisse du Nashorn, tuant sur le coup son conducteur et projetant Neigl sur le plancher, le radio ne demande pas son reste et s'enfuit précipitamment.

Étourdi, le jeune Allemand évacue sa machine mortellement blessée et, moitié marchant moitié courant, rejoint la position du second Nashorn. Là, toujours sonné, il découvre le pilote et le radio morts de peur. Le tireur a accompagné les deux blessés vers l'arrière, et les deux hommes qui restent ne savent pas quoi faire. Niegl, bien que légèrement assommé, prend les choses en main. Il fait reculer le *Panzerjäger* vers le pont de Bechenkovitchi. Chemin faisant, il persuade un fantassin de lui servir de chargeur.

Neigl embusque son engin près de l'ouvrage d'art quand son « vainqueur » surgit, progressant rapidement accompagné d'un groupe de fusiliers russes bien décidé à s'emparer de ce point de passage. Habilement monté, le coup de main aurait pu réussir, mais le jeune Allemand se

dresse sur leur chemin. Touché en pleine course, le T-34 explose, projetant les corps des malheureux soldats qui se cramponnaient à lui. Cette fois, les Soviétiques ne reviennent plus à la charge. Neigl, épuisé, finit par s'évanouir à son poste.

RITTERKREUZ DES EISERNEN KREUZES

Le 1er juillet 1944, le *Major* Hoppe se rend au chevet de Neigl qui se remet de cette effroyable bataille. Tout en lui donnant, enfin, sa *Eisernes Kreuz 1. Klasse* qui s'était perdue dans les méandres de l'administration, il l'informe qu'il a été promu *Feldwebel* pour sa bravoure. Une fois les galons agrafés sur ses épaules, le jeune homme apprend que son action a permis d'éviter un effondrement du secteur. Sans son intervention, le pont aurait été pris, et la totalité des troupes allemandes opérant sur cette rive aurait été prise dans une nasse mortelle. Pour finir, Hoppe lui annonce qu'une demande a été faite pour que lui soit attribuée la *Ritterkreuz des Eisernen Kreuzes* (Croix de chevalier de la Croix de fer) pour ses faits d'armes décisifs.
Le 27 juillet 1944, au sein du quartier général de la *schwere Heeres-Panzerjäger-Abteilung 519*, le *Feldwebel* Ludwig Neigl reçoit cette prestigieuse décoration. Durant l'offensive ennemie, son peloton est crédité de la destruction de 63 chars ennemis. Le commandant en chef de la *Heeresgruppe* « Mitte », le *Generalfeldmarschall* Walter Model, lui fait aussi parvenir une lettre personnelle de félicitations.
Si son retour au domicile de sa mère est annulé sous la pression des événements, Neigl ne retrouve pas le commandement d'un nouveau *Panzerjäger*. Une fois envoyé sur le front Ouest afin de participer à la bataille des Ardennes, il est nommé agent de liaison. Puis, lors d'une mission le 25 mars 1945, son véhicule est pris pour cible par deux avions anglais d'attaque au sol Mosquito. Grièvement blessé aux tympans, il est évacué vers un poste de secours, puis il fait un court séjour dans un hôpital militaire avant de retourner auprès de sa mère. Capturé par les Américains, il est retenu dans le camp de prisonniers de Fürstenfeldbruck.
En septembre 1945, il est libéré et rejoint la vie civile. Ludwig Neigl est décédé dans sa ville natale d'Augsbourg le 23 septembre 2003. ■

BIBLIOGRAPHIE

- Kurowski (F.), *Panzer Aces III: German Tank Commanders in Combat in World War II*, Stackpole Books, 2010
- Fellgiebel (W.P.), *Elite of the Third Reich: The Recipients of the Knight's Cross of the Iron Cross 1939-45*, Helion & Company, 2003
- Williamson (G.), *World War II German Battle Insignia*, Men-at-Arms, Osprey Publishing, 2002
- *Panzerknacker – Histoire du combat antichar allemand*, Éditions Caraktère, *Batailles & Blindés hors-série n° 21*, 2012
- *Les variantes du Panzer IV*, Éditions Caraktère, *Trucks & Tanks hors-série n° 20*, 2015

▼ Comme sur tous les *Panzerjäger*, l'habitacle est dépourvu de toit. Pénible lors de mauvais temps, cette configuration a au moins l'avantage de laisser plus de place aux hommes tout en facilitant l'évacuation des gaz consécutifs aux tirs. Une bâche est toutefois prévue en cas d'intempérie. Le chef d'engin bénéficie également d'une meilleure vision, tout comme les autres membres de l'équipage qui peuvent ainsi participer plus efficacement à l'observation de la situation. L'accès au poste de combat se fait par l'arrière, *via* deux portes battantes épaisses, comme les flancs, de 10 mm. Pris de panique, les équipages novices dont Ludwig Neigl a la charge ne prendront même pas le temps de les ouvrir au moment de s'enfuir, pris d'une peur panique à l'approche des chars soviétiques !

LE *PAK 36* DE *3,7cm* : « SONNETTE POUR T-34 »

Durant l'entre-deux-guerres, afin de répondre aux demandes de l'Armée allemande, la firme Rheinmetall met au point un canon antichar de *3,7cm* à haute vitesse initiale. Le faible calibre permet de contenir les mensurations et le poids (440 kg en ordre de route et 330 kg en batterie) de la pièce tout comme la taille des projectiles. Pourvus d'une haute vélocité (745 m/s) et pesant 354 grammes, ces derniers peuvent percer 27 mm d'acier à 600 mètres. Affichant une haute finition, fiable, d'un entretien des plus simples, le *3,7cm Pak 35/36* est facile à mettre en batterie, se déplace aisément et peut être remorqué par des véhicules légers comme des motos. Enfin, son camouflage ne pose aucun problème particulier du fait de ses dimensions réduites, et les servants peuvent monter des embuscades sur quasiment tous les types de terrain. Grâce à la silhouette basse de leur arme, les servants peuvent même attendre que le blindé adverse soit à seulement 100 mètres d'eux. Par ailleurs, la pièce germanique dispose d'un projectile explosif *Sprenggranate 18* lui assurant une certaine souplesse d'emploi puisqu'elle peut également être utilisée en tant qu'artillerie légère. Certain que l'Armée rouge ne tiendra pas le choc face à une *Wehrmacht* aguerrie, Hitler déclenche le 22 juin 1941 l'opération « Barbarossa ». Les légers BT-5, BT-7 et autres T-26, les chars présents en plus grand nombre, succombent sous les coups des soldats allemands. Face à eux, les *Pak 35/36* tiennent leur rang. Toutefois, des matériels inconnus font leur apparition. Ainsi, les lourds KV-1 et KV-2 s'avèrent totalement invulnérables. Comme si cela ne suffisait pas, l'Armée rouge dévoile un autre blindé, bien plus performant, qui sonne le glas du *Pak 35/36.* L'apparition du char moyen T-34/76 sur le champ de bataille russe est un véritable traumatisme pour les Allemands qui s'aperçoivent que la grande majorité de leurs armes ne peut rien contre lui. Il est vrai que, malgré sa nouvelle munition pourvue d'un noyau en tungstène, le *3,7cm Pak 35/36* est bien démuni. Avec ses 64 mm transpercés à 100 mètres, la *Panzergranate 40* ne peut que difficilement venir à bout des 45 mm protégeant l'équipage russe, car leur inclinaison équivaut à 75 mm d'acier. Obligés d'entrer en action à très courte distance, les *Panzerjäger* finissent trop souvent sous les chenilles d'un T-34 lancé à 40 km/h. D'ailleurs, les servants surnomment leur *3,7cm*, avec un humour grinçant, « sonnette » ou « marteau de porte » pour T-34/76. En effet, si les tankistes russes n'ont pas repéré la position antichar, les impacts répétés, et inefficaces, d'obus de petit calibre les préviennent de la présence d'une batterie ennemie ! ■

▲ Ce canon antichar *Pak 36* est remorqué par un camion Krupp Protze. Une formalité pour ce puissant 6x4 qui peut tracter des charges bien plus importantes.

▼ Le *Pak 36* est si léger qu'une moto peut le remorquer. En 1942, il s'agit là d'un de ses seuls points forts, car sa balistique est totalement dépassée par les T-34 soviétiques. Dans le but de lui redonner un second souffle, la *Stielgranate 41* (obus à queue) est utilisée. Ce projectile à charge creuse est capable de percer jusqu'à 180 mm de blindage, mais sa faible vitesse initiale (110 m/s) et sa forme peu aérodynamique ne lui permettent pas d'atteindre une cible au-delà des 100 mètres.

8,8CM PAK 43 (L71) AUF GESCHÜTZWAGEN III/IV NASHORN : « LE TIREUR D'ÉLITE »

Si la version tractée du *8,8cm Panzerabwehrkanone 43* est capable de détruire la totalité des blindés alliés, son poids de 4,3 tonnes la rend peu mobile. Dans ces conditions, la décision est prise de l'installer sur une plate-forme chenillée. En octobre 1942, une maquette grandeur nature est présentée à Hitler. Séduit par son potentiel, le *Führer* lance une commande de 500 machines désignées *8,8cm Pak 43/1 (L/71) auf Fahrgestell Panzerkampfwagen III/IV (Sf.)* ou *8,8cm Pak 43 (L/71) auf Geschützwagen III/IV* (*Sd. Kfz. 164*). Surnommé *Panzerjäger* Hornisse (frelon), l'engin adopte donc la dernière version du *8,8cm* de 71 calibres : le *Pak 43/1*. Les premiers sont livrés en février 1943. Sur le terrain, le *8,8cm Pak 43/1 (L/71) auf Fahrgestell Panzerkampfwagen III/IV (Sf.)* souffre des limitations tactiques inhérentes au concept même d'un *Panzerjäger*. Le débattement latéral de sa pièce de seulement 15° à gauche et à droite le rend peu efficace dans les combats à courte portée. Une fois la cible sortie du champ de tir, le pilote, aux ordres du chef d'engin ou du tireur, doit repointer le tube en jouant avec les chenilles. En outre, il peut occasionnellement jouer le rôle d'automoteur d'artillerie et expédier un obus explosif de 9,4 kilos à une distance de 15 150 mètres.

En dépit de ses limitations tactiques, le Nashorn est un redoutable chasseur de chars grâce à son *8,8cm*, couplé à une lunette de tir *ZF 37* (*Zieleinrichtung*) et à un périscope monoculaire *Sfl. ZF 1a*, dont le projectile *Panzergranate 39/43* (vitesse initiale de 1 000 m/s) peut percer 165 mm de blindage à 1 000 mètres sous une incidence de 30° et encore 132 mm à 2 000 mètres dans les mêmes conditions. Sa portée et sa précision permettent de réduire les handicaps de son manque de manœuvrabilité et de sa casemate fixe et faiblement protégée. Profitant des immenses compartiments de combat offerts par le front de l'Est, les unités équipées de ces matériels vont tailler des croupières aux chars soviétiques. Les coups au but à longue distance ne sont d'ailleurs pas rares, et les équipages revendiquent nombre de T-34, SU-152 et autres ISU-122 détruits à des distances supérieures à 4 000 mètres. Bien que lourdement blindé, l'IS-2 soviétique n'est pas à l'abri des coups du *8,8cm* du Nashorn. D'ailleurs, en mars 1945, près de Marzdorf, l'*Oberleutnant* Beckmann, de la *schwere Heeres-Panzerjäger-Abteilung 88*, parvient à en détruire un à une distance de 4 600 mètres. ■

▲ et ▼ Un Nashorn d'une *Ausbildungs- und Ersatz-Abteilung* (unité d'entraînement) négocie un dénivelé. La puissance du chasseur de chars tient aussi bien dans son canon de *8,8cm* que dans la formation de ses équipages et de leur apprentissage des combats. Devant encadrer des novices, Ludwig Neigl doit faire appel à toute son expérience pour compenser leurs lacunes.

BATAILLES & BLINDÉS

ISSN 1950-8751

BATAILLES & BLINDÉS HORS SÉRIE N°49 JUILLET / AOÛT 2022

AU COEUR DE L'ENFER

PAROLES DE TANKISTES

PAR ROBIN SCHÄFER, LOÏC BECKER ET LAURENT TIRONE

La plupart des grandes opérations de la Seconde Guerre mondiale ont été traitées en long, en large et en travers dans de nombreuses publications depuis la fin de ce conflit. Aux cartes générales ont succédé des analyses stratégiques, avec les mêmes questions, les mêmes sujets-phares. Mais ces articles et autres livres en tous genres, en se concentrant sur une vision globale (par corps d'armée, par divisions…), passent à côté de l'essence même du conflit : cette guerre a été menée par des hommes de tous les horizons, extirpés de leur quotidien pour être jetés dans la fournaise. Combien ont disparu et ont été oubliés ? Leurs témoignages, leurs paroles se sont effacées avec le temps. Pourtant, ce sont eux qui ont été au cœur du conflit, au cœur des opérations que nous (re)découvrons à travers diverses publications. Parmi eux, les tankistes sont ceux qui ont le plus marqué le déroulé du second conflit mondial. C'est donc à travers leurs mots et leurs témoignages, de plusieurs nationalités, que vous découvrirez dans ce Batailles & Blindés hors série une autre manière de considérer le conflit – à hauteur de tourelleau de char !

L 18285 - 49 H - F: 14,90 € - RD

Batailles & Blindés Hors-série n°49
FRANCE : 14,90 €
BELUX : 15.90€ - ESP/IT/PORT.CONT : 15.90€
CH : 23.80 CHF - CAN : 24.50 $CAD